L'HISTOIRE ROMAINE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

M. LAMÉ FLEURY

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉPUBLIQUE



NAPLES
JOSEPH DURA LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, Rue de Chiaja
1856

AVERTISSEMENT

Lorsqu'en 1829 nous publiâmes les premiers volumes de notre *Cours d'Histoire racontée aux Enfants* nous étions loin, sans doute, d'espérer l'accueil favorable que le public a bien voulu nous accorder; mais cet essai d'un genre tout à fait nouveau en France nous paraissait déjà une question d'avenir pour l'enseignement élémentaire de l'histoire.

Substituer des récits exacts et complets à d'insipides nomenclatures de dates et de noms propres, auxquels de jeunes enfants ne peuvent attacher d'intérêt sans la connaissance préalable des faits; remplacer, par une exposition simple et claire du drame de l'histoire, les abrégés, les précis, les résumés, derrière lesquels la routine était retranchée depuis tant d'années; déclarer une guerre rationnelle aux méthodes d'enseignement historique uniquement fondées sur le travail de la

memoire ; mettre l'histoire à la portée des enfants, pour leur en faire goûter le charme, en leur parlant le langage simple qui leur convient, tel est le but vers lequel nous n'avons cessé de marcher avec confiance, secondé par la tendance générale des bons esprits vers un meilleur système d'éducation classique.

Les enfants de huit à douze ans, quoi qu'on ait pu dire, ont aussi une logique propre à leur âge, logique naïve et peu compliquée à la vérité, mais parfaitement susceptible de discernement. Pourquoi donc n'avait-on pas, avant nous, cherché à tirer parti de cette heureuse faculté de l'enfance d'être mobile et impressionnable, et de garder fidèlement l'empreinte des idées qu'on sait lui inculquer? Pourquoi n'avait-on pas tenté d'apprendre aux enfants à établir des points de rapprochement et de comparaison entre les événements qui semblent amenés par les mêmes causes, ou destinés à produire les mêmes effets ?

L'Histoire Ancienne, par exemple, est pleine de faits presque semblables: déterminés par des causes analogues, de grands États se forment ou s'écroulent, selon que les ressorts de la vie sociale des nations s'y trouvent tendus ou relâchés : aux empires d'Assyrie succède celui des Perses; à celui-ci, la puissance d'Alexandre; à cette dernière, la domination romaine; et l'empire romain lui-même, comme un nouvel exemple de ces vicissitudes de grandeur et de décadence, s'élève par la tempérance, le patriotisme, la simplicité, le désintéressement des héros de la république, et périt par l'immoralité, l'avarice, le luxe immoderé, les turpitudes de tout genre qui souillent les cinq premiers siècles de l'ère vulgaire.

L'histoire, considérée sous ce point de vue moral et élevé, et développée à de jeunes esprits par une méthode sagement graduée, doit infailliblement les amener à résumer d'eux-mêmes les faits qui leur sont présentés, et faire

progresser à la fois leur instruction et leur intelligence. Pensera-t-on maintenant que l'on eût pu arriver à ce résultat important, au moyen des abrégés par demandes et réponses, où, pour terminer dignement le récit de la vie et des exploits d'un prince français, le maître devait poser gravement cette question plus que naïve: *Que fit-il ensuite ?* à quoi l'élève docile était tenu de répondre: *Il mourut, et il fut enterré à Saint-Denis.*

Le style de cette nouvelle édition de l'Histoire Romaine a subi plusieurs changements importants, par lesquels nous nous sommes efforcé de faire disparaître quelques locutions *puériles* qui nous avaient été signalées dans les éditions précédentes; puisse ce récent témoignage de notre respect pour une critique bienveillante, nous concilier entièrement le suffrage des parents et des maîtres à qui nous devons déjà tant de reconnaissance.

L'HISTOIRE ROMAINE

RACONTÉE AUX ENFANTS





LA FONDATION DE ROME.

Depuis l'an 795 jusqu'à l'an 752 avant J.-C.

Il y avait autrefois, mes petits amis, un roi qui était le père de deux fils, dont l'un se nommait Numitor et l'autre Amulius.

Ce roi, étant près de mourir, donna a Numitor son royaume pour le gouverner après lui, et à Amulius tous ses tresors, qui consistaient en une grande quantité d'or e d'argent.

Mais Amulius, qui était méchant, devint jaloux de son frère; et au lieu d'employer honnêtement les richesses qu'il possédait, il s'en servit pour corrompre les serviteurs de Numitor, et fit enfermer ce pauvre prince dans une prison, afin de régner à sa place; il n'osa pas pourtant le faire mourir, quoique ce ne fût certainement pas l'envie qui lui en manquât.

La ville où demeurait Amulius se nommait Albe; elle était située dans le Latium, province

*

d'ITALIE, l'un des plus beaux pays de l'Europe, et à peu de distance de la mer Méditerranée.

Le langage que parlaient alors les habitants de cette contrée était la langue OSQUE, d'où s'est formé, par la suite des temps, le latin, que quelques-uns d'entre vous ont peut-être déjà commencé a étudier.

Or, Numitor, ce malheureux roi d'Albe que son frère retenait en prison, avait un fils nommé LAUSUS, et une fille appelée RHÉA SYLVIA, qui étaient déjà grands tous les deux. Amulius, craignant que ces deux enfants ne réclamassent l'héritage de leur père ou sa liberté, fit tuer Lausus, un jour que ce jeune prince s'amusait à la chasse dans un bois écarté, et en même temps il enferma Rhéa dans un temple où des jeunes filles étaient obligées d'entretenir un feu qui ne devait jamais s'éteindre.

Ces jeunes filles, que l'on nommait des VESTALES, parce qu'elles étaient consacrées à la déesse VESTA, avaient une bien triste destinée, car si elles laissaient éteindre le feu sacré, elles étaient condamnées à être enterrées toutes vives. Les Vestales ne devaient pas être mariées avant d'avoir atteint l'âge de quarante ans.

Mais voilà que la princesse Rhéa, qui était encore bien loin de cet âge, fut enlevée par un homme puissant, dont on n'a jamais su le nom, mais qui se fit passer pour le dieu Mars, et comme on la ramenait dans ce temple qui lui servait de prison, elle mit au monde deux petits

garçons, dont l'un reçut le nom de Rémus, et l'autre celui de Romulus.

Cependant Amulius ayant appris cet événement ne fut pas maître de sa colère, et ordonna à l'un de ses serviteurs, nommé Faustulus, de prendre ces deux pauvres enfants, et de les précipiter dans le Tibre, qui est la principale rivière de ce pays-là. Heureusement cet homme n'était pas aussi méchant que son maître ; il eut pitié de ces petites créatures, et se contenta de les déposer dans un bois, pour ne point avoir la douleur de les voir mourir sous ses yeux.

Mais comme il craignait qu'Amulius ne le punît de sa désobéissance, quoiqu'il eût fait une bonne action au lieu d'une mauvaise que son maître lui avait commandée, il fit accroire a ce prince que les deux enfants avaient cessé de vivre ; et en effet, ils eussent bientôt péri faute de nourriture, si la Providence qui veille sur les innocents, n'eût pourvu à leur subsistance, en leur amenant une nourrice telle qu'on n'en vit jamais d'autre depuis ce temps-là.

Vous avez sans doute entendu raconter combien les loups sont féroces, et je dois même vous dire que dans certains pays, lorsqu'il fait grand froid, ces animaux viennent par troupes et en poussant des hurlements effroyables jusque dans le villages, pour dévorer les bêtes et même les hommes qu'ils peuvent surprendre. Eh bien ! on assure que ce fut une louve

qui avait perdu ses petits, que le bon Dieu envoya pour nourrir les enfants abandonnés. Cette bête trouva dans les bois les petits orphelins; au lieu de les dévorer, elle les porta dans sa tanière, les réchauffa en se couchant tout doucement sur eux, comme elle l'aurait fait à ses louveteaux, et les nourrit de son lait, qui les rendit bientôt forts et vigoureux.

Mais un jour des bergers étant à la poursuite d'un loup qui leur avait sans doute dévoré quelques moutons, découvrirent la caverne au fond de laquelle Rémus et Romulus étaient déposés. La louve s'enfuit précipitamment à l'approche des chasseurs, qui, tout surpris de trouver là deux petits garçons, les emportèrent dans leur cabane et en prirent le plus grand soin.

Rémus et Romulus grandirent donc au milieu des bergers, qu'ils aidaient à garder leurs troupeaux, et en quelques années ils devinrent des jeunes hommes fiers et robustes.

Cependant ces bergers, dont la vie était dure et misérable, ne pouvaient enseigner aux orphelins qu'ils avaient adoptés que leurs moeurs rudes et grossières; et bientôt dans tout le pays, les deux frères furent connus pour des jeunes gens mutins et turbulents; ils étaient sans cesse en querelle avec les pâtres des environs, et un jour ils se battirent avec tant d'acharnement contre leurs voisins, que les gardes d'Amulius étant survenus pour rétablir

le bon ordre, se saisirent de Rémus qu'ils conduisirent aussitôt devant ce prince, qui ne se doutait guère alors que ce jeune vaurien fût l'un de ses petits-neveux, qu'il croyait morts depuis longtemps.

Mais lorsque Romulus, dont le caractère était violent et emporté, fut informé que les gardes du roi avaient conduit son frère en prison, il entra dans une grande colère: et ce fut bien pis encore quand le vieux Faustulus, ce domestique d'Amulius qui avait autrefois abandonné dans les bois les deux enfants de Rhéa, ayant appris comment ils avaient été trouvés par des bergers, s'empressa de faire connaître au jeune homme sa naissance et celle de son frère, et en même temps l'ordre que son maître lui avait donné jadis de les faire périr tous les deux.

A cette nouvelle, Romulus outré de fureur, assembla les compagnons ordinaires de ses jeux et de ses querelles, et avant même qu'Amulius pût être prévenu de son dessein, il conduisit sa troupe contre la ville d'Albe, et tua ce monarque, qui méritait ce sort, puisqu'il avait été injuste et cruel envers tous ses parents.

Le premier soin de Romulus, après avoir délivré son frère, fut d'ouvrir à son grand-père Numitor les portes de la prison où il était retenu depuis quarante-deux ans, et de lui rendre la couronne dont il avait été privé pendant si longtemps. Le bon vieillard faillit mourir de

joie de se voir enfin arraché à une si dure captivité, et il embrassa avec tendresse ses petits fils, avec lesquels il fit bientôt connaissance.

Or, nous savons déjà que Rémus et Romulus étaient tous deux d'un caractère querelleur et difficile; et comme cela arrive souvent aux campagnards, ils s'ennuyèrent bientôt d'être retenus dans une ville, eux qui avaient l'habitude de courir les champs, de chasser les loups et les autres bêtes fauves, et de se livrer à toutes sortes de jeux bruyants et dangereux. Ils demandèrent donc à leur grand-père la permission d'aller demeurer dans une campagne voisine, avec une troupe de jeunes garçons tout aussi turbulents qu'ils l'étaient eux-mêmes ce que le vieux roi leur accorda d'autant plus volontiers, qu'il n'avait pas été longtemps sans s'apercevoir que ses petits-fils étaient trop remuants pour ne pas, un jour ou l'autre troubler la paix qu'il désirait conserver dans son royaume.

Les deux frères partirent donc pour la campagne ; et comme ils ne savaient plus comment employer leur temps, ils choisirent un lieu propice sur les bords du Tibre, et entreprirent d'un commun accord d'y bâtir une ville, où ils pussent s'établir avec leurs compagnons à leur fantaisie.

Mais un jour que Romulus faissait creuser sous ses yeux le fossé qui devait marquer l'enceinte de la nouvelle ville, son frère survint, et une dispute s'éleva entre eux pour savoir

auquel des deux appartiendrait le droit de lui donner un nom : cependant ils finirent par s'accorder, et il fut convenu que celui des deux frères qui, de là à un moment, verrait le plus grand nombre de vautours (sorte d'oiseaux de proie très-communs en Italie), serait le maître d'appeler la ville projetée comme il lui plairait.

Rémus déclara bientôt qu'il avait aperçu dix vautours, et Romulus soutint qu'il n'en avait pas vu moins de douze même instant; cela donna lieu à une nouvelle querelle entre les deux frères, qui, au lieu de se céder mutuellement, étaient au moment d'en venir aux mains. Mais Romulus, qui était le plus entêté et le plus violent, entre dans une telle fureur, en voyant son frère sauter par dérision le fossé qu'il venait de faire creuser, qu'il lui jeta à la tête un instrument de fer dont il était armé, et tua Rémus sur le coup.

Cette histoire de Rémus et de Romulus, mes petits amis, est accompagné, n'est-il pas vrai, de circonstances si bizarres et si extraordinaires, qu'elle vous aura paru comme elle l'est en effet, trop peu vraisemblable pour être digne de foi. Cependant j'ai dû vous la raconter avec détail, parce qu'elle repose sur des traditions que les anciens Romains croyaient fort respectables, c'est-à-dire sur des récits qu'ils avaient reçus de leurs ancêtres, mais que l'on peut aussi expliquer d'une manière beaucoup plus satisfaisante. Ainsi, la prétendue louve

qui nourrit les deux enfants abandonnés par Faustulus fut sans doute Acca Laurentia, femme de ce berger qui lui confia le secret de leur naissance, et ne le leur apprit à eux-mêmes que lorsqu'ils furent en âge de venger leur aïeul Numitor, et de punir leur grand-oncle Amulius de son injustice.

C'est ainsi, mes enfants, que vous verrez quelquefois, dans des livres d'histoire, des récits sérieux et raisonnables obscurcis par des fables ridicules, qu'il est bon de s'accoutumer de bonne heure à distinguer de la vérité.

ROMULUS

PREMIER ROI DE ROME.

Depuis l'an 752 jusqu'à l'an 741 avant J.-C.

Romulus n'avait que dix-huit ans, lorsque, par le meurtre de son frère Rémus, il devint maître de donner un nom à la ville qu'il avait entrepris de bâtir, et qu'il appella Rome.

Dans ce temps là, comme nous l'avons vu pour les vautours dans l'histoire des deux frères, beaucoup de gens s'imaginaient que les animaux étaient destinés quelquefois à donner de bons conseils aux hommes.

C'était une vieille croyance répandue en Italie par d'anciens peuples nommés les Étrusques,

dont les restes habitaient encore les contrées voisines de la nouvelle Rome.

Ces Étrusques étaient tellement crèdules et superstitieux, qu'il se transmettaient de père en fils une foule de pratiques non moins ridicules que celles de consulter les animaux sur les entreprises qu'ils voulaient former, et de reconnaître à de certains signes si le ciel était favorable ou contraire à leurs desseins. Ces idées absurdes, qu'aucune personne raisonnable ne pourrait conserver aujourd'hui, avaient été accréditées parmi eux par un grand nombre d'événements extraordinaires dont leur pays avait été le théâtre, et qu'ils ne manquaient pas de qualifier de prodiges.

L'Étrurie, c'est-à-dire la contrée qu'ils habitaient, avait été souvent dévastée par des tremblements de terre, des bruits souterrains, des déchirements subits du sol ; ou épouvantée par l'apparition d'hommes ou d'animaux monstrueux, et d'autres phénomènes non moins remarquables.

C'est aussi à cause de cela que, sur les vases antiques que l'on trouve encore fréquemment en fouillant la terre en Italie, et que l'on attribue généralment aux Étrusques, on remarque assez souvent des dessins bizarres, représentant des hommes de petite taille avec de grands bras ; une grosse tête, et un nez d'une longueur démesurée. Quelquefois aussi ce sont des figures de chevaux à tête d'aigle, des hommes à

tête de loup, des nains grimaçants, et des bêtes hideuses qui n'ont jamais existé.

Quoi qu'il en soit, Romulus, qui avait sans doute adopté les erreurs répandues dans le pays où il était né, voulut encore que des animaux de leur propre mouvement, traçassent l'enceinte dans la quelle Rome devait être contenue ; à cet effet, il attela à une charrue un jeune taureau et une jeune génisse, et les laissant marcher à l'aventure, il prit pour l'enceinte de sa ville le sillon que la charrue avait tracé, et marqua quatre portes par où l'on pût entrer dans Rome et en sortir.

Il ne faut pas, mes petits amis, vous figurer la ville de Rome dans ses commencements comme les villes que vous voyez aujourd'hui; ses maisons, bâties sans ordre et sans goût, étaient disposées pour renfermer les bestiaux, les récoltes et le butin que faisaient les compagnons de Romulus sur leurs voisins; car ils n'avaient point encore renoncé à leur habitude de courir les champs et de batailler.

La ville était traversée par le cours du Tib e, fleuve facile à reconnaître à la couleur jaunâtre de ses eaux ; elle s'étendait sur sept petites collines, dont quelques-unes sont devenues célèbres par la suite et que vous apprendrez à connaître successivement; mais il est bon que vous sachiez, dès à present, que ce fut au pied du Mont Palatin que Romulus fit creuser les premières fondations de Rome.

An milieu de l'enceinte de la ville s'étendait une vaste place, que l'on nommait le FORUM; c'était là que le peuple se réunissait pour décider des affaires publiques. Lorsque cette multitude s'assemblait dans le Forum, on appelait cela tenir les COMICES. Sur le Forum s'élevait la tribune aux harangues, où montaient ceux qui voulaient se faire entendre de la foule; c'était encore là que les magistrats, chargées de rendre la justice, tenaient leur tribunal en plein air, et prononçaient leurs jugements.

Cependant, quoique Romulus fût roi d'un peuple déjà nombreux, parce qu'il avait ouvert dans sa nouvelle ville un asile où tous les malfaiteurs et les vagabonds des pays environnants trouvaient un refuge assuré, aucune femme ne voulait venir demeurer avec des hommes qui pour la plupart passaient pour des méchants et des voleurs. Or, voici ce que fit Romulus pour obliger les peuples voisins à donner leurs filles en mariage à ses compagnons.

Il fit annoncer à son de trompe dans tout le Latium, qu'il allait faire célébrer à Rome des jeux extraordinaires, auxquels il invita tous les peuples des environs à amener leurs femmes et leurs enfants, leur promettant de leur faire voir mille choses surprenantes. Les Albains ou habitants d'Albe, et les SABINS, autre nation dont la capitale se nommait CURES, accoururent en foule à Rome ainsi que d'autres peuplades du voisinage; mais les uns et les autres ne tardèrent pas à se repentir de leur curiosité.

En effet, pendant que ces étrangers étaient occupés à regarder les jeux qui se célébraient sur une grande place, les soldats de Romulus se présentant tout-à-coup l' épée à la main, enlevèrent toutes les filles qui se trouvaient là, malgré la colère et la résistance de leurs pères et de leurs frères, qui, n'étant point armés, ne pouvaient opposer que leurs menaces, tandis que les pauvres mères poussaient des cris lamentables, pensant que ces farouches soldats allaient égorger leurs enfants; ce qui n'arriva pourtant pas, puisque les Romains les emportèrent seulement dans leurs maisons, où peu de jours après ils les épousèrent.

Vous croirez aisément que les pères et les parents des filles qui avaient été enlevées ne voulurent pas laisser impunie la trahison dont elles avaient été victimes; les Sabins, qui s'étaient rendus à l'invitation de Romulus en plus grand nombre que ses autres voisins, déclarèrent la guerre aux Romains, et excitèrent contre ceux-ci tous les peuples des environs. Mais les Romains, qui avaient un grand courage, quoiqu'ils fussent certainement coupables d'une très-mauvaise action, les repoussèrent après les avoir vaincus dans plusieurs combats.

Ce fut seulement après plusieurs années que le roi des Sabins, nommé Tatius pénétra enfin dans Rome avec ses soldats, par la perfidie d'une jeune fille appelée Tarpéia, qui, dans l'espoir d'une récompense, leur ouvrit une des portes

de la ville. Mais cette jeune fille ayant demandé aux Sabins, pour prix de sa trahison, de lui donner ce que chacun d'eux portait à son bras gauche, désignant par là un bracelet d'or ou d'argent dont chaque soldat était pourvu, ceux-ci, feignant de ne pas la comprendre, l'écrasèrent en lui jetant tous ensemble sur le corps de grands plateaux de fer qu'ils portaient aussi au bras gauche, et que l'on nommait des Boucliers : ces boucliers étaient destinés à parer les flèches, les pierres et les coups de lance, dont on faisait alors usage dans les batailles. Tarpéia périt ainsi sur un rocher qui, depuis ce temps, reçut le nom de Roche Tarpéienne, et dont vous ferez bien de vous souvenir.

Alors s'engagea dans Rome même un combat sanglant qui se serait peut-être terminé par la défaite de Romulus et de tous les siens, lorsque les Sabines enlevées, et qui étaient devenues les femmes des Romains, se jetèrent de toutes parts entre les combattants, en les suppliant avec de grands cris de ne plus s'entretuer.

On voyait par terre de pauvres petits enfants que leurs mères avaient apportés entre les deux armées pour attendrir leurs pères et leurs maris, au risque de les faire fouler aux pieds des chevaux; et elles parvinrent ainsi à désarmer ces deux peuples, qui, d'ennemis qu'ils étaient, ne formèrent plus qu'une seule nation, une seule et même famille, que Romulus et Tatius résolurent de gouverner en commun.

Les Romains, en mémoire de l'enlèvement des Sabines, qui, par leur courage, avaient ramené la paix entre leurs pères et leurs maris, établirent la coutume de porter dans leurs bras les nouvelles mariées, lorsqu'elles passaient pour la première fois le seuil de la maison de leurs époux, et de leur séparer les cheveux le jour des noces avec la point d'une flèche. En outre il fut réglé que jamais une femme romaine serait assujettie à d'autre travail qu'à celui de filer la laine; que chacun leur céderait le pas dans la rue, et que tout homme qui aurait dit devant une femme quelque chose qui pût l'offenser, serait sévèrement puni: les juges même ne purent pas les citer devant leur tribunal.

Peu de temps après cet événement, les Sabins se bâtirent des maisons autour du mont Palatin où Romulus avait commencé à jeter les fondations de sa ville, et contribuèrent ainsi à l'agrandissement de Rome.

La guerre des Sabins, si heureusement terminée, ne fut pas la seule que Romulus eut à soutenir: un roi voisin, nommé Acron, vint à la tête d'une armée pour renverser cette ville naissante, qui lui inspirait déjà de la jalousie; mais Romulus ayant tué de sa propre main cet ennemi redoutable, s'empara de son armure et la rapporta en grande cérémonie à Rome, où il la suspendit dans un petit temple élevé non loin de la roche Tarpéienne; ces dépouilles, prises sur un chef ennemi tué à la guerre, re-

çurent le nom de Dépouilles Opimes, et elles formèrent pendant longtemps les richesses dont les Romains firent le plus de cas.

Vous n'avez point oublié sans doute que Romulus, dans sa jeunesse, avait un caractère violent et jaloux; aussi ne partagea-t-il pas longtemps le trône avec Tatius, qui périt assassiné par des hommes que l'on ne connut jamais, mais que l'on soupçonna être des gardes de son collègue.

Romulus, devenu, par cet événement, le seul roi des Romains, fit choix d'un certain nombre de soldats et d'hommes armés auxquels il donna le nom de Licteurs, et qu'il chargea de porter devant lui, pour signe de sa toute-puissance, des faisceaux de verges, c'est-à-dire de petites baguettes fortement liées ensemble, au milieu desquelles se trouvait une hache: ces licteurs avaient pour fonctions de frapper ceux que le roi ordonnait de châtier, soit qu'il jugeât à propos qu'on les fouettât seulement, soit qu'il les fît mettre à mort sur-le-champ selon son caprice, car ce prince, dans le rang élevé où il était parvenu, avait conservé toute la rudesse des moeurs de ses premières années.

En même temps, ne voulant pas être seul chargé du gouvernement, Romulus choisit les plus vieux officiers de son armée pour en former une assemblée qu'il appela le Sénat, d'un mot latin qui veut dire *vieillard,* parce qu'elle était entièrement composée d'hommes avancés

en âge ; ces officiers prirent le titre de Sénateurs, et portèrent au doigt des anneaux d'or. Après ceux-ci on distinguait les Chevaliers ou Cavaliers, qui étaient les gardes ordinaires du roi. Romulus leur avait donné d'abord le nom de Célères, c'est-à-dire agiles, parce qu'ils étaient toujours prêts à exécuter les ordres qu'il leur donnait.

Tous les citoyens qui n'étaient ni sénateurs ni chevaliers furent divisés en un certain nombre de tribus, et rangés dans la classe du peuple : ces derniers reçurent le nom de Plébéiens, tandis que les fils des sénateurs et des chevaliers furent distingués par celui de Patriciens : souvenez-vous, je vous prie, mes petits amis, de ces diverses dénominations que vous retrouverez bien des fois dans ce livre et dans d'autres, et dont vous comprendrez mieux alors la véritable signification.

Cependant les sénateurs, contre lesquels Romulus se livrait fréquemment à des emportements irréfléchis et qu'il traitait souvent avec autant de hauteur que ses autres sujets, quoiqu'il se fût interdit pourtant de les faire battre de verges, se lassèrent d'obéir à un pareil maître.

Un jour qu'il avait assemblé le sénat et le peuple dans le Forum pour délibérer sur quelque affaire, il survint tout-à-coup un orage accompagné d'une profonde obscurité ; et lorsque la clarté du jour reparut, on ne retrouva plus Romulus. Tout le monde s'écria que le tonnerre

était sans doute tombé sur lui pour le punir de sa dureté et de ses injustices, et surtout du meurtre de son frère Rémus ; mais on croit qu'il avait été mis en pièces par les sénateurs, qui emportèrent chacun sous leur robe quelque partie de son corps.

Tout-à-coup un Romain nommé Proculus se présentant au milieu du peuple, raconta qu'il venait de voir Romulus monter au ciel, et que ce prince lui avait ordonné de dire aux sénateurs qu'ils eussent désormais à l'adorer comme un dieu, sous le nom de Quirinus ; chacun feignit de croire à ce prodige, et personne ne regretta Romulus, parce qu'on n'aime jamais les méchants.

Quelque temps après, un temple fut élevé au nouveau dieu Quirinus, sur une petite montagne voisine, qui prit de là le nom de Mont Quirinal, et qui par la suite se trouva comprise dans l'enceinte de Rome.

NUMA POMPILIUS

SECOND ROI DE ROME.

Depuis l'an 714 jusqu'à l'an 670 avant J.-C.

Lorsque Romulus eut disparu de la manière que je viens de vous raconter, mes petits amis, les sénateurs et le peuple se trouvèrent

bien embarrassés de savoir qui l'on mettrait à sa place ; car quoique l'on dise bien souvent pour vanter le bonheur de quelqu'un, qu'il est heureux comme un roi, c'est cependant une tâche bien difficile à remplir que celle de gouverner un royaume ! Une année tout entière s'écoula donc, sans que personne, à Rome, osât prendre place sur le trône qu'avait occupé Romulus, et cette ville devint le théâtre de toutes sortes de désordres, parce que le sénat n'étant point assez puissant pour faire respecter seul l'autorité que Romulus lui avait confiée, chacun prétendait faire sa volonté aux dépens des autres. Cet espace de temps, où il n'y eut point de roi, reçut le nom d'INTERRÈGNE.

Dans le pays des Sabins, qui, comme vous savez, était très-voisin de Rome, vivait alors un homme dont on vantait de tous côtés la bonté, la justice et la bienfaisance. Il se nommait NUMA POMPILIUS, et n'avait pas moins de quarante ans, lorsque les Sabins établis à Rome proposèrent aux Romains de lui offrir, d'un commun accord, la couronne qu'avait portée autrefois Tatius, dont il était le parent.

Un jour que Numa Pompilius était dans sa maison de campagne avec son vieux père qu'il aimait de tout son cœur, comme doit le faire un bon fils, il vit, tout-à-coup, entrer chez lui deux hommes qu'il avait connus autrefois; c'était le romain Proculus, le même qui avait

annoncé que Romulus était monté au ciel, et le sabin Volésius, l'un des plus honnêtes gens de son temps, qui lui annoncèrent que le peuple et le sénat de Rome l'avaient choisi pour régner sur cette ville, et le supplièrent de les suivre à l'instant même pour faire cesser les maleurs de l'interrègne, dont chacun était fatigué.

Vous allez croire peut-être, mes enfants, que Numa fut très-satisfait de recevoir cette proposition ; eh bien! au contraire, il répondit aux ambassadeurs qui la lui avaient apportée :

« Pourquoi voulez-vous que je quitte mon père et ma maison pour accepter une couronne qui offre tant de dangers ? Je n'aime point la guerre, parce qu'elle ne fait que mal aux hommes, et les Romains sont accoutumés à une vie qui ne s'accorderait pas avec mes goûts ; j'aime et je respecte le dieux, qu'ils ne connaissent même pas, lorsqu'ils devraient les honorer. Laissez-moi donc vivre tranquille dans ma demeure, et retournez à Rome sans moi. »

Les ambassadeurs furent tout surpris de voir que Numa ne voulait pas absolument être roi, lorsque tant d'hommes ambitionnent cette place; et ce prince leur parut si sage et si vertueux, que se jetant à ses pieds ils le supplièrent de ne pas repousser le voeu d'un grand peuple. Numa fût pourtant demeuré inflexible, si son vieux père ne lui eût ordonné, comme un devoir, d'accepter la couronne qui lui était offer-

te ; et la joie fut au comble à Rome lorsq'on apprit enfin que le nouveau roi allait arriver.

Les Romains de ce temps-là, vous le savez, étaient pour la plupart des hommes farouches, querelleurs, et toujours prêts à prendre de force ce qu'ils ne pouvaient pas obtenir de bonne volonté; mais Numa ne tarda pas à changer entièrement leurs moeurs, et vous allez voir comment il en vint à bout.

Au lieu de les occuper continuellement de jeux et d'exercices militaires, comme l'avait fait Romulus, il distribua à tous ses sujets des champs à cultiver et des instruments pour travailler la terre ; car c'est avec raison que l'agriculture, c'est-à-dire le travail des champs, est le premier de tous les arts, non seulement parce qu'elle sert à nourrir les hommes, qui sans elle ne vivraient que d'herbes et de racines, mais encore parce que les laboureurs sont presque toujours des hommes bons et honnêtes.

Numa était très-pieux, ainsi qu'il l'avait fait connaître aux ambassadeurs romains, lorsqu'il se défendait d'accepter la couronne, leur disant qu'il craignait et honorait les dieux de son pays. Or, il est impossible que des hommes qui n'aiment pas et ne respectent pas la Divinité soient bons et dociles ; aussi Numa fit-il tous ses efforts pour inspirer aux Romains des sentiments religieux qui les rendissent meilleurs et plus pacifiques: à cet effet il fit bâtir à Ro-

me plusieurs temples, et les consacra à diverses divinités, dont la plupart furent empruntés aux anciens Étrusques: l'un de ces temples devint l'occasion d'une coutume singulière, dont le roi Numa fut l'auteur, et que mérite d'être remarquée.

C'était dans le Latium qu'avait régné autrefois, dit-on, le roi Janus, auquel Saturne avait été demander un asile, ainsi que vous avez pu le lire dans la Mytologie. Après la mort de Janus ses sujets, qu'il avait toujours gouvernés avec autant de douceur que de justice, l'honorèrent comme un dieu. Numa fit élever dans Rome un temple à cette divinité, que l'on représentait ordinairement sous la figure d'un veillard à double visage, et ordonna que ce temple demeurerait constamment ouvert en temps de guerre, et ne pourrait être fermé que lorsq'on ferait la paix.

Numa, après avoir bâti des temples, institua des prêtres pour servir le dieux que l'on y adorait. Le premier de ces prêtres reçut le titre de Souverain Pontife, et son devoir fut de présider aux cérémonies religieuses, et d'assister aux sacrifices solennels.

Il y avait encore d'autres prêtres, dont le ministère vous paraîtra, sans doute, fort singulier, on les nommait des Augures: leurs fonctions étaient d'interpréter les présages que l'on prétendait alors tirer de tout ce qui se présentait dans les circonstances importantes (Rappelez-vous encore ici l'histoire des vautours qui causèrent la querelle de Rémus et de Romu-

lus). Les Romains nommaient cela PRENDRE LES AUSPICES, et ils n'entreprenaient jamais rien de grave, sans avoir d'abord consulté les augures.

Le vol des oiseaux, ou leur manière de manger et de chanter, fixait surtout l'attention de ces prêtres: si une corneille volait du côté gauche, c'était bon signe pour celui qui la voyait; si, au contraire, un corbeau paraissait en volant à droite, c'était un malheur prochain pour celui qui l'avait aperçu.

Les augures nourrissaient, en outre, dans les temples, des poulets sacrés pour les occasions imprévues. Si ces poulets becquetaient de bon appétit la graine qu'on leur jetait, ils annonçaient quelque heureux événement; mais s'ils refusaient obstinément de manger, on assurait que c'était le fâcheux présage d'un désastre certain.

Cette croyance était bien sotte, n'est-il pas vrai, pour des hommes raisonnables? Et en effet, rien n'était plus ridicule que d'attacher cette importance à de pareilles choses qui dépendent entièrement du hasard, et ne peuvent avoir aucun rapport avec l'avenir.

Une autre manière de prendre les auspices consistait à examiner attentivement les entrailles des victimes immolées dans les sacrifices; c'était encore d'autres prêtres nommé ARUSPICES, qui chargés de ce ministère, qu'ils exerçaient avec un sang froid imperturbable; et vous croirez sans peine, mes enfants, qu'ils ne di-

saient jamais à ceux qui les questionnaient que ce qu'ils jugeaient le plus convenable à leur intérêt du moment.

Tout ridicules que peuvent nous paraître ces usages, leur antiquité les avait rendus respectables aux yeux des hommes les plus éclairés de ce temps : Numa les avait empruntés aux Étrusques, chez lesquels ils étaient religieusement observés ; et en les transportant chez les Romains, il n'avait eu d'autre but que de rendre son peuple moins belliqueux et plus docile.

Numa introduisit encore dans Rome le culte d'un autre dieu, qui était représenté sous la forme d'une borne; une borne ! allez-vous dire, voilà une singulière divinité. Eh bien ! le dieu Terme, c'est ainsi qu'on le nommait, était fort honoré parmi les Romains. On le plaçait habituellement sur la limite des champs, et c'eût été un grand crime que de le déplacer, parce qu'il était là pour garder les propriétés de chacun ; ce qui signifiait que personne ne doit s'approprier le bien de son voisin.

Cependant les Romains, qui étaient encore trop grossiers pour comprendre tout le bien que Numa voulait leur faire, murmuraient contre un prince qui ne leur permettait plus de se livrer à la violence et au brigandage. Le roi, qui n'ignorait rien de ce qu'ils disaient, éprouva un vif chagrin de leur ingratitude, et leur annonça que tout ce qu'il faisait pour les rendre meilleurs et plus heureux, c'était par l'ordre

d'une déesse nommée Égérie, qui habitait, disait-il, un bois voisin de Rome, où il allait souvent la visiter, quoique aucun autre que lui ne l'eût jamais vue. En effet, toutes les fois qu'il se retirait dans ce bois, il en rapportait quelques sages lois, auxquelles les Romains finirent par se soumettre, et dont ils furent très-reconnaissants par la suite.

Du temps de Numa Pompilius, et bien longtemps après, c'était l'usage à Rome de brûler les morts, au lieu de les enterrer comme on le fait aujourd'hui. On les revêtait de leurs plus beaux habits ; on leur mettait dans la bouche une pièce de monnaie, qui devait, disait-on, servir à payer leur passage dans la barque qui les conduirait aux enfers, selon la croyance répandue alors chez tous les peuples de l'antiquité. Le défunt était ensuite placé sur un bûcher, c'est-à-dire sur un monceau de bois, auquel son plus proche parent mettait le feu, en détournant la tête, tandis que des joueurs de flûte faisaient entendre des airs lugubres, et que des pleureurs, payéz exprès, feignaient de sangloter; puis les cendres du mort étaient recueillies avec soin dans un vase de terre, que l'on nommait une urne, et que chaque famille conservait religieusement.

Je dois vous faire observer, à ce propos, qu'un grand nombre de ces vases étrusques que l'on retrouve aujourd'hui, et dont je vous ai dépeint les dessins bizarres, on été employés à

recueillir les cendres des morts; leur couleur est ordinairement rougeâtre, et les figures dont il sont ornés sont peintes en noir ou en blanc avec beaucoup d'art et d'intelligence.

Lorsque Numa mourut, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après avoir fait beaucoup de bien à son peuple, il fut sincèrement regretté, parce qu'il avait été juste et bienfaisant. Ainsi qu'il l'avait ordonné à ses derniers moments, au lieu de brûler son corps, suivant l'usage du temps, on le renferma dans un cercueil de pierre, et tout à côté, dans un autre sépulcre, furent déposés vingt-quatre livres, qui contenaient l'histoire des cérémonies établies, sous son règne, en l'honneur des dieux auxquels il avait consacré des temples.

Longtemps après la mort de Numa Pompilius, un Romain, en labourant son champ, découvrit le tombeau de ce prince, et les livres sacrés qui avaient été placé dans le second sépulcre; mais le sénat ayant examiné le titre de ces livres, ordonna qu'ils fussent brûlés à l'instant même, de peur que l'on n'y trouvât des choses contraires aux usages qui s'étaient successivement introduits à Rome dans les cérémonies religieuses.

TULLUS HOSTILIUS

TROISIÈME ROI DE ROME.

Depuis l'an 670 jusqu'à l'an 637 avant J.-C.

Comme Numa Pompilius, en mourant, n'avait laissé qu'une fille nommée Pompilia, lorsqu'il s'agit de désigner un successeur à ce prince, le choix du sénat s'arrêta sur un patricien, appelé Tullus Hostilius, dont le caractère entreprenant et guerrier, convenait sans doute mieux aux Romains de cette époque qu'un monarque doux et pacifique : aussi ne tarda-t-il pas à chercher querelle à ses voisins les Albains, quoique ce fût précisément le peuple que Numitor, aïeul de Romulus, avait gouverné.

Il y eut d'abord beaucoup de sang répandu des deux côtés; mais on convint bientôt de part et d'autre que, pour éviter de plus grands malheurs, on désignerait trois Romains qui combattraient trois Albains jusqu'à ce que la victoire demeurât à l'un des deux partis.

A cette époque vivait à Rome un vieillard nommé Horace, qui avait pour fils trois jeunes gens forts et courageux ; et dans la ville d'Albe, un autre vieillard, appelé Curiace était aussi le père de trois soldats intrépides et robustes. L'aîné des Curiaces, avant que la guerre éclatât entre les deux villes, était destiné à de-

venir le mari de la soeur des Horaces, qui avait nom CAMILLE; mais malgré cela, il fut décidé que ces six jeunes hommes combattraient les uns contre les autres jusqu'à la mort. La pauvre Camille tomba dans le désespoir, lorsqu'elle apprit qu'il fallait que ses frères tuassent son mari, ou que son mari tuât ses frères.

Cependant le combat eut lieu en présence des deux peuples; l'aîné des Horaces fut le seul qui en revint; ses deux frères et les trois Curiaces périrent en combattant, et la victoire échut en partage aux Romains.

Mais comme la bravoure ne donne pas toutes les autres vertus, cet Horace, quoique vaillant, était féroce et orgueilleux; et il entra dans une si grande fureur en voyant sa soeur Camille pleurer amèrement la perte de celui qu'elle devait épouser, qu'il la frappa de la même épée dont il était encore armé, et la laissa morte sur la place.

Le meurtre de cette infortunée fut regardé avec raison comme un crime effroyable; et Horace, tout vainqueur qu'il était, allait être mis à mort par ordre des juges, lorsque son vieux père vint supplier le peuple romain de lui faire grâce, en montrant ses cheveux blancs, et représentant qu'ils ne restait plus pour soutien à ses derniers jours que le fils qui venait de sauver Rome.

C'est ici le lieu de vous dire, mes petits a-

mis, que les Romains, tout grossiers qu'ils étaient à cette époque professaient un grand respect pour la vieillesse, et ils prièrent instamment le roi Tullus Hostilius de faire grâce au meurtrier, en faveur de son père: car pour lui il ne méritait point de pardon, puisqu'il avait commis un crime affreux en tuant sa propre soeur, dont la seule faute était de n'avoir pu retenir ses larmes à la première vue du meurtrier de son époux: le roi consentit, non sans peine, à accorder cette grâce; mais comme, après un pareil événement, la présence d'Horace à Rome eût été un sujet d'horreur pour toutes les familles, Tullus le chargea d'aller achever la victoire qu'il avait remportée sur les Albains, en détruisant complètement leur ville.

Horace, suivi d'une troupe de soldats romains, se rendit en effet à Albe, et là, ayant averti les habitants qu'il eussent à sortir de leurs maisons avec tout ce qu'il possédaient, les Romains se mirent à démolir cette malheureuse ville, dont il ne resta bientôt plus aucune trace.

Les Albains désolés furent tous conduits à Rome; où il leur fut permis de se construire des maisons sur une petite montagne nommée le Mont Coelius, voisin du Palatin; quelques années plus tard cette montagne se trouva aussi renfermée dans l'enceinte de la ville, et la nation entière des Albains devint Romaine.

Tullus Hostilius, par de tels moyens, accrut considérablement la ville de Rome, dont la po-

pulation était déjà fort nombreuse: mais comme son amour pour la guerre l'avait porté à commettre beaucoup d'injustices, il en fut puni d'une manière terrible, car la peste, qui est une maladie presque toujours mortelle, s'étant déclarée dans sa capitale, fit périr un grand nombre de Romains, et le roi lui-même y succomba.

ANCUS MARTIUS

QUATRIÈME ROI DE ROME.

Depuis l'an 637 jusqu'à l'an 614 avant J.-C.

Ancus Martius était petit-fils de Numa Pompilius par sa fille Pompilia, et tout le monde l'aimait, non-seulement à cause de son aïeul, qui avait si sagement gouverné les Romains, mais aussi parce que, à l'exemple de Numa, il préférait les douceurs de la paix aux désordres de la guerre.

Ce prince, qui était très-pieux, regarda les malheurs du dernier règne comme l'effet de la colère des dieux, dont les temples avaient été presque abandonnés par Tullus Hostilius; mais, malgré son amour pour la paix, il se vit bientôt forcé de prendre les armes contre les Latins, peuple voisin de Rome, que l'on nommait ainsi parce qu'ils habitaient le Latium; et de peur d'être surpris par ses ennemis, il leur

envoya déclarer la guerre avec des cérémonies que je vais vous raconter, et que l'on observa pendant bien longtemps en pareille circonstance.

Les envoyés du roi étaient des hérauts d'armes auxquels on donnait le titre de FÉCIAUX ; ils étaient vêtus de robes longues, et tenaient dans leurs mains des flèches ou javelots, dont le bout avait été noirci au feu et trempé dans le sang. Ces hérauts d'armes étaient respectés de tous les peuples, même ennemis; et il n'était permis à personne de les frapper ou de les tuer, comme de leur côté ils ne devaient jamais frapper ni tuer qui que ce fût.

Les Fécieux arrivés sur la frontière du pays des Latins, se mirent à crier à haute voix : « Écoutez, dieux du ciel, de la terre et des enfers, écoutez ! nous vous prenons à témoin que les Latins sont injustes; et comme les Latins ont outragé le peuple Romain, le peuple Romain et Nous nous leur déclarons la guerre. » Après ces paroles, ils lancèrent leurs javelots sur le territoire ennemi, et se retirèrent sans que personne pensât à troubler leur retraite.

Vous avez peut-être déjà remarqué, mes enfants, que les Romains étaient vainqueurs dans toutes les guerres qu'ils entreprenaient, et vous êtes curieux sans doute de savoir pourquoi leurs soldats battaient ordinairement les ennemis; mais votre surprise cessera, lorsque vous saurez par

quels moyens les soldats de Rome devenaient plus forts et plus courageux que ceux qu'ils avaient à combattre.

Il y avait sur les bords du Tibre une vaste plaine, nommée le Champ de Mars, où les jeunes Romains venaient journellement s'exercer à toutes sortes de jeux de force et d'adresse; là on les accoutumait à marcher le pas militaire, c'est-à-dire à voyager à pied cinq heures de suite sans s'arrêter; pendant ces marches, outre leurs armes, dont le poids était considérable, on leur faisait porter leur nourriture pour quinze jours au moins, des piquets pour dresser leurs tentes, et de plus des instruments pour se retrancher dans les camps; car jamais les Romains ne campaient, même pour une seule nuit, sans s'environner aussitôt d'une palissade ou d'un fossé, qui les mît à l'abri des surprises de l'ennemi.

Tantôt ils luttaient les uns contre les autres, en s'efforçant de se jeter réciproquement à terre ; tantôt on les exerçait à courir et à sauter tout armés, c'est-à-dire revêtus d'une cuirasse de fer, la tête couverte du même métal, et portant sur leur dos ou dans leurs mains, une lance, une épée, un arc, des flèches et des javelots, quelquefois d'une pesanteur double des armes ordinaires, afin que celles-ci leur semblassent ensuite plus faciles à manier.

D'autre fois, se dépouillant entièrement de leurs vêtements, ils franchissaient en courant

un long espace; et lorsqu'ils étaient tout couverts de sueur et de poussière, ils se précipitaient dans le Tibre, qu'ils traversaient rapidement à la nage.

Si aujourd'hui quelq'un de nous, mes petits amis, étant ainsi couvert de sueur, s'avisait de se précipiter dans une rivière, il ne manquerait pas d'être frappé à l'instant même d'une maladie grave à laquelle il pourrait succomber en quelques jours, parce que nous ne sommes pas accoutumés, comme les Romains, à de semblables exercices; mais chez eux, tous les hommes, de quelque âge qu'ils fussent, s'y livraient avec passion, et les plus grands personnages de Rome ne dédaignaient pas, même dans leur vieillesse, d'exercer à la lutte, à la course, et au trasport des fardeaux les plus pesants.

C'etait ainsi qu'ils acquéraient une force prodigieuse, et que, lorsqu'ils faisaient la guerre dans des pays éloignés, ils supportaient sans danger les fatigues et les privations de tout genre. Après une marche longue et pénible, aussitôt que le général donnait le signal du repos, un instant leur suffisait pour planter en terre leurs piquets et dresser en ordre les tentes de toile que chaque soldat portait avec lui: c'était l'assemblage de ces tentes qui formait un camp.

Les armées romaines, composées de pareils soldats, étaient devenues promptement redoutables à leurs voisins; mais il ne faut pas croire

que tous les habitants de Rome fussent reçus sans distinction dans leurs rangs ; il fallait pour y être admis avoir la qualité de Citoyen Romain, c'est-à-dire posséder une certaine quantité de terre suffisante pour la nourriture d'une famille ; chez ce peuple guerrier, deux professions seulement étaient permises aux citoyens: c'était celle de soldat et celle d'agriculteur, et les merchands, les artisans, les cabaretiers, étaient pour la plupart des étrangers que l'on ne comptait point au nombre des citoyens de Rome.

Lorsqu'il s'agissait de faire la guerre, on appelait sur la place publique tous les citoyens en état de porter les armes, et ils l'étaient presque tous, parce que parmi des hommes si durement élevés, il ne s'en trouvait guère d'infirmes ni de délicats. On les enrôlait dans de grands régiments appelés LÉGIONS, dont la onzième partie se composait de cavalerie.

A présent il ne vous sera pas difficile de comprendre comment le roi Ancus Martius, dans ses guerres contre les Latins, remporta sur ces peuples de grands avantages. Il brûla ou démolit leurs villes, et ne leur imposa d'autre condition, après sa victoire, que de venir, avec leurs femmes et leurs enfants, s'établir à Rome, où il leur assigna pour demeure une montagne voisine du Tibre, que l'on nommait le MONT AVENTIN.

Par ces accroissements successifs, Rome de-

venait de jour en jour plus puissante et plus considérable; mais elle l'était moins encore par sa force et son étendue que par les moeurs simples de ses habitants, accoutumés à se contenter d'une nourriture frugale, et surtout à pratiquer dès l'enfance toutes les vertus qui font les grands peuples.

Ancus Martius ne se borna point à augmenter par ses conquêtes le nombre de ses sujets et la puissance de sa ville ; il fit creuser, à l'embouchure du Tibre, c'est-à-dire a l'endroit où ce fleuve se jette dans la mer Méditerranée, un port profond pour recevoir les vaisseaux qui apportaient à Rome les provisions nécessaires à sa subsistance. Ce port fut nommé Ostie, d'un mot latin qui veut dire *embouchure*. Ce fut encore le même roi qui fit construire sous le mont Tarpéien et en vue du Forum une sombre et vaste prison, dont j'aurai occasion de vous reparler plus tard.

Lorsque ce prince vint à mourir, il laissa deux petits garçons dont il confia la jeunesse à un seigneur nommé Tarquin, sur lequel je vais avoir, tout à l'heure, une histoire assez intéressante à vous raconter.

TARQUIN-L'ANCIEN

CINQUIÈME ROI DE ROME.

Depuis l'an 614 jusqu'à l'an 576 avant J.-C.

Lucius Tarquin, que le roi Ancus Martius avait choisi pour le tuteur de ses enfants, c'est-à-dire pour leur servir de père après sa mort, n'était pas né Romain : sa famille était originaire de ce beau pays de Grèce dont vous avez sans doute déjà étudié l'histoire, et il habitait, depuis plusieurs années, Tarquinies, ville d'Étrurie, située à peu de distance de Rome. Mais comme Tarquin était très-généreux, il comptait déjà beaucoup d'amis parmi le peuple de cette capitale, lorsqu'il vint s'y établir avec ses troupeaux, ses serviteurs et toute sa famille.

Or, Lucius Tarquin, qui aurait dû être le protecteur des enfants d'Ancus Martius, conçut tout-à-coup la pensée de devenir roi de Rome à leur détriment. A cet effet, ayant envoyé un jour les deux jeunes princes à la campagne, sous prétexte de leur procurer le plaisir de la chasse, il assembla le peuple dans le Forum, et proposa à la multitude de le placer sur le trône ; la foule, qui avait déjà oublié les fils d'Ancus, accueillit avec joie cette proposition, et Tarquin, sans plus attendre, mit sur sa tête la couronne qui aurait dû appartenir aux enfants du

dernier roi, si le peuple de Rome n'en eût autrement décidé.

Ce prince, comme son prédécesseur, mes petits amis, entreprit de grandes guerres où il défit tous ses ennemis, qui le reconnurent pour leur maître, et lui envoyèrent, en signe de soumission, un grand nombre de présents magnifiques, ainsi que cela était l'usage des peuples de ce temps-là. C'était, entre autres objets précieux, une couronne d'or, une chaîne d'ivoire, un sceptre surmonté d'un aigle d'argent, un manteau de pourpre brodé d'or, et une superbe robe ornée de riches découpures.

Tarquin, qui était magnifique et généreux, avait pourtant un grand défaut. Il était fier et orgueilleux, et ne pouvait souffrir qu'on lui dît la moindre vérité qui pût contrarier son humeur impatiente et irascible.

Or, il y avait à cette époque, à Rome un Augure qui s'était attiré la confiance du roi, en coupant, dit-on, en sa présence, un caillou avec un rasoir; ce qui, en effet, paraîtrait incroyable, si l'on ne devait penser que ce personnage n'avait fait en cela qu'un tour d'escamotage. Cet homme, qui avait nom Accius Navius, prétendait deviner la pensée la plus secrète de chacun, et expliquer les songes, comme le font aujourd'hui certains charlatans que vous avez peut-être vus quelquefois sur les promenades publiques, où des curieux les entourent, sans que personne cependant soit tenté de croire à leur prétendu savoir-faire.

Quoi qu'il en soit, Accius Navius ayant dit plusieurs fois au roi des choses qu'il croyait n'être sues de personne, ce prince le fit mourir secrètement, de peur qu'il ne fît part à d'autres des secrets qu'il avait découverts; et le pauvre augure se repentit sans doute d'avoir trop parlé, lorsqu'il éprouva par lui-même combien il est dangereux d'être indiscret et de ne pas savoir taire les choses que l'on a découvertes.

A propos de ce devin, il faut que je vous raconte ce qui arriva dans le palais même de Tarquin, à la reine Tanaquil, sa femme, qui, étant d'origine Étrusque, se mêlait aussi d'expliquer les prodiges et d'interpréter les auspices. Cette princesse ayant appris qu'un petit enfant nommé Servius, qui appartenait à l'une de ses esclaves, avait été aperçu dans son berceau entouré d'une flamme brillante, s'écria aussitôt que cet enfant deviendrait certainement un jour un personnage important; ce qui se vérifia par hasard, comme je vous le dirai tout à l'heure, car elle ne pouvait savoir alors ce qui devait arriver plus tard à cet enfant.

La mort de l'augure Accius, qui n'avait jamais causé le moindre mal à personne, excita le ressentiment des Romains, et plusieurs d'entre eux s'engagèrent à punir Tarquin de son injustice. D'un autre côté, les fils d'Ancus Martius ne pouvant oublier que ce même Tarquin les avait dépouillés du trône de leur père, n'at-

tendaient pour s'en venger qu'une circonstance favorable qu'ils ne tardèrent pas à faire éclater. Un tumulte, excité à dessein à la porte du palais du roi par ces jeunes gens, qui avaient ameuté quelques hommes du peuple, produisit un instant de désordre, pendant lequel Tarquin fut assassiné d'un coup de hache.

Le roi dont vous venez de lire l'histoire est ordinairement appelé TARQUIN-L'ANCIEN, pour le distinguer d'un autre Tarquin, que vous connaîtrez plus tard.

SERVIUS TULLIUS

SIXIÈME ROI DE ROME.

Depuis l'an 576 jusqu'à l'an 532 avant J.-C.

En vous racontant tout à l'heure, mes bons amis, l'histoire du petit Servius qui avait été vu dans son berceau entouré d'une flamme, je vous ai dit que la mère de cet enfant était une des esclaves de la reine Tanaquil ; mais vous ne savez peut-être pas ce que c'était qu'un esclave à Rome, et je vais tâcher de vous l'expliquer.

Lorsque les Romains brûlaient où démolissaient les villes de leurs ennemis, ainsi qu'ils l'avaient fait d'Albe et de plusieurs cités latines, ils emmenaient avec eux tous les hommes,

les femmes et les enfants, qu'ils vendaient ensuite sur des marchés publics, comme à présent on vend des chevaux et d'autres animaux: ceux qui les achetaient en faisaient leurs esclaves, c'est-à-dire qu'ils pouvaient exiger d'eux tout ce qu'ils voulaient pour leur service: ils avaient le droit de les battre et quelquefois même de les tuer, sans que personne pût s'y opposer. Vous pouvez juger par là, mes enfants combien les pauvres gens étaient dignes de pitié, surtout lorsqu'ils tombaient en partage à des maîtres durs et inhumains, car ils ne pouvaient jamais les quitter sans leur permission, et leurs enfants, esclaves avant que de naître, étaient la propriété de ces maîtres impitoyables qui pouvaient en disposer selon leur caprice.

La mère du petit Servius était donc esclave dans la maison de Tarquin, où elle avait été amenée après la ruine des villes latines; mais la reine Tanaquil l'ayant prise en amitié, ainsi que son fils, lui rendit la liberté, et fit élever avec soin le jeune Servius, qui annonçait déjà de bonnes qualités; lorsqu'il fut devenu grand, et du consentement de Tarquin lui-même, elle lui donna pour femme sa fille aînée, de sorte que Servius se trouva le gendre du roi. Mais quoiqu'il eût pris alors le nom de Tullius, il conserva toujours, en souvenir de sa première condition, le surnom de Servius, qui signifiait, en latin: *né d'une esclave.*

Tarquin-l'Ancien, en mourant, avait laissé

deux petits garçons que leur mère confia à la garde de Servius; mais celui-ci, en sa qualité de gendre du roi et secondé par la reine Tanaquil, qui le préférait à ses propres fils, écarta ses beaux-frères du trône comme Tarquin lui-même avait éloigné les enfants d'Ancus Martius. Sans consulter le sénat, il assemble le peuple dans le Forum, présente à la multitude les deux fils de Tarquin, qu'il place sous la protection du peuple romain, en représentant qu'ils sont trop jeunes encore pour succéder a leur père, et se fait proclamer roi à leur place. Les sénateurs, malgré leur mécontentement, se soumirent à la volonté du peuple, et ils ne tardèrent pas à s'en féliciter.

Servius, devenu roi par son habileté, s'occupa beaucoup d'améliorer le sort du peuple de Rome, et agrandit considérablement cette ville, en y comprenant deux nouvelles montagnes, l'une appelée le Mont Viminal, et l'autre le Mont Esquilin, où il se fit bâtir un superbe palais: puis il fit environner les sept collines d'une muraille, qui conserva pendant longtemps le nom d'Enceinte de Servius Tullius.

En même temps il battait les ennemis de Rome, et faisait marquer à son image la monnaie, qui, au lieu de la figure du roi, comme aujourd'hui, représentait alors l'image d'une brebis. Comme Servius n'avait point oublié qu'il était né dans l'esclavage, il voulut adoucir le sort des pauvres esclaves, en autorisant leurs

maîtres à leur rendre la liberté, lorsqu'ils le jugeraient à propos, par une cérémonie fort simple; elle consistait, de la part du maître, à donner un petit soufflet à son esclave en présence d'un magistrat, et alors il cessait d'être en servitude, prenait le titre d'AFFRANCHI et pouvait être compté parmi les citoyens romains, s'il acquérait assez de bien pour nourrir sa famille.

Par ce moyen, mes enfants, ce prince augmenta considérablement le nombre des habitants de Rome, et le bien qu'il fit dans cette ville le rendit extrêmement cher au peuple. Malheureusement, il trouva dans sa propre famille d'implacables ennemis qui causèrent sa perte, et voici comment cela arriva.

Servius était père de deux filles, qu'il avait mariées à deux petits-fils de Tarquin-l'Ancien; l'un de ces princes, nommé LUCIUS TARQUIN était d'un caractère farouche : et TULLIA, l'une des filles du roi Servius, n'était pas moins méchante que lui. Par un hasard fâcheux, Lucius et Tullia n'étaient point mariés ensemble; mais ils s'entendirent si bien, que Tullia empoisonna un jour son mari pour épouser Lucius, qui de son côté se défit aussi de sa femme par un moyen non moins affreux, se montrant ainsi, par leur scélératesse, dignes d'être associés l'un à l'autre.

A quelque temps de là, Lucius Tarquin déclara tout à coup qu'il prétendait réclamer la

couronne de Servius, parce qu'elle avait appartenu autrefois à son aïeul Tarquin-l'Ancien; et s'élançant vers le roi, au moment où il siégeait sur son trône, il voulut le forcer d'en descendre malgré sa résistance ; mais Tarquin, qui était plus jeune et plus robuste, ayant jeté son beau-père du haut en bas du trône, le blessa grièvement, et achevant son attentat, le fit à l'instant précipiter par une fenêtre du palais.

Le malheureux roi fut donc laissé tout couvert de sang et horriblement meurtri sur le pavé, où il expira sans que personne ôsat le relever ni le secourir, de peur de s'attirer la colère du cruel Tarquin.

Le corps sanglant du roi Servius était encore étendu dans la rue, lorsque sa fille Tullia traversa cette même rue dans sa voiture, pour se rendre au palais, où elle savait que son mari l'attendait. Le cocher, qui aperçut le cadavre du roi ainsi abandonné, voulut détourner ses chevaux et rebrousser chemin ; mais l'infâme Tullia lui ordonna de passer outre.

Une action si horrible ne demeura pas impunie; et Dieu maudit cette femme cruelle, ainsi que son mari, dont elle avait partagé le parricide.

TARQUIN-LE-SUPERBE

SEPTIÈME ROI DE ROME.

Depuis l'an 532 jusqu'à l'an 509 avant J.-C.

Le meurtre du roi Servius comme vous pouvez croire, mes enfants, ne fit pas beaucoup d'amis à Tarquin dans Rome, où chacun trembla d'être gouverné par un roi et une reine chargés d'un si épouvantable parricide.

En effet, le nouveau monarque était si dur et si cruel, qu'on l'appela TARQUIN-LE-SUPERBE, c'est-à-dire l'orgueilleux. Il ne chercha pourtant point à démentir le surnom qu'il avait reçu; et, au lieu de se faire aimer du peuple et du sénat pour effacer, s'il était possible, le souvenir du crime qu'il avait commis, il persécuta sous les plus légers prétextes les plus honnêtes citoyens de Rome, et n'épargna pas surtout ceux qui étaient riches afin de s'approprier leurs terres et leur argent.

A cette époque vivait à Rome un jeune homme appelé MARCUS JUNIUS, dont Tarquin avait fait mourir le père et le frère, et qu'il avait dépouillé lui-même de tous les biens de sa famille.

Ce Marcus Junius, ne sachant par quel moyen éviter le triste sort de ses parents fit usage d'un singulier stratagème: il contrefit l'insensé avec tant de ruse et d'adresse, que chacun fut per-

suadé qu'il avait vraiment perdu la raison, et on lui donna le surnom de BRUTUS, ce qui voulait dire brute ou stupide. Tarquin croyant n'avoir rien à craindre de ce pauvre garçon qui faisait pitié à tout le monde, permit qu'on le gardât dans sa maison, où il faisait l'amusement des enfants et des esclaves; mais Brutus, sous cette apparence misérable, cachait une âme forte et courageuse, et il n'attendait pour se montrer tel qu'il était réelement, qu'une occasion qui ne tarda pas à se présenter, comme nous le verrons tout à l'heure.

Cependant Tarquin-le-Superbe, dans l'espoir de faire oublier aux Romains la tyrannie qu'il faisait peser sur eux, s'efforça d'exciter leur admiration en bâtissant un temple magnifique sur le mont Tarpéien. Tandis que l'on creusait les fondations de cet édifice, on trouva en remuant la terre une tête d'homme qui paraissait fraîchement coupée et dont le sang, dit-on, était encore tout vermeil; quelques personnes prétendiret que c'était la tête d'un Romain nommé TOLUS, mort depuis de longues années qui avait reçu la sépulture dans cet endroit; à cause de cette circonstance, le temple qui fut élevé sur ce lieu reçut le nom de CAPITOLE, ce qui voulait dire: Tête de Tolus.

Tarquin, frappé de ce prodige, conçut aussitôt l'idée d'envoyer ses deux fils, accompagnés de l'imbécile Brutus, consulter l'oracle de Delphes dont parle l'Histoire greque, sur ce qu'il devait penser de cette rencontre extraordinaire.

C'était l'usage, à cette époque, que l'on n'abordât jamais les prêtres des dieux sans leur offrir des présents qui les rendissent favorables aux prières qu'on venait leur adresser. Les fils de Tarquin apportèrent donc avec eux de magnifiques présents, tandis que le rusé Brutus ne se chargea que d'un bâton grossier, mais qu'il avait eu soin de creuser et de remplir d'or sans que personne s'en aperçut. Ce cadeau parut plus agréable aux prêtres de Delphes que tous ceux des fils du roi : l'oracle demeura muet lorsque ceux-ci l'interrogèrent, et ce fut Brutus qui reçut la reponse qui devait être reportée à Tarquin.

L'oracle répondit que la ville où cette tête humaine avait été trouvée, deviendrait un jour la capitale de l'Italie ; et Tarquin accueillit avec joie cette merveilleuse promesse, qui se réalisa plus tard, et que les Romains répétaient avec orgueil.

Vous ferez bien, mes petits amis, de ne point oublier le nom du Capitole, que vous retrouverez souvent dans les histoires, et de vous souvenir que depuis ce moment le mont Tarpéien prit le nom de Capitolin, qu'il a toujours conservé depuis.

Le Capitole était environné d'une haute muraille qui en faisait une forteresse inabordable de tous les côtés, à l'exception d'un seul, par lequel on arrivait au moyen d'un magnifique escalier.

Pendant qu'on travaillait à la construction de ce temple, ce qui dura plusieurs années, une femme inconnu et étrangère vint proposer au roi de lui vendre, moyennant une certaine somme, neuf gros livres, que l'on nommait les Livres Sibyllins, c'est-à-dire les livres des Sibylles, qui avaient été autrefois, assurait-on, des diseuses de bonne aventure très-connues en Italie. Le roi trouva qu'elle demandait un prix trop élevé de ses livres, et la renvoya sans les lui acheter.

Quelques temps après cette première apparition, cette même femme se présenta de nouveau devant Tarquin, et lui demanda la même somme d'argent pour six volumes qui lui restaient, annonçant qu'elle avait brûlé les trois autres; le roi dédaigna ces nouvelles propositions, et la renvoya avec mépris.

Cette femme, que personne ne connaissait à Rome, revint une troisième fois auprès du roi, et lui déclara qu'elle avait encore brûlé trois de ses livres, mais qu'elle persistait à exiger la même somme pour les trois volumes qui lui restaient; cette fois, elle s'exprima enverse Tarquin d'un ton si menaçant et si terrible, que ce prince n'osant plus la refuser, se décida enfin à lui en donner le prix qu'elle demandait. Aussitôt cette femme disparut, et jamais depuis ce temps personne n'en entendit parler.

Tarquin fit placer les livres sibyllins dans un coffre de pierre, que l'on déposa au Capitole,

sous la garde de quinze personages considérables; et il fut défendu de les ouvrir pour les consulter sans un ordre du roi ou du sénat; ce qui ne devait avoir lieu que dans les temps de peste, de famine ou de calamités publiques.

La construction du Capitole ne fut pas le seul ouvrage considérable dont Rome fut dotée par Tarquin. Je dois vous parler aussi d'un vaste égout qu'il fit creuser sous la roche Tarpéienne, pour l'écoulement des eaux de cette grande ville.

Ce travail prodigieux, qui se compose de trois immenses voûtes de pierre contenues l'une dans l'autre, existe encore aujourd'hui dans toute sa solidité, quoiqu'il compte à présent plus de deux mille trois cents ans de durée.

Les fils de Tarquin, dont je vous ai déjà parlé, se nommaient, l'un Sextus, et l'autre Aruns; ils étaient tous deux presque aussi méchants que leur père, et Sextus l'aîné de ces princes, se fit connaître dès sa jeunesse par un trait que je veux vous raconter.

Tarquin était en guerre depuis longtemps avec les Gabiens, peuple du voisinage de Rome dont il avait plusieurs fois assiégé la ville, sans pouvoir s'en rendre maître. Sextus, feignant d'être exilé par son père, se réfugia chez les Gabiens, qui l'accueillirent avec plasir, parce qu'il leur promit de les aider à se défendre contre les Romains; mais c'était une perfidie de sa part, car dès qu'il eut obtenu la confiance de ce peu-

ple crédule, il envoya secrètement un de ses domestiques demander à Tarquin ce qu'il fallait faire de cette ville, que l'imprudence de ses habitants venait de mettre entre ses mains.

Le roi se promenait dans un jardin, lorsque l'envoyé de Sextus lui fut présenté ; et au lieu de répondre à cet homme, qui le pressait de questions, Tarquin se mit à marcher précipitamment en silence, abattant avec une baguette qu'il tenait à la main les têtes les plus élevées des pavots dont le parterre était rempli. Ce fut la seule réponse que l'envoyé de Sextus put reporter à son maître; mais celui-ci ayant appris, par le récit de son envoyé, ce que son père avait fait en sa présence, comprit que c'était les chefs des Gabiens qu'il devait faire périr; et en effet, peu de jours après, leur ville tomba au pouvoir des Romains.

Ce Sextus, qui venait de commettre une si noire trahison, ayant un jour aperçu à la campagne une dame appelée LUCRÈCE, qui était femme de TARQUIN-COLLATIN, l'un de ses cousins, eut la grossièreté de lui faire une cruelle injure: mais Lucrèce était aussi vertueuse que belle, et prenant le ciel à témoin qu'un pareil affront ne demeurerait pas impuni, elle fit savoir à son mari qu'elle avait un secret important à lui communiquer, et le supplia de ne pas perdre auprès d'elle, accompagné de son père LUCRÉTIUS, l'un des personnages les plus destingués de Rome.

Ces deux hommes étonnés d'un pareil mes-

sage se hâtèrent de se mettre en route, et Collatin, inquiet du mystère que Lucrèce se proposait de leur dévoiler, se fit accompagner de Junius Brutus, son ami, dont il savait bien que l'apparente stupidité n'était qu'un stratagème pour échapper aux persécutions de Tarquin.

Aux premiers mots que leur dit Lucrèce de l'injure que Sextus avait osé lui faire, ces trois hommes entrèrent en fureur, et voulaient courir se venger; mais quelle ne fut pas leur douleur lorsque cette dame infortunée ayant ajouté, en pleurant, qu'une pareille insulte lui rendait désormais la vie insupportable, se perça le coeur à l'instant même en leur présence, avec un poignard qu'elle tenait caché sous sa robe. Collatin et Lucrétius demeurèrent frappés de douleur à ce triste spectacle, mais Brutus saisissant aussitôt ce poignard ensanglanté, appela autour de lui tous les Romains qui pouvaient l'entendre, et leur fit jurer de venger le meurtre de cette femme infortunée, en exterminant Tarquin et toute sa famille, et de ne jamais souffrir que personne à Rome portât désormais le titre de Roi.

L'étonnement des Romains fut grand lorsqu'ils apprirent en même temps que Lucrèce s'était donné la mort, et que Brutus avait recouvré la raison. A la vue du corps de cette dame, que ce dernier avait fait porter sur la place publique, le peuple entier courut aux armes, et s'écria comme lui qu'il fallait chasser Tarquin ,

auteur de tant de maux et ses fils qui ne valaient pas mieux que lui.

Au premier bruit de cet événement, Tarquin, qui se trouvait alors à la campagne, revint aussitôt sur ses pas, espérant encore, par sa présence, faire rentrer les mutins dans le devoir; mais lors qu'il se présenta aux portes de Rome, il les trouva fermées, et se vit contraint de prendre la fuite, pour ne pas être tué par le peuple soulevé.

Voilà une histoire, mes enfants, qui doit vous apprendre que les méchants sont toujours punis du mal qu'ils font, même lorsqu'ils sont riches et puissants.

BRUTUS ET SES FILS

Depuis l'an 509 jusqu'à l'an 507 avant J.-C.

Vous avez vu tout à l'heure, mes petits amis, comment Tarquin-le-Superbe fut chassé de Rome avec toute sa famille; je vais à présent vous raconter ce qui arriva après son départ, dont presque tout le monde se réjouit.

Comme il n'y avait plus de roi, et que le peuple, excité par Brutus, avait déclaré que désormais personne ne porterait plus ce titre dans Rome, on établit à la place du monarque deux magistrats, que l'on appela des Consuls, d'un mot latin qui signifie *veiller,* parce que leur

emploi était de veiller au salut de la République ce qui veut dire la chose publique, ou la chose de tous; c'était le peuple assemblé en comices qui nommait lui-même ses consuls, pourvu toutefois qu'il les choisît parmi les patriciens. Pour la première fois, ce fut Brutus qui, se montrant alors tel qu'il était, parut digne d'occuper cette charge éminente, avec Collatin, le mari de l'infortunée Lucrèce.

De grands honneurs étaient accordés aux consuls : il portaient comme les rois, une robe de pourpre dans les cérémonies publiques, et ne marchaient jamais sans être précédés de douze licteurs, armés de leurs faisceaux : lorsqu'ils rendaient la justice au peuple, ou présidaient les comices, ils prenaient place sur une chaise d'ivoire, que l'on nommait le siége Curule; leur dignité, appelée Consulat, ne différait donc guère de la royauté, mais ils ne pouvaient la conserver que pendant un an, et après ce temps ils rentraient dans la classe des simples citoyens; il ne leur restait plus alors d'une si haute puissance que le titre de personnages consulaires, qui, tout honorable qu'il était, ne leur donnait plus aucune autorité.

Lorsque je vous ai dit tout à l'heure, mes enfants, que presque tout le monde à Rome s'était réjoui de l'expulsion des Tarquins, c'est que je ne comptais pas parmi un si grand peuple quelques jeunes gens lâches et indolents qui étaient charmés que Tarquin, pour amollir les

Romains, eût fermé le Champ de Mars, où vous savez que, sous les premiers rois, la jeunesse de Rome s'exerçait à toutes sortes de jeux de force et d'adresse : mais on eut bientôt arraché les moissons que ce prince avait fait semer dans le Champ de Mars ; on les jeta dans le Tibre, et l'on fit reprendre aux jeunes Romains leurs exercices accoutumés.

Ces moissons ainsi précipitées dans le Tibre, s'amoncelèrent au milieu de ce fleuve, où avec le limon que les eaux y apportèrent successivement, elles formèrent au bout de quelques années une île considérable, que l'on nomma l'Ile Sacrée.

Cependant Tarquin ayant appris dans sa retraite que quelques mauvais sujets regrettaient le temps où il les laissait croupir dans leur honteuse paresse, envoya des ambassadeurs à Rome, sous prétexte de réclamer des trésors qu'il y avait laissés; on se garda bien de les lui rendre, parce qu'il est toujours dangereux de donner aux méchants les moyens de nuire; mais on les distribua aux plus pauvres des Romains pour les aider à nourrir leurs familles.

Pendant qu'ils sollicitaient pour cet objet les consuls et le sénat, ces ambassadeurs, d'après les ordres secrets qu'ils avaient reçus, séduisirent quelques-uns de ces mauvais garnements qui trouvaient si pénible de retourner au Champ de Mars, et les engagèrent à faire tous leurs efforts pour ramener les Tarquins à Rome. Les

deux fils de Brutus, qui ne méritaient pas d'avoir un tel père, eurent la faiblesse d'entrer dans ce dessein criminel, et promirent, comme leurs compagnons, de faciliter le retour du méchant roi. Peut-être même ce complot n'eût-il pas tardé à éclater, lorsqu'un esclave, en aiguisant des couteaux sur une pierre dans un endroit écarté, entendit plusieurs des conjurés parler de leurs projets, et se hâta de tout révéler aux consuls, qui ordonnèrent aussitôt aux licteurs de saisir les coupables et de les amener devant leur tribunal.

Je ne saurais vous dire quelle fut la douleur de Brutus, lorsqu'il reconnut ses propres fils parmi les traîtres qu'il était obligé de punir, car il les aimait comme un père aime toujours ses enfants; et aussi combien ces jeunes insensés furent honteux de paraître devant lui comme de vils criminels.

Or, je ne dois pas vous laisser ignorer, mes bons amis, que, chez les Romains, les pères exerçaient sur leurs enfants une puissance absolue; à quelque âge que ce fût, il leur était permis de les mettre en prison, de les faire battre de verges, de les charger de fers, de les condamner aux plus rudes travaux de la campagne, de les vendre jusqu'à trois fois comme esclaves, et même de les faire mourir. Ainsi, lors même qu'il n'eût pas été consul, Brutus aurait eu le droit de punir ses fils coupables d'une manière terrible.

**

Le peuple attendait donc avec anxiété le jugement que les consuls allaient prononcer, et chacun pensait qu'ils allaient renvoyer ces jeunes imprudents sans leur infliger aucun châtiment; mais on fut bien surpris lorsque Brutus, après avoir essuyé ses larmes, qui coulaient malgré lui, ordonna aux licteurs de mettre sur-le-champ ses fils à mort, ce qui fut exécuté à l'instant même, et en sa présence. A ce spectacle chacun demeura frappé d'horreur, mais en même temps on admira le courage que le malheureux père venait de montrer, en versant ainsi son propre sang pour le salut de la république.

L'esclave qui avait dénoncé aux consuls la trahison des fils de Brutus et de leurs compagnons, fut affranchi par l'ordre du peuple romain; et pour conserver le souvenir de cet événement, on lui éleva une statue, où il était représenté accroupi, dans la position d'un homme qui, en repassant des couteaux sur une pierre, paraît écouter quelque chose avec attention.

A quelque temps de là, Tarquin-le-Superbe, qui n'avait point encore renoncé à l'espoir de rentrer dans Rome et ne cessait de lui susciter des ennemis parmi les peuples voisins, s'avança, avec une armée, pour s'emparer de cette ville. Les deux consuls marchèrent à sa rencontre à la tête de leurs soldats. Mais Brutus ayant distingué, dans les rangs ennemis, Aruns, le second des fils de Tarquin, se pré-

cipita sur lui avec tant de violence, que tous deux tombèrent morts en même temps des coups qu'ils se portèrent.

Tous les Romains pleurèrent ce grand citoyen, qui avait sauvé deux fois sa patrie : on prononça publiquement son éloge, honneur que l'on n'accordait qu'aux plus illustres personnages de l'État, et les dames romaines portèrent son deuil pendant douze mois, comme si elles avaient toutes perdu un père : et il était en effet le père de la république, puisqu'il l'avait préférée à ses propres enfants.

SIÉGE DE ROME PAR PORSENNA.

Depuis l'an 507 jusqu'à l'an 493 avant J.-C.

Après avoir perdu la bataille où Brutus et Aruns s'étaient mutuellement donné la mort, mes petits amis, Tarquin se retira auprès de Porsenna, roi de Clusium, l'une des principales villes d'Étrurie, et supplia ce prince de l'aider à reprendre sa couronne.

Porsenna n'aimait point Tarquin, parce que personne ne pouvait aimer un si méchant homme ; mais il lui promit de le secourir, pour avoir occasion de déclarer la guerre aux Romains, dont la prosperité excitait son envie, et qui devenaient chaque jour plus puissants et plus redoutables.

Le roi de Clusium vint donc mettre le siége devant Rome, c'est-à-dire entourer cette ville avec une nombreuse armée et toute sorte de machines de guerre, au moyen desquelles il se flattait de renverser promptement ses murailles. Lui-même s'établit sur une petite montagne appelée le JANICULE, où l'on disait que le vieux roi Janus avait demeuré autrefois, et de ce lieu, qui n'était séparé de la ville que par le Tibre, il fit toutes ses dispositions pour forcer les Romains à lui ouvrir leurs portes; mais Porsenna ne connaissait point encore quels hommes il avait entrepris de combattre, et vous allez voir maintenant comment le roi d'Étrurie fut repoussé dans toutes ses attaques, ot obligé de manquer aux promesses qu'il avait faites à Tarquin.

Le consul qui avait été chois pour succéder à Brutus se nommait VALÉRIUS PUBLICOLA, ce qui voulait dire l'ami du peuple: c'était un homme sage et vaillant, qui résolu de mourir plutôt que de souffrir que Tarquin remontât jamais sur le trône, fut parfaitement secondé par tous les Romains, dont le moindre fit alors des prodiges de valeur.

Il y avait sur le Tibre un petit pont en bois, par lequel il était aisé de pénétrer dans la ville: Porsenna s'en aperçut et envoya aussitôt un certain nombre de soldats pour s'en emparer.

Ce jour-là précisément la garde de ce poste ne se composait que de trois Romains, dont

l'un se nommait Horatius, et avait été surnommé Coclès parce qu'il était borgne. Dès que cet homme intrépide eut distingué les ennemis qui s'avançaient, il ordonna à ses deux compagnons de couper promptement le pont derrière lui, et lui-même resta seul de l'autre côté pour retarder leur marche en combattant: après quoi s'élançant dans le Tibre malgré plusieurs blessures qu'il avait reçues, il revint en nageant à Rome, où il fut accueilli avec des transports de joie: les mères élevaient leurs petits enfants, lorsqu'il passait dans les rues, pour leur faire voir un si vaillant homme ; et le consul Valérius, voulant honorer son courage, ordonna qu'on érigeât sur le Forum une statue qui le représentait.

Les soldats de Porsenna se retirèrent tout honteux d'avoir été vaincus par un seul homme, et allèrent raconter le trait de courage de ce Romain à leur roi, qui désespérant de vaincre un tel peuple par la force des armes prit alors la résolution de le réduire par la famine aux dernières extrémités du désespoir.

Je vous laisse à penser, mes enfants, quelle fut la situation de tout le peuple enfermé dans Rome, lorsqu'il commença à manquer des aliments les plus nécessaires à la vie ; car les soldats de Porsenna empêchaient les gens de la campagne d'y apporter des provisions ; mais dans un si grand nombre d'hommes, il ne s'en trouva pas un seul qui n'aimât miex mourir

de faim que de retomber sous la tyrannie de Tarquin-le-Superbe. Alors un généreux Romain, nommé Mucius, témoin des calamités qui pesaient sur ses concitoyens, se dévoua seul pour sa patrie, s'imaginant que si Porsenna venait à périr, tous les maux dont le peuple était accablé seraient terminés.

Mucius se déguisa donc en soldat étranger; et étant parvenu sous ce costume jusqu'à la tente du roi, il tua le secrétaire de ce prince, qu'il prit pour Porsenna lui-même. On le saisit aussitôt, et tandis que le roi lui demandait pour quelle raison il avait tué cet homme, il plongea sa main droite dans un brasier ardent qui était là, et la laissa brûler sans laisser échapper le moindre signe de douleur, pour punir cette main, dit-il, de s'être trompée.

Ce roi fut effrayé d'un si mâle courage, et surtout du danger qu'il avait couru sans le savoir; mais il défendit qu'on fît aucun mal à Mucius, et le renvoya libre à Rome, après lui avoir rendu son épée, que celui-ci fut obligé de recevoir de la main gauche, puisque sa main droite était desséchée. Pour rappeler cette courageuse action, Mucius, reçut le surnom de Scévola, ce qui voulait dire gaucher, qu'il porta toute sa vie, et dont il se faisait honneur.

Mucius, avant de retourner à Rome, déclara à Porsenna que trois cents jeunes hommes avaient formé comme lui le dessein de le tuer; ce qui inspira une telle frayeur à ce prince,

qu'il se décida à lever le siége, et à envoyer des ambassadeurs aux Romains, pour leur proposer la paix.

Tandis que ces ambassadeurs étaient dans Rome, une jeune fille, nommée Clélie, de l'une des premières familles de cette ville, qui avait été conduite avec d'autres enfants dans le camp de Porsenna, pour servir d'otages, c'est-à-dire pour répondre de la vie des ambassadeurs, une jeune fille, dis-je, donna aussi la preuve d'un courage extraordinaire.

Ayant aperçu, près du lieu où les otages étaient retenus, un cheval de bataille tout caparaçonné, elle s'élanca légèrement sur cet animal, puis s'enfuyant au grand galop, elle força le cheval à traverser le Tibre à la nage, et revint ainsi dans sa famille aux applaudissements de tout le peuple. Mais Valérius Publicola ne voulant pas que l'ont crût qu'il eût accueilli un otage qui avait manqué à sa parole, la fit reconduire à Porsenna, tout en admirant son courage. Heureusement le roi de Clusium, en voyant Clélie, la félicita de sa hardiesse, et la renvoya aussitôt à ses parents, en lui faisant cadeau du beau cheval qu'elle avait emmené.

Les consuls, pour honorer la résolution de Clélie, firent élever à cette jeune fille, dans la place publique, une statue équestre, c'est-à-dire où elle était représentée à cheval, comme lorsqu'elle avait traversé le Tibre.

Porsenna, plein d'admiration pour une nation

où les jeunes filles même montraient un si grand caractère, consentit enfin à faire la paix avec les Romains. Avant de s'éloigner de cette ville, dont le moindre citoyen venait ainsi d'acquérir tant de gloire, il fit présent au peuple de Rome de tous les bagages de son armée, qui furent distribués aux plus indigents, et congédia Tarquin, qui, tout vieux qu'il était, s'en alla encore chercher d'autres ennemis aux Romains.

Sur ces entrefaites mourut Valérius Publicola qui, après avoir glorieusement achevé, ce que Brutus avait commencé, et sauvé Rome de la fureur de ses ennemis, se trouva si pauvre, si pauvre le jour de sa mort, que l'on fut obligé de le faire enterrer aux frais du public.

Ainsi, mes enfants, les Romains de ce temps-là étaient non-seulement des hommes sages et courageux, mais encore les plus honnêtes gens du monde, puisqu'au lieu de penser à s'enrichir, Publicola ne s'était occupé qu'à faire le bien de la république.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

Depuis l'an 493 jusqu'à l'an 488 avant J.-C.

Cependant le vieux Tarquin ne se lassait pas d'exerciter contre Rome tous les peuples de l'Étrurie et du Latium, et il parvint ainsi à réunir une troisième armée, avec laquelle il espé-

rait accomplir ce que Porsenna avait regardé comme impossible. Les Romains furent bien embarrassés lorsqu'ils apprirent le danger inattendu dont ils étaient menacés; car ils n'avaient plus à leur tête ni Brutus ni Publicola. Vous allez voir pourtant comment ils se tirèrent de ce nouveau péril.

Les consuls qui étaient alors en charge créèrent un magistrat, auquel ou donna le titre de DICTATEUR. Ce magistrat était bien plus puissant que les consuls eux-mêmes, et l'on ne pouvait créer un Dictateur que dans les calamités publiques, c'est-à-dire en temps de guerre, de peste, ou de famine.

Celui qui était investi de la dictature ne devait conserver l'autorité que durant six mois au plus; mais pendant ce temps il était le maître absolu de la république; vingt-quatre licteurs portaient devant lui les faisceaux, et il avait droit de vie et de mort sur tous les citoyens.

Malgré l'étendue de sa puissance, le dictateur était soumis à de certains devoirs dont il ne pouvait s'affranchir; ainsi il lui était interdit de jamais marcher autrement qu'à pied, et à cause de cela, lorsqu'il allait à la guerre, il désignait un officier pour commander les troupes à cheval, sous le nom de MAÎTRE DE LA CAVALERIE.

Ce fut à l'occasion de la nouvelle entreprise de Tarquin que fut créé à Rome le premier dictateur qui portait le nom d'AULUS-POSTHUMIUS;

c'était un homme habile et intrépide, qui s'étant avancé audevant des ennemis, les rencontra sur les bords du LAC RHÉGILLE, peu éloigné de Rome, où il les défit complètement. Il dut cette victoire à l'adresse de son maître de la cavalerie, qui, pour rendre plus terrible le choc des chevaux, leur fit ôter leur bride, et les lança sur l'armée de Tarquin avec tant d'impétuosité que celui-ci fut obligé de prendre la fuite encore une fois, et de se réfugier dans une ville éloignée, où l'on voulut bien le recevoir par pitié. Il y mourut peu temps après, accablé de chagrins, et le dernier de sa famille, sans que personne le regrettât.

Rome avait à peine échappé à tant de dangers dont elle était sortie plus puissante que jamais, lorsque des dissensions qui éclatèrent entre le peuple et le sénat mirent la république à deux doigts de sa perte.

Après avoir chassé Tarquin et sa famille, le peuple s'était imaginé qu'il pourrait vivre sans travailler, et que tout le monde serait heureux parce que les riches seraient obligés de nourrir les pauvres; mais vous comprendrez aisément que cela ne peut être ainsi dans aucun pays, puisqu'alors il n'y aurait plus personne pour travailler à la terre, et que, par conséquent, les champs ne produiraient bientôt plus de moissons.

Pendant quelque temps, à la vérité, les patriciens, c'est-à-dire les sénateurs et les riches,

prêtèrent de l'argent aux plébéiens, pour les aider à nourrir leurs familles; mais ensuite lorsqu'ils demandèrent à ceux-ci de leur rendre cet argent, les plébéiens s'y refusèrent, en alléguant qu'il n'en avaient pas même assez pour subvenir à leurs premiers besoins.

A cette époque, il y avait à Rome une loi barbare contre ceux qui ne pouvaient payer leurs dettes; il était permis à leurs créanciers de se partager leurs corps, ou, s'ils l'aimaient mieux, de les charger de chaînes, et de les frapper de verges jusqu'à ce que leur sang coulât.

Un jour que le peuple était assemblé sur la place publique, on vit tout à coup s'échapper d'une maison voisine un pauvre vieillard, couvert de haillons, pâle, défait, et qui ressemblait plutôt à un spectre qu'à un vivant. C'était un vieux soldat, dont la poitrine était couverte de blessures reçues à la guerre. Il conta qu'un créancier impitoyable l'avait emmené en esclavage, parce que sa maison avait été brulée par les ennemis, et qu'il ne pouvait pas payer une petite somme qu'il lui devait. Ce malheureux decouvrit en même temps son dos, qui saignat encore des coups de verges dont il avait été accablé.

A ce spectacle, un cri d'indignation s'éleva dans la foule, et la populace entière sortant de Rome, se retira sur une montagne voisine, appelée le Mont Sacré, d'où elle fit savoir aux sé-

nateurs qu'elle ne voulait plus se soumettre à des maîtres plus impitoyables que Tarquin lui-même. Cette retraite du peuple embarrassa beaucoup les patriciens, qui demeurèrent seuls dans la ville, n'ayant plus personne pour les servir ni les défendre.

De leur côté, les plébéiens ne tardèrent pas à se repentir de s'être ainsi brouillés avec ceux qui les aidaient ordinairement dans leurs misères, et la faim commençait à se faire sentir au milieu de cette multitude ; mais la honte retenait encore ceux qui auraient voulu retourner sur leurs pas, et la crainte d'un châtiment les empêchait de rentrer dans leurs maisons.

Alors un sage romain, appelé Ménénius Agrippa, s'avança a travers cette foule consternée, et raconta à haute voix cette fable que vous connaissez peut-être déjà

— « Un jour les membres du corps humain se révoltèrent contre son estomac: Voyez, disaient les jambes, ce fainéant qui ne prend jamais aucune fatigue, tandis que nous sommes obligées de marcher pour lui, et de l'aider à se mouvoir. En vérité, ajoutaient les bras, c'est nous qui prenons tout le mal pour ce paresseux, qui ne fait rien autre chose que se nourrir, pendant que nous travaillons sans cesse pour lui être utiles.

— Décidément, continuaient-ils, nous bras, nous ne travaillerons plus, et vous jambes, vous resterez immobiles.

— Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais voilà qu'avant la fin de la journée, l'estomac que les bras ne nourrissaient plus, et qui ne pouvait aller chercher des aliments puisque les jambes refusaient de marcher, tomba dans un état d'affaissement complet.

— D'abord, les membres, quoique affaiblis aussi, se réjouirent de ce que leur ennemi était épuisé ; mais le lendemain il n'en fut point ainsi, et ils se repentirent, mais trop tard, de ce qu'ils avaient fait ; car les uns et les autres ne recevant plus aucun secours de l'estomac, perdirent entièrement la force d'agir, et le corps tout entier mourut.

— Voilà, ô Romains, continua le sage Agrippa, votre histoire et celle du sénat ; les patriciens sont l'estomac, et vous êtes le membres du même corps. Si vous persistez dans votre révolte, l'estomac, à la vérité, souffrira, mais en même temps il ne pourra plus vous secourir dans vos misères, et la république périra.»

Le peuple, qui a toujours du bon sens lorsqu'on lui dit la vérité, comprit parfaitement ce langage, et consentit à descendre du mont Sacré pour rentrer dans la ville ; seulement il fut convenu que l'on choisirait chaque année parmi les plébéiens, deux magistrats chargés de défendre les intérêts du peuple, et auxquels on donna le nom de TRIBUNS. La personne de ces tribuns était inviolable et sacrée, c'est-à-dire qu'il était défendu, sous les peines les plus

sévères, de les insulter, ou d'exercer contre eux aucune violence. Quoiqu'il fût interdit à ces magistrats populaires de pénétrer dans le sénat, dont ils ne pouvaient sous aucun prétexte franchir la porte, la puissance qu'ils possédaient était considérable, et lorsque le peuple était réuni dans les comices pour quelque affaire, si un seul des tribuns s'opposait à ce qu'elle fût terminée ce jour-là, il n'avait qu'à s'écrier : **Veto**, ce qui veut dire en latin : *je le défends ;* et personne n'avait le droit de passer outre, contre sa volonté.

On créa en même temps deux autres magistrats plébéiens, qui, sous le titre d'**Édiles**, furent chargés du soin des édifices publics et particuliers. Ils dévaient en même temps surveiller la nourriture du peuple, la propreté des habitations, et en général tout ce qui peut intéresser l'existence des plus pauvres citoyens. Vous verrez plus tard que les Édiles étaient aussi chargés de diriger les jeux et les spectacles dont les Romains étaient avides. Ces magistrats avaient, comme les consuls, le droit de s'asseoir dans une chaise curule, et pendant de longues années il n'y eut aucun des plus illustres Romains qui ne se fit un honneur d'exercer l'Édilité, c'est-à-dire la charge d'Édile.

CORIOLAN.

Depuis l'an 488 jusqu'à l'an 485 avant J.-C.

Je ne vous ai point encore entretenus, mes enfants, d'une cérémonie qui avait lieu à Rome toutes les fois qu'un général rentrait dans la ville, après avoir vaincu les ennemis de la république et leur avoir tué au moins cinq mille hommes; mais je ne veux pas différer plus longtemps de vous raconter ce qui se passait alors, parce que vous entendrez fréquemment parler de cette cérémonie, que l'on nommait un TRIOMPHE.

Le général ou le consul, à qui le sénat accordait cette récompense, précédé de trompettes qui sonnaient des marches guerrières montait sur un char magnifique attelé de quatre chevaux blancs; il était vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or, tenait en main un sceptre d'ivoire, et sa tête était couverte d'une couronne de laurier. Devant le char marchaient les prisonniers qu'il avait faits à la guerre, traînant de lourdes chaînes, et des soldats portant les dépouilles enlevées aux vaincus, et des tableaux sur lesquels étaient inscrits les noms des villes et des provinces conquises. Dans les rues de la ville que le triomphateur devait traverser pour se rendre au Capitole, où il offrait en sacrifice un taureau dont les cornes étaient do-

rées, l'air était embaumé par les plus précieux parfums de l'Arabie, que de jeunes enfants brûlaient sur des cassolettes élégantes. Le peuple se portait en foule au-devant de ce cortége imposant, et les sénateurs suivis des pontifes et des autres magistrats se trouvaient sur son passage en habits de cérémonie.

Si vous eussiez été témoins de ce spectacle, mes petits amis, vous auriez sans doute pris un plaisir extrême à cette pompe guerrière, mais vous n'auriez sans doute pas manqué d'être fort étonnés de voir monté sur le char même du triomphateur un pauvre esclave vêtu de son habit ordinaire, quoique portant une couronne d'or ; ce malheureux était chargé de répéter de temps en temps, à voix basse, au général vainqueur : Souviens-toi que tu n'es qu'un homme, de peur que l'ivresse d'un si grand honneur ne lui inspirât trop d'orgueil.

Cet esclave était placé là pour rappeler aux spectateurs et au triomphateur lui-même, qu'il pouvait cependant tomber dans une condition aussi misérable que l'esclavage, et que rien n'est plus incertain que les faveurs de la fortune, comme vous pourrez le remarquer plus d'une fois dans la suite de cette histoire.

Il y avait encore un autre genre de triomphe auquel les Romains donnaient le nom d'ovation, d'un mot latin qui veut dire *Brebis*, parce que c'était un animal de cette espèce que le vainqueur offrait en sacrifice à Jupiter au lieu

d'un taureau aux cornes dorées. Dans l'ovation que le sénat décernait aux généraux qui, sans avoir remporté d'éclantantes victoires, avaient fini honorablement une guerre sérieuse, le triomphateur n'était ni monté sur un char à quatre chevaux, ni couronné de laurier, ni précédé de trompettes; il s'avançait a pied, le front ceint de branches de myrte, accompagné de joueurs de flûte, et le spectacle de cette pompe, plus agréable que guerrière, n'excitait que médiocrement les acclamations de la multitude.

Ne croyez pas pourtant, mes petits amis, que les Romains, qui se connaissaient en courage, n'honorassent cette vertu que chez les généraux et les chefs des armées; le plus simple soldat pouvait aussi recevoir des récompenses militaires. Ainsi lorsqu'un Romain s'était illustré à la guerre, son général lui décernait, en présence de tous ses camarades, une épée, un bouclier, ou un baudrier enrichi d'or ou d'argent, que celui-ci rapportait dans sa famille, et qu'il montrait ensuite avec orgueil à ses enfants.

Mais de toutes les récompenses, celle qui paraissait la plus précieuse, était une couronne dont la forme et la matière variaient suivant les circonstances; ainsi le soldat qui escaladait le premier la muraille d'une ville ennemie, recevait publiquement une couronne d'argent avec des tours d'or, que l'on nommait

une couronne MURALE. Celui, au contraire, qui avait sauvé la vie à un Romain dans une bataille, obtenait une simple couronne de feuilles de chêne, que l'on appelait la couronne CIVIQUE ; celle-là n'était pas la moins glorieuse aux yeux des Romains, et celui qui l'avait reçue la conservait avec autant d'orgueil que si elle eût été du métal le plus précieux.

Marcius était un jeune Romain d'une si grande bravoure, qu'il avait mérité une couronne murale, et le surnom de CORIOLAN, à cause d'une ville nommée CORIOLES, qu'il avait fait prendre par son courage.

Coriolan n'était pas seulement un très brave militaire, il se distinguait encore par une infinité d'autres vertus ; mais ce qui le faisait aimer de tous ceux qui le connaissaient, c'était le respect et la tendresse qu'il portait à sa mère VÉTURIE, qui était une dame du plus grand mérite.

Malheureusement Coriolan gâtait tant de belles qualités par un caractère fier et emporté, et il se fit beaucoup d'ennemis à Rome, en embrassant avec trop d'ardeur le parti des sénateurs contre le peuple, pour lequel les tribuns ne cessaient de faire chaque jour de nouvelles demandes. Le famine ayant éclaté dans Rome, les Édiles, ces magistrats qui étaient chargés d'assurer la subsistance du peuple, accusèrent Coriolan d'avoir conseillé au sénat de vendre chèrement aux Romains le blé que renferma-

ient les greniers publics, afin de les rendre plus dociles et moins exigeants, en les réduisant à la dernière misère. Cette accusation sans doute n'était point fondée ; mais Coriolan, que sa fierté et son attachement aux patriciens avaient rendu odieux à la multitude plébéienne, fut exilé à perpétuité de Rome, c'est-à-dire, condamné par les comices assemblé, à sortir de cette ville et à n'y jamais rentrer.

Coriolan fut donc obligé de quitter sa patrie après avoir embrassé sa mère et sa femme VOLUMNIE ainsi que deux petits garçons qu'il avait. Beaucoup de patriciens l'accompagnèrent en pleurant jusqu'aux portes de la ville, et là, Coriolan leur ayant dit adieu, se retira chez un peuple voisin et ennemi de Rome, nommé les VOLSQUES, qui l'accueillirent avec empressement, et se félicitèrent de compter parmi leurs concitoyens un homme d'un courage si redoutable et si éprouvé.

Cependant Coriolan était fort irrité contre ceux qui l'avaient exilé et le forçaient ainsi à vivre éloigné de sa femme, de ses enfants et de sa mère Véturie. Or, comme la colère nous fait souvent faire des choses dont nous ne tardons pas le plus souvent à nous repentir, il eut le malheur de se mettre à la tête des Volsques, et consentit à marcher avec eux contre sa patrie, pour mettre le siége devant Rome, comme l'avait fait autrefois Porsenna ; mais celui-ci du moins était étranger, tandis que Co-

riolan venait combattre ses frères et les amis de son enfance.

Jamais encore, aux plus mauvais jours de la république, une si grande consternation ne s'était répandue parmi les Romains, qui ne voyaient aucun général à opposer à cette agression formidable. Avant même de songer à se défendre, le sénat et le peuple se flattant encore de désarmer la colère de l'illustre exilé, envoyèrent à sa rencontre des députés choisis parmi les plus nobles citoyeus de Rome; mais Coriolan refusa de les admettre en sa présence, et leur fit défendre de franchir les premières barrières de son camp. Les pontifes euxmêmes et les vestales apportant dans leurs bras les dieux tutélaires de la patrie n'obtinrent pas un meilleur succès ; et c'en était fait de Rome, réduite à fléchir le genou devant le grand citoyen qu'elle avait outragé, lorsqu'à la prière du sénat, Véturie, mère de Coriolan, et Volumnie, sa femme, conduisant par la main ses deux petits enfants, consentirent enfin à se rendre auprès du vainqueur, pour le supplier de s'arrêter dans sa marche et de ne pas causer la ruine de sa patrie.

Du plus loin que Coriolan reconnut ces personnes qui lui étaient si chères, il courut audevant d'elles, les embrassa avec tendresse, et la vue de leurs larmes lui ôta le courage de leur refuser ce qu'elles venaient lui demander: il savait bien pourtant que les Volsques ne lui

pardonneraient pas d'avoir épargné Rome, lorsqu'il pouvait la détruire ; mais il aima mieux s'exposer aux plus grands dangers, que de faire de la peine à sa mère.

Il ne vous sera pas difficile de comprendre, mes enfants, quelle fut la joie des Romains, lorsqu'ils apprirent que l' armée des Volsques se retirait ; en mémoire de cet événement, un temple consacré « à la Fortune des Femmes » fut élevé au lieu même où les ennemis s'étaient arrêtés ; mais Coriolan fut bien puni d'avoir un seul moment tourné ses armes contre sa patrie, car les Volsques le tuèrent, dès qu'ils s'aperçurent qu'il ne voulait plus les servir.

Les dames romaines portèrent son deuil, comme elles l'avaient fait pour Brutus et pour Publicola, et tout le monde le regretta, parce qu'il avait été aussi bon mari que fils respectueux et obéissant.

LA FAMILLE DE FABIUS.

Depuis l'an 485 jusqu'à l'an 459 avant J.-C.

Dans ce temps-là les Volsques n'étaient pas les seuls ennemis que Rome eût à redouter ; presque tous les peuples du Latium et de l'Étrurie ne cessaient de chercher querelle aux Romains, dont la prosperité toujours croissante les inquiétait, et souvent ceux-ci ne savaient

comment trouver assez de soldats pour combattre à la fois tant de différents adversaires; mais vous allez voir combien ce peuple avait d'énergie et de patriotisme, lorsqu'il s'agissait de pourvoir au salut de la république.

Il y avait alors à Rome une Famille Patricienne qui était très-nombreuse, et dont tous les membres étaient connus par leur valeur et leurs autres vertus; on la nommait LA FAMILLE FABIA, ce qui voulait dire celle des FABIUS.

Un jour les Fabius, apprenant que les VÉIENS, peuple voisin de Rome, venaient encore de lui déclarer la guerre, se rendirent tous d'un commun accord devant le sénat pour solliciter la faveur d'être seuls chargés de combattre ces nouveaux ennemis. Les sénateurs hésitèrent d'abord à exposer ainsi aux hasards de la guerre cette généreuse famille tout entière; mais comme le péril était pressant, ils leur permirent enfin de sortir de la ville, et de marcher contre les Véiens, qui s'étaient déjà presque avancés jusqu'aux portes de Rome.

Alors les Fabius, prenant leurs armes, formèrent une troupe dont chacun admira la bonne mine et la résolution, et lorsqu'on les compta, ils se trouvèrent en tout trois cents six hommes, tous pères, fils, oncles, neveux ou cousins les uns des autres. C'était bien peu, mes enfants, que trois cents six hommes pour combattre une armée peut-être vingt fois plus considérable, mais c'était beaucoup pour Rome de

sacrifier tant de bons et utiles citoyens. Dès le lendemain ils se mirent en marche, accompagnés des vœux de tout le peuple, qui leur souhaitait un heureux retour, et ne laissant chez eux, d'une famille si considerable, qu'un seul petit garçon, à qui son jeune âge ne permettait pas encore de prendre les armes.

Ces vaillants guerriers remportèrent d'abord par leur courage, une victoire éclatante sur les Véiens, dont la nombreuse armée fut entièrement mise en déroute; mais comme l'intrépidité des Fabius ne connaissait plus de bornes, les ennemis n'eurent pas de peine à les attirer dans une embuscade, où ils périrent tous jusqu'au dernier, après avoir vendu si chèrement leur vie, que de longtemps les Véiens ne furent plus en état de faire aucune entreprise contre une ville qui pouvait trouver dans une seule famille tant d'intrépides défenseurs.

La désolation fut grande à Rome, lorsqu'on y apprit la perte des illustres Fabius; le jour où ils avaient péri fut marqué pour toujours comme un jour Néfaste (ce qui veut dire malheureux), et la porte par laquelle cette petite armée patricienne était sortie de la ville pour se mettre en marche, reçut le nom de porte Scelerata, c'est-à-dire funeste, qu'elle conserva pendant plusieurs siècles.

VIRGINIE.

Depuis l'an 396 jusqu'à l'an 321 avant J.-C.

En vous racontant l'histoire de Numa Pompilius, mes petits amis, je vous ai dit que ce prince avait encouragé les Romains à l'agriculture, en leur distribuant des champs à cultiver et des instruments pour travailler. Vous allez voir à présent que les plus illustres Romains ne dédaignaient pas de labourer la terre de leurs propres mains; ce qui ne doit pas vous surprendre, parce que la profession du laboureur est la plus noble de toutes les professions.

Il y avait alors aux portes de Rome, un homme appelé CINCINNATUS, à qui appartenait une petite maison située de l'autre côté du Tibre, et un champ qui produisait à péine ce qui est strictement nécessaire pour la nourriture de deux personnes; c'était là que Cincinnatus habitait avec sa femme, bonne et vertueuse comme lui: et quoiqu'ils fussent très-pauvres, chacun les aimait et les respectait.

Un jour que Cincinnatus, vêtu de son habit de travail, labourait son champ selon sa coutume, il vit venir à lui des envoyés de Rome, qui lui annocèrent que les consuls l'avaient choisi pour être Dictateur.

Cincinnatus, qui était un homme simple et sans ambition, fut très-affligé qu'on eût jeté les

yeux sur lui pour cet emploi difficile, et il ne consentit à l'accepter que lorsqu'on lui eut promis que la république ferait cultiver son champ pendant son absence, afin qu'à son retour il pût faire la moisson comme à l'ordinaire.

Vous allez sans doute me demander à présent, mes enfants, pourquoi l'on était ainsi venu enlever Cincinnatus à sa charrue pour en faire un Dictateur : c'est que l'armée romaine ayant été entourée par les ennemis, se trouvait à la veille d'être exterminée, si quelque habile général ne se hâtait d'aller la délivrer. Or Cincinnatus avait autant de courage que de modestie, et son nom seul inspirait une si grande confiance à tous les Romains, que d'une commune voix ils avaient demandé à marcher sous ses ordres. Ce brave homme se mit donc à la tête d'une nouvelle armée, dont les soldats comme le général venaient de quitter leurs travaux et leurs foyers pour courir au secours de leurs concitoyens menacés , et faisant de longues marches à pied (vous savez qu'il n'était pas permis au dictateur de monter à cheval), il battit les ennemis, et délivra ainsi l'armée qui, sans lui, aurait infailliblement péri tout entière.

Les honneurs du triomphe furent la juste récompense des exploits de Cincinnatus, qui fit son entrée dans Rome, vêtu d'une robe de pourpre, au milieu des acclamations de tout le peuple ; mais en descendant de son char de triomphe, il s'empressa de renoncer à la dictature

qu'il n'avait exercée que pendant quatorze jours, pour retourner à son champ, où il jugeait sa présence plus nécessaire qu'à la tête de la république; et dès le lendemain, on le vit, reprenant son habit de travail, conduire les bœufs de sa charrue, de la même main qui venait de gagner des batailles.

Ne croyez pas pourtant, mes bons amis, que les Romains de ce temps-là fussent tous d'aussi honnêtes gens que Cincinnatus; il y en avait aussi de bien méchants, et je vais vous raconter une histoire qui vous le prouvera.

Depuis que Ménénius Agrippa avait si sagement parlé aux mécontents sur le mont Sacré, bien des querelles s'étaient encore élevées entre le peuple et le sénat, et l'on reconnut enfin la nécessité d'établir des lois qui donnassent plus de tranquillité à la république. Pour y parvenir, trois personnages consulaires furent envoyés en Grèce pour en rapporter les lois de Solon, dont je vous ai parlé dans une autre histoire, et qui passaient alors pour les plus sages du monde entier.

Dès que ces trois personnages furent de retour à Rome, dix magistrats, qui réunissaient entre leurs mains toute l'autorité des consuls, des tribuns et des édiles, furent désignés pour examiner ces lois et les faire inscrire sur des tables d'airain: ces magistrats qui devaient être changés tous les ans, reçurent le titre de DÉCEMVIRS, ce qui voulait dire: « les dix hommes; »

et je ne vous nommerai pas ici tous ceux qui furent revêtus de cette dignité, parce que cela serait inutile ; il vous suffira de savoir que parmi eux on remarquait Appius Claudius, l'un des plus riches et des plus orgueilleux patriciens de cette époque.

Il y avait alors à Rome une jeune fille nommée Virginie, qui était aussi belle que sage ; Virginius son père, brave officier, se trouvait alors à l'armée, campée à quelque distance de la ville.

Le décemvir Appius aperçut un jour cette jeune personne ; lorsqu'il sut que son père était absent, il lui prit fantaisie de l'avoir pour esclave, et il ordonna à ses serviteurs de la conduire de force dans sa maison, ne pensant pas que personne aurait l'audace de résister à la volonté d'un décemvir ; mais l'oncle de Virginie, témoin de cette violence, cria aussitôt au peuple qu' Appius voulait enlever sa nièce pour la réduire en esclavage, et excita ainsi l'indignation de la foule qui s'y opposa.

Ce jour-là Appius ne put donc pas accomplir le mauvais dessein qu'il avait conçu; mais le lendemain se présentant lui-même devant le peuple, il déclara hautement que Virginie lui appartenait comme esclave, et se mit en devoir de la faire conduire dans sa maison.

Cependant Virginius, averti par ses amis du danger qui menaçait son enfant, s'était mis précipitamment en chemin pour Rome, où il ar-

riva justement à l'instant où Appius s'efforçait de s'emparer de Virginie. Ce père infortuné, voyant que personne ne prenait plus sa défense, et que sa fille chérie allait lui être enlevée pour toujours, saisit un couteau dans la boutique d'un boucher, et aima mieux la poignarder que de l'abandonner à Appius.

A la vue de ce sang innocent que l'injustice du décemvir avait forcé de répandre, le peuple entra en fureur ; le décemvirat fut aboli, et Appius jeté dans une étroite prison, y fut trouvé le lendemain étranglé, sans que l'on sût comment cela s'était fait, et même sans qu'aucun Romain s'en informât, parce que personne ne peut s'intéresser au sort d'un méchant.

Les lois des douze tables, que les décemvirs venaient d'établir, survécurent à leurs auteurs, dont la mémoire fut vouée à l'exécration; elles continuèrent, tant que Rome exista, à être exposées dans le Forum sur des tables d'airain, où chacun pouvait les lire à son aise, et apprendre à les respecter et à s'y soumettre.

CAMILLE ET LES GAULOIS.

Depuis l'an 396 jusqu'à l'an 321 avant J.-C.

Déjà bien des années s'étaient écoulées depuis que le décemvirat avait été aboli, et les Romains étaient gouvernés, comme auparavant,

par des consuls, lorsqu'ils résolurent de créer un dictateur pour aller assiéger la ville de FALÈRES, qui appartenait à un peuple vaillant auquel ils avaient déclaré la guerre ; cette fois ce fut un citoyen brave et vertueux, appelé CAMILLE, qui revêtu de cette dignité, s'illustra par plusieurs belles actions que je vais vous raconter.

Pendant le siége de Falères, un maître d'école, à qui étaient confiés les enfants des premières familles de cette ville, vint trouver le dictateur, accompagné de tous ses élèves, et lui offrit de les livrer entre ses mains, pour que les parents de ces jeunes gens, de pour qu'il ne leur arrivât malheur, se hâtassent de rendre leur ville. Cette trahison indigna Camille; et en effet, c'était une bien mauvaise action que commettait ce maître d'école, puisqu'il avait promis d'avoir soin de ces enfants, et qu'en les livrant aux Romains il les exposait à être tués ou réduits à l'esclavage ; aussi, au lieu de la récompense qu'il attendait du général romain, il en reçut au contraire un juste châtiment.

Camille ordonna qu'on le dépouillat de ses vêtements ; et lui ayant fait lier le mains derrière le dos, il donna des baguettes à tous ses écoliers, pour qu'ils le reconduisissent à Falères, en le frappant de toutes leurs forces; ce qu'ils firent probablement avec grand plaisir.

Lorsque les parents de ces enfants, qui at-

tendaient leur retour avec inquiétude, apprirent pourquoi cet homme était ainsi maltraité, ils furent si émus de la probité de Camille, qu'ils vinrent aussitôt lui offrir les clés de leur ville. La vertu obtint ainsi à l'instant même ce que la force aurait eu bien de la peine à arracher.

Cependant les soldats romains, qui s'étaient flattés que le pillage de Falères mettrait entre leurs mains toutes les choses précieuses que cette ville opulente devait renfermer, étaient peu touchés de la modération de Camille envers les ennemis ; et leur mécontentement éclata si vivement dès leur retour à Rome, que le peuple, oubliant les services éminents que ce général venait de rendre à la république, eut l'ingratitude d' exiler ce grand homme, comme vous avez vu qu'il avait exilé Coriolan. Mais Camille s'en consola, en pensant qu'il n'avait rien à se reprocher, et qu'un jour ses ennemis mêmes lui rendraient justice ; ce qui arriva bientôt après, comme vous allez voir.

A cette époque une nombreuse armée de Gaulois, ce peuple farouche et belliqueux dont je vous ai déjà parlé dans *l' Histoire ancienne,* ayant tout à coup envahi l'Italie, avait mis le siége devant la ville de Clusium, qui était alors l'alliée des Romains. Ceux-ci en apprenant cette nouvelle, envoyèrent trois députés au chef de ces barbares qui se nommait Brennus, pour l'inviter à respecter les amis de Ro-

me ; mais un de ces députés ayant eu l'imprudence de tuer un Gaulois, Brennus, qui ne cherchait qu'un prétexte, se hâta de marcher sur cette capitale avec son armée.

Ces Gaulois étaient des hommes d'une taille élevée et d'une force considérable, et ils avaient une extrême impatience de mettre au pillage les trésors qu'ils savaient être enfermés dans Rome. Ils marchèrent donc sur cette ville avec promptitude, et ayant dispersé, sur les bords d'une rivière appelée l'Allia, les troupes qui avaient été envoyées à leur rencontre, ils se présentèrent devant Rome, dont tous les habitants s'étaient enfuis à leur approche, à l'exception de ceux à qui leur grand âge ou leurs infirmités n'avaient pas permis de s'éloigner.

Ces vieillards, parmi lesquels se trouvaient plusieurs sénateurs, se placèrent sur des siéges devant la porte de leurs maisons, vêtus de leurs habits de cérémonie, et attendirent ainsi les ennemis, qui ne tardèrent pas à se présenter. D'abord, les Gaulois furent saisis d'admiration en voyant ces hommes vénérables qui paraissaient n'éprouver aucune crainte; car ces peuples, malgré leur barbarie, professaient un grand respect pour la vieillesse.

Mais un soldat ayant porté la main sur la barbe blanche de l'un des plus vieux sénateurs comme pour la caresser, celui-ci, indigné de cette insolence, ayant levé sur lui une baguette d'ivoire sur laquelle il s'appuyait, le Gaulois le tua sur-le-champ.

Ce fut le prétexte d'un massacre général: les barbares égorgèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, et mettant le feu dans plusieurs quartiers à la fois, allumèrent ainsi un vaste incendie qui consuma bientôt tous les édifices de cette ville, à l'exception du Capitole, où s'étaient réfugiés un petit nombre de courageux Romains, qui avaient mieux aimé s'exposer aux plus grands dangers que d'abandonner un lieu auquel l'oracle, consulté par Tarquin-le-Superbe, avait promis autrefois la souveraineté de l'Italie. Les Gaulois, ayant vainement tenté de pénétrer dans cette citadelle, se bornèrent à l'environner de toutes parts, afin que personne ne pût y entrer ni en sortir.

A quelque temps de là, favorisés par une nuit obscure, des soldats de Brennus, soupçonnant que les sentinelles, se fiant à l'épaisseur des ténèbres, pourraient se livrer au sommeil, escaladèrent en silence le roc sur lequel la forteresse était bâtie; et ils étaient au moment de franchir la dernière enceinte, lorsque des oies sacrées, que l'on nourrissait dans le temple pour les augures, ayant entendu le cliquetis des armes des ennemis et le bruit de leurs pas, se mirent à crier et à battre des ailes avec tant de force, que les gardes furent éveillés. Un officier, nommé Manlius, accouru le premier sur le rempart, ayant aperçu deux Gaulois qui avaient déjà franchi la muraille, se jeta sur eux avec intrépidité, et fut assez heureux pour les

précipiter du haut en bas du rocher. Au brut effroyable de leur chute, les autres ennemis s'arrêtèrent frappés de terreur, et Manlius, qui, par cette action hardie, venait de sauver le Capitole, reçut le surnom de CAPITOLINUS.

Cependant, mes petits amis, c'en était fait de Rome, si le généreux Camille, oubliant l'ingratitude de ses concitoyens, n'eût consenti à reprendre le commandement du petit nombre de soldats qui restaient encore, pour combattre les Gaulois.

On le fit dictateur pour la seconde fois, et après avoir vaincu les ennemis à diverses reprises, il pénétra dans la ville au moment même où les Gaulois consentaient à se retirer pourvu qu'on leur donnât une grande quantité d'or. Déjà plusieurs balances étaient remplies de ce métal précieux, et Brennus, avec toute l'insolence d'un Barbare, s'était écrié pour insulter les Romains: Malheur aux vaincus! lorsque Camille se présentant, lui déclara que ce n'ètait point avec de l'or, mais avec du fer que Rome devait être délivrée; et jetant, à ces mots, son épée dans la balance, il donna le signal d'un nouveau combat à la suite du quel les barbares, complètement défaits, se virent contraints de fuir en dësordre, et bientôt après de chercher leur salut hors de l'Italie.

Rome commençait à peine à se relever de ses ruines, lorsque la peste se déclara de nouveau dans la ville; un grand nombre de Romains

succombèrent à cette maladie, et parmi eux le grand Camille, qui venait d'arracher, sa patrie au plus imminent de tous les périls.

Manlius-Capitolinus, ce vaillant guerrier qui avait sauvé le Capitole, ne survécut pas longtemps à la gloire qu'il avait acquise : accusé par les tribuns, peut-être avec raison, d'aspirer à la tyrannie, c'est-à-dire de vouloir rétablir la royauté dans Rome, il fut condamné au supplice des traîtres, et précipité honteusement de la roche Tarpéienne. La maison même qu'il habitait auprès du Forum, fut démolie par ordre du sénat, afin qu'il ne restât plus sous les yeux des Romains rien qui leur rappelât sa gloire et l'infamie de son supplice.

Peu de temps après ces événements remarquables, un prodige effrayant vint jeter la terreur dans Rome. On vit tout à coup s'ouvrir au milieu du Forum un gouffre, dont il paraissait impossible de sonder la profondeur.

Le bruit s'étant répandu, parmi le peuple, que cet abîme ne se refermerait que lorsqu'un homme s'y serait jeté volontairement, Marcus Curtius, jeune chevalier romain, s'y précipita tout armé avec son cheval, pour faire cesser l'épouvante. En effet, quelques jours après, on parvint à combler le gouffre, et la frayeur se dissipa.

Quoique je vous aie raconté bien des choses aujourd'hui, mes petits amis, je veux encore vous faire connaître l'aventure d'un Gaulois,

dont la taille était tellement au-dessus de celle des hommes ordinaires, qu'il pouvait passer pour un géant. Cet homme ayant eu l'insolence de se présenter devant les rangs des Romains, en défiant l'un d'eux de sortir pour le combattre, un soldat, nommé VALÉRIUS, s'avança sans crainte ; mais dans le même moment un corbeau vint se percher sur la tête du géant, et lui creva les yeux à coups de bec. Vous jugez bien qu'après cela, Valérius n'eut pas grand'peine à percer le Gaulois de son épée, et en mémoire de cette aventure surprenante, on lui donna le surnom de CORVINUS.

LES FOURCHES CAUDINES.

Depuis l'an 321 jusqu'à l'an 280 avant J.-C.

Manlius-Capitolinus, dont je viens de vous raconter les exploits et la fin déplorable, ne fut pas le seul de cette famille qui s'illustra contre les Gaulois. Un autre Manlius, tout jeune encore, ayant combattu comme Valérius-Corvinus contre un Barbare qui avait aussi défié les Romains, n'eut pas besoin pour le vaincre qu'un corbeau vînt à son aide : il tua son ennemi d'un coup d'épée, et lui arrachant un riche collier dont il était décoré, le passa lui-même autour de son cou. Toute l'armée romaine, témoin de ce trait de courage, applaudit le jeune Manlius,

qui depuis ce jour fut surnommé TORQUATUS, ce qui voulait dire en latin: *Orné d'un collier.*

Cependant Manlius-Torquatus, parvenu à un âge plus avancé, fut élevé à la dignité de consul dont il était digne par sa valeur; et dès lors il se montra général aussi habile qu'il avait été soldat courageux. Depuis quelque temps on s'apercevait que les soldats romains, autrefois si respectueux et si obéissants envers leurs chefs, se montraient insoumis et mutins, surtout lorsqu'ils étaient en présence des ennemis. Manlius, pour rétablir la discipline, défendit, sous peine de la vie, que personne combattit sans son ordre, et il prit les dieux à témoin qu'il ferait mourir le premier Romain qui contreviendrait à cette défense.

Malheureusement son propre fils oublia les ordres du consul; et comme c'était un jeune homme intrépide et emporté, il se précipita avec violence sur un cavalier ennemi qui avait osé le défier, le tua, et revint au camp chargé de ses dépouilles. Dès que Manlius l'aperçut, il jugea que personne ne lui obéirait plus s'il pardonnait à son propre fils une faute aussi grave; et, renouvelant le sacrifice de Brutus, il fit approcher un licteur, et lui ordonna de trancher la tête à ce malheureux jeune homme.

Un si terrible exemple suffit pour rétabltr dans l'armée la plus exacte discipline, que personne désormais n'essaya plus d'enfreindre; et lorsque Manlius-Torquatus rentra dans Rome,

encore accablé de sa douleur, les vieillards, vêtus de deuil, vinrent à sa rencontre pour le féliciter de son triste courage.

Les Romains, qui récompensaient si magnifiquement leurs généraux en leur accordant les honneurs du triomphe, lorsqu'ils avaient vaincu leurs ennemis, les punissaient aussi bien sévèrement, lorsqu'ils compromettaient par quelque faute le salut de la république.

Chez eux c'était un crime irrémissible d'avoir été malheureux à la guerre ; et comme la honte était même pour les simples soldats le plus grand de tous les châtiments, c'était le plus souvent par la privation de combattre qu'ils étaient punis.

Quelquefois aussi, lorsqu'un soldat s'était rendu coupable de quelque négligence grave, on le faisait saigner comme s'il eût été malade, parce que la force étant la principale qualité d'un guerrier romain, c'était le dégrader que l'affaiblir.

Vers ce temps-là il arriva qu'un consul nommé Spurius Posthumius, qui avait été chargé de faire la guerre contre les Samnites, peuple d'Italie ennemi des Romains se laissa attirer, par un stratagème, dans un défilé si étroit, qu'il était impossible à une armée de s'y mouvoir et d'y combattre. Ce passage difficile était formé par deux hautes montagnes que l'on nommait les Fourches Caudines, à cause de leur proximité de la ville de Caudium, qui faisait partie du Samnium, ou pays des Samnites. **

Cependant, Posthumius une fois engagé avec son armée dans cette gorge fatale, se vit assailli de tous côtés par la multitude d'ennemis qui lui barraient le passage, tandis que du haut des rochers d'autres Samnites perçaient les Romains de leurs flèches, ou les écrasaient en faisant rouler sur eux des pierres énormes.

Ces infortunés ainsi accablés sans pouvoir opposer aucune résistance, passèrent la nuit entière dans ces angoisses affreuses; et lorsque le retour de la lumière leur apprit que tout espoir de salut leur était interdit, ils se décidèrent enfin à demander la vie aux ennemis. qui ne la leur accordèrent que sous la condition qu'après avoir livré ses armes, l'armée romaine tout entière défilerait sous des lances croisées, ce que l'on appelait alors Passer sous le joug, et s'engagerait à ne plus combattre contre les Samnites ou leurs alliés.

A ce prix, le général ennemi voulut bien laisser la vie aux vaincus, et Posthumius, pour conserver les débris de cette armée à la république, se soumit à cette paix humiliante. Le premier de tous, dépouillé de son manteau consulaire et de ses armes, il passa sous le joug, en présence des Samnites, qui accablèrent les vaincus de leurs injures et de leurs moqueries.

Ces malheureux soldats retournèrent alors tout honteux vers Rome, où ils n'osèrent rentrer que la nuit de peur d'être reconnus, et chacun d'eux s'enfuit dans sa maison pour s'y cacher à tous les regards.

Mais le lendemain, lorsque les sénateurs s'assemblèrent pour délibérer sur cette paix honteuse, Posthumius se présenta devant eux, et leur dit : « Ce n'est pas vous, Romains, qui subirez la honte du joug, c'est moi seul qui dois en supporter l'affront, puisque j'en suis seul la cause ; livrez donc ma personne et ma vie aux Samnites, et vous pourrez recommencer la guerre. »

En entendant ces paroles, chacun admira le patriotisme de Postumius ; mais ce qui vous surprendra sans doute, mes enfants, c'est que le sénat accepta l'offre de ce généreux citoyen, et le fit conduire pieds et poings liés par des licteurs au camp des ennemis, pour qu'ils en fissent ce qu'ils voudraient.

La fermeté du consul ne se démentit pas un seul instant pendant le trajet, et comme un des licteurs au moment de le livrer aux Samnites, n'osait pas, par respect pour tant de vertu, serrer la courroie qui liait les mains: « Serre, serre, » lui dit Posthumius avec fermeté « afin qu'ils ne doutent pas que ce soit un prisonnier que tu leur amènes. »

Les Samnites eux-mêmes, frappés d'admiration pour ce noble courage du consul, s'écrièrent tout d'une voix qu'ils ne voulaient pas qu'on fît le moindre mal à un si vaillant homme, et le renvoyèrent sain et sauf au milieu des siens, qui le reçurent avec des transports de joie.

Peu de temps après, la paix fut conclue entre les deux partis, et le dévoument de Posthumius, en réparant noblement la honte de sa défaite, effaça entièrement le souvenir des Fourches Caudines.

Spurius Posthumius ne fut pas le seul Romain qui, dans cette guerre contre les Samnites, donna un grand exemple de patriotisme: les deux armées se trouvant un jour au moment d'en venir aux mains, les augures consultés, suivant la coutume, sur l'issue de la bataille qui se préparait, déclarèrent que la victoire appartiendrait à celui des deux peuples pour lequel un guerrier se vouerait aux dieux mânes, c'est-à-dire ferait volontairement le sacrifice de sa vie : un jeune romain, nommé Décius, informé de cet oracle, n'hésita point un instant à mourir pour sa patrie, et se précipitant au milieu des rangs ennemis, il y tomba bientôt percé de coups : l'armée romaine, témoin de cet admirable dévouement, combattit avec tant de courage, qu'elle remporta une éclatante victoire, et accomplit ainsi la prédiction des augures.

PYRRUS ET SES ÉLÉPHANTS.

Depuis l'an 280 jusqu'à l'an 263 avant J.-C.

Depuis que les Gaulois avaient été chassés par le grand Camille, les Romains avaient soumis presque tous les peuples du Latium; leur ville, autrefois brûlée par les Barbares, était même presque entièrement rebâtie, lorsque parut en Italie un roi nommé Pyrrhus, dont je vais vous dire l'histoire, et qui causa de grands malheurs à la république.

Pyrrhus etait roi d'Épire, l'une des provinces de Grèce les plus voisines de la Macédoine. Il était jeune et intrépide, et marchait à la tête d'une puissante armée, au milieu de laquelle on remarquait vingt gros éléphants, comme ceux que vous avez peut-être vus au Jardin des Plantes, à Paris.

Or, les éléphants sont des animaux si robustes, que dans ce temps on plaçait sur leur dos de petites tours en bois, du haut desquelles un certain nombre de soldats lançaient des flèches sur leurs ennemis. Ces éléphants, quoique très-courageux, sont doux et dociles lorsqu'on ne leur fait pas de mal, mais s'ils se sentent blessés, ils entrent en fureur, et marchant avec impétuosité, ils renversent tout ce qui se trouve sur leur passage, et foulent aux pieds les hommes et les chevaux.

***

Les soldats de Pyrrhus n'étaient pas moins redoutables que ces éléphants ; ils n'étaient point tous sortis d'Épire, ni même des autres provinces de la Grèce; c'était un ramassis d'hommes de toutes les nations, qui se vendaient pour faire la guerre à celui qui les payait le mieux, et on leur donnait le nom de MERCENAIRES, parce que, ne prenant aucun intérêt à la cause qu'ils servaient, ils, ne combattaient que pour gagner l'argent qu'on leur avait promis.

Pyrrhus fut appelé en Italie par les habitants d'une ville nommée TARENTE, qui après avoir insulté les Romains, ne se sentaient plus la force de les repousser. Ce prince s'étant donc rendu à Tarente, envoya aussitôt des ambassadeurs à l'un des consuls, qui se nommait VALÉRIUS LÆVINUS, pour lui faire savoir qu'il était venu à la tête d'une armée pour être juge de la querelle des Tarentis avec Rome.

Mais Lævinus, au lieu de se laisser épouvanter par les propos des ambassadeurs de Pyrrhus, les promena dans tout son camp, et les renvoya ensuite, en les chargeant de répondre à leur maître, qu'il l'aimait mieux comme ennemi que comme juge. Alors Pyrrhus comprit qu'il devait se préparer à combattre, et il donna aussitôt l'ordre de se diriger sur Rome.

Je vous ai déjà dit que les soldats de Rome étaient braves et habiles à la guerre, parce qu'ils s'y exerçaient continuellement; aussi commen-

cèrent-ils par battre les armées de Pyrrhus; mais dès que celui-ci eut fait avancer ses éléphants, dont les Romains n'avaient alors aucune idée, ces derniers furent si étonnés de voir ces grands animaux, dont les hurlements seus répandaient au loin l'épouvante, écraser sous leurs pieds les cavaliers qu'ils renversaient, que l'armée de Lævinus prit la fuite ; et le consul lui même atteint de plusieurs blessures, fut forcé de chercher son salut dans la vitesse de son cheval.

Pyrrhus usa noblement de ses avantages; loin de se montrer barbare envers les vaincus, il fit soigner les blessés, donner la sépulture aux morts, et accorda des éloges aux Romains qui étaient tombés vivants entre ses mains, en exaltant le courage qu'ils avaient montré dans le combat. Cette conduite fit plus d'honneur à Pyrrhus que sa victoire elle-même, parce qu'il avait respecté les droits de l'humanité, qui ne permet jamais de traiter en ennemis, ceux que le sort des armes a mis hors d'état de combattre.

L'épouvante fut grande à Rome, lorsqu'on y apprit que l'armée de Pyrrhus s'avançait avec ces terribles éléphants dont les soldats échappés à la bataille racontaient des choses si effrayantes. Mais un Romain, nommé Fabricius doué d'une âme forte et généreuse, au lieu de partager l'effroi de la multitude, représenta aux sénateurs, qui parlaient déjà d'aller implorer de Pyrrhus une paix humiliante, qu'il serait honteux pour la république de se laisser dé-

courager par une seule défaite, et que le consul Lævinus avait pu être vaincu, mais que Rome était encore à vaincre.

Ce discours donna du cœur aux plus pusillanimes ; tout le monde courut aux armes, et chacun ne songea plus qu'à tenter de nouveau le sort des batailles. Pyrrhus apprit cette résolution, lorsque déjà du haut des montagnes voisines il découvrait les murailles de Rome ; et suspendant tout à coup la marche de son armée. il se décida à envoyer un ambassadeur au sénat, pour lui offrir la paix à des conditions honorables.

Ce prince avait alors auprès de sa personne un Grec habile et spirituel qui, après avoir étudié l'éloquence sous le grand orateur Démosthènes, dont je vous ai raconté l'histoire dans un autre livre, s'était attaché au roi d'Épire, qui se plaisait à ses entretiens et le consultait habituellement sur les affaires les plus importantes de son royaume. Ce fut cet adroit personnage, dont il avait éprouvé plusieurs fois la ruse et la finesse, que Pyrrhus envoya comme ambassadeur auprès du sénat de Rome.

Dans l'espoir de se faire mieux accueillir des Romains en se montrant généreux, Cynéas s'était muni d'un grand nombre de choses précieuses qu'il se proposait d'offrir en présent aux sénateurs et aux dames romaines; mais toutes les personnes à qui il s'adressa refusèrent ces cadeaux d'un étranger et d'un ennemi. Il ne

fut pas plus heureux auprès du sage Fabricius qui repoussa avec mépris ses propositions les plus magnifiques, quoique sa pauvreté fût telle, que, tout patricien qu'il était, il vivait habituellement des fruits et des légumes d'un jardin qu'il cultivait de ses propres mains, et le Grec vit avec surprise qu'il serait obligé de remporter toutes ses richesses.

Alors Cynéas se présenta devant le sénat, qui, après avoir écouté attentivement les discours qu'il lui plut de débiter, se contenta de lui répondre que jamais la république ne ferait la paix avec Pyrrhus, tant que ce prince ne serait pas sorti de l'Italie, Cynéas, frappé de surprise à l'aspect de cette majestueuse assemblée, partit aussitôt de Rome, et lorsqu'il rendit compte à Pyrrhus du résultat de son voyage, il n'hésita point à déclarer qu'au lieu d'une assemblés de vieillards, c'était devant un tribunal de rois qu'il avait comparu.

Cependant la guerre n'ayant pas tardé à se rallumer avec une nouvelle fureur, les Romains furent encore vaincus, et ce même Fabricius, dont je viens de vous raconter le désintéressement, fut fait consul, et envoyé avec une nouvelle armée, pour tenter une dernière fois de repousser Pyrrhus. La pauvreté de ce vaillant citoyen, au lieu de le faire mépriser dans Rome, le faisait, au contraire, aimer et respecter du peuple, parce que personne n'ignorait que s'il n'avait point amassé de richesses, c'est qu'il

regardait comme indigne d'un bon citoyen de les acquérir par des moyens contraires à l'intérêt de sa patrie ; et un seul trait de sa probité devint plus utile à Rome que la bravoure de ses troupes.

Pendant que les deux armées étaient en présence le médecin de Pyrrhus, s'échappant de son camp. vint secrètement trouver le consul, et lui offrit, s'il voulait lui assurer une forte récompense, de faire périr son maître, au moyen d'un poison infaillible qu'il se chageait de lui administrer. La proposition de ce traître indigna Fabricius, qui, au lieu d'en profiter pour se défaire d'un ennemi si dangereux, se hâta de prévenir Pyrrhus qu'il eût à se défier de ce méchant homme. Le roi, ainsi averti, acquit en effet peu de temps après la certitude des desseins criminels de son médecin, et l'ayant fait mettre à mort, il renvoya à Fabricius tous les prisonniers romains qui étaient tombés en son pouvoir, pour lui témoigner sa reconnaissance.

Il serait trop long de vous raconter ici, mes enfants, tout ce que fit Pyrrhus pendant le temps qu'il demeura en Italie ; vous saurez seulement que ce prince fut enfin chassé de cette contrée par un consul nommé Lentulus, malgré ses éléphants, auxquels les Romains avaient fini par s'accoutumer ; et que lors du triomphe que ce général obtint en rentrant à Rome, après l'expulsion de ce redoutable adversaire,

le peuple de cette capitale fit éclater des transports de joie, en voyant quatre de ces animaux qui avaient été pris sur les armées de Pyrrhus.

Ce prince forcé par les victoires de Lentulus d'abandonner l'Italie, passa d'abord en Sicile, cette île célèbre dont je vous ai parlé dans l'histoire des deux Denys, et qui n'est séparée de cette contrée que par un détroit de peu de largeur; mais quelque temps après, de nouveaux combats et de nouveaux ennemis le rappelèrent en Épire, où il périt écrasé par une grosse pierre que laissa tomber sur sa tête, du haut de sa maison, une vieille femme dont il venait de tuer le fils de sa propre main. On dit qu'avant de quitter la Sicile, il s'était écrié avec douleur : « Quel beau champ nous laissons aux Romains et aux Carthaginois ! »

Vous comprendrez bientôt le sens de ces paroles.

RÉGULUS

CHEZ LES CARTHAGINOIS.

Depuis l'an 263 jusqu'à l'an 218 avant J.-C.

Je ne sais, mes petits amis, si vous avez jamais vu des navires : ce sont des espèces de maisons en bois qui vont sur la mer, et qui servent à transporter, au loin les hommes, les

animaux et les marchandises de tout genre ; les vaisseaux ressemblent, pour la forme, aux barques qui flottent sur les rivières ; mais comme ils sont beaucoup plus difficiles à mouvoir, ils portent des mâts auxquels sont attachées des pièces de grosse toile, que l'on nomme des VOILES, et ces voiles étant gonflées par le vent, suffisent peur faire marcher un navire sur les flots avec une grande rapidité.

Chez les anciens peuples, mes enfants, où l'art de la navigation était bien moins avancé qu'il ne l'est aujourd'hui, on se servait en même temps de rames, avec lesquelles un certain nombre de matelots, assis sur des bancs de chaque côté du navire, frappaient la mer en cadence pour le faire mouvoir. Ces sortes d'embarcations, marchant ainsi à la voile et à la rame, recevaient le nom de GALÈRES, et on les distinguait par le nombre de rangs de rames dont elles étaient pourvues : les TRIRÈMES étaient celles à trois rangées de rameurs, et l'on en vit quelquefois qui portaient jusqu'à sept rangs de rames, mises en mouvement par autant de rangs d'hommes placés les uns au-dessus des autres.

Chacun de ces vaisseaux, quelle que fût sa grandeur, était armé d'une fourche en fer ou en cuivre, que l'on nommait l'ÉPERON DU NAVIRE, et qui servait dans les combats à accrocher, et le plus souvent même à briser par un choc violent les galères ennemies.

A l'époque dont je vous parle, il y avait en Afrique, sur le bord de la mer Méditerranée, une ville appelée Carthage, qu'une reine de Tyr, en Phénicie, nommée Didon, y avait fondée plusieurs siècles auparavant. Cette ville, dont tous les habitants se livraient avec ardeur au commerce et à la navigation, était devenue riche et puissante, et possédait un grand nombre de galères et de soldats de toutes les nations qu'elle achetait à prix d'or, comme les mercenaires qui avaient suivi Pyrrus en Italie.

Or, il faut que vois sachiez, mes petits amis, que la Sicilie dont Pyrrhus s'était éloigné avec tant de regret, est un des pays les plus fertiles de la terre, et que c'était de cette île que les Romains, dans ce temps-là, tiraient la plus grande partie du blé et des autres provisions nécessaires à leur subsistance.

De leur côté, les matelots de Carthage, qui parcouraient successivement toute la mer Méditerranée pour leur commerce, étaient parvenus en Sicile; et ce qu'ils racontèrent de ce beau pays inspira aux Carthaginois un si vif désir de s'en emparer, qu'ils dirigèrent vers cette île un grand nombre de galères portant une armée.

Cependant, les Romains qui, après avoir successivement vaincu tous leurs voisins, étaient devenus le peuple le plus puissant de l'Italie, n'avaient pu voir sans mécontentement la Sicile, qu'ils avaient regardée jusqu'alors comme

le grenier de leur république, devenir la proie des avides commerçants de Carthage. Dès ce moment on eût pu prévoir que la première occasion ferait éclater une sorte de rivalité entre ces deux cités également formidables, et cette occasion ne tarda-point à se présenter.

Dans ce temps-là, la ville de Syracuse, dont je vous ai déjà parlé dans *l'Histoire grecque*, était gouvernée par un prince nommé Hiéron qui, ayant fait alliance avec les Romains, envoya des ambassadeurs au sénat, pour solliciter leurs secours contre les Carthaginois, qui s'étaient déjà rendus maîtres de plusieurs villes Siciliennes ; mais Rome n'avait point de vaisseaux à opposer aux flottes de Carthage, et le sénat fut bien embarassé pour faire passer des troupes en Sicile. Néanmoins, comme le courage et la bonne volonté viennent à bout de tout, on se servit pour modèle de deux galères carthaginoises que la tempête venait de jeter sur la côte d'Italie, et l'on construisit en peu de temps un grand nombre de vaisseux semblables, au moyen desquels plusieurs légions romaines furent transportées de l'autre côté du détroit. Un consul nommé Appius Claudius les commandait; il battit les Carthaginois en plusieurs rencontres et leur reprit la plupart des villes dont ils s'étaient emparés.

Mais ce revers, au lieu de décourager les Carthaginois, ne fit au contraire que les exciter davantage contre Rome, et ils couvrirent la Méditer-

ranée d'un si grand nombre de vaisseux que les Romains, comprenant enfin que c'était sur mer principalement que leurs adversaires étaient à craindre, résolurent de les combattre sur cet élément, quoiqu'il n'eussent point de marins habiles et expérimentés à opposer à ceux de Carthage.

Un consul, nommé Duilius Népos, fut chargé de cette expédition; il fit construire en moins de deux mois plus de cent vingt galères, pendant que ses rameurs s'exerçaient à sec sur le rivage, et se trouva bientôt à la tête d'une flotte nombreuse.

Je dois vous faire remarquer à ce propos, mes enfants, que, dans ce temps, on construisait ainsi en peu de jours une flotte tout entière, tandis qu'aujourd'hui il faut plusieurs années et des sommes d'argent considérables pour mettre à la mer un seul vaisseau de guerre.

Quoi qu'il en soit, Duilius remporta une si éclatante victoire sur Amilcar Barca, le plus habile amiral des ennemis, que le sénat lui décerna les honneurs d'un triomphe naval, où l'on porta devant lui les éperons des galères qu'il avait prises aux Carthaginois. On éleva en outre, sur le Forum, pour conserver le souvenir de ce triomphe, une colonne, dont le piédestal subsiste encore à présent, et à laquelle on donna le nom de Rostrale, parce que les ornements dont elle était décorée figuraient également des éperons de navires.

Duilius reçut en même temps une récompense d'un genre tout à fait nouveau; il lui fut permis, durant toute sa vie, de se faire accompagner le soir, à l'heure de son souper, par des joueurs de flûte, et par des valets portant des flambeaux, ce qui jusqu'alors avait été sévèrement interdit à tous les Romains, dont la simplicité n'admettait point de semblables habitudes de luxe et de recherche.

La guerre dura encore plusieurs années entre les deux peuples, sur mer et en Sicile; mais enfin les Romains, se flattant d'abattre d'un seul coup leurs ennemis, se décidèrent à envoyer en Afrique même, où vous savez que Carthage était située, une grande armée, dont un consul, appelé Régulus, reçut le commandement. Ce général était un homme habile et courageux, et qui cependant avait encore plus de probité que de bravoure.

Mais à peine Régulus eut-il mis le pied sur le rivage africain, que son armée et lui-même se virent exposés à un danger auquel personne ne s'attendait. Le camp des Romains fut tout à coup envahi par un serpent énorme, dont la gueule engloutissait à la fois plusieurs hommes et plusieurs chevaux. Il fallut donc, avant tout, combattre ce terrible ennemi, dont on ne put se défaire qu'en l'écrasant avec de grosses pierres lancées par des Balistes et des Catapultes, sortes de machines dont on se servait alors à la guerre pour abattre les murailles. La peau

de ce reptile monstrueux fut envoyée à Rome, où l'on regarda son apparition comme un présage funeste pour l'expédition de Régulus.

En effet, les Carthaginois, sous les ordres d'un Grec nommé Xantippe, réunirent un grand nombre de soldats, et surtout beaucoup d'éléphant (l'Afrique est le pays de ces animaux). Avec ces forces, ils attaquèrent les Romains, qu'il battirent, et firent même prisonnier Régulus, qu'ils envoyèrent à Carthage, chargé de fers. La crainte dont les soldats romains avaient encore peine à se défendre pour les éléphants, et plus encore l'innombrable cavalerie africaine qui s'était vendue aux Carthaginois, furent la cause de ce désastre.

Peut-être ellez-vous croire, mes petits amis, que les marchands de Carthage furent très-reconnaissants du service signalée que Xantippe venait de leur rendre ; eh bien! il n'en fut point ainsi ; la gloire de ce vaillant capitaine n'excita que la jalousie de ceux qu'il venait de sauver, et l'ayant fait monter sur une grlère, sous prétexte de le ramener avec honneur dans sa patrie ils eurent l'indignité de le faire jeter à la mer, et de publier que le vaisseau qui le portait avait péri dans une tempête. Une si lâche perfidie méritait d'être punie, et elle le fut en effet, car l'ingratitude est le plus horrible de tous les vices.

Peu de temps après, les Carthaginois eurent à se repentir de la perte de Xantippe; les Romains

ayant repris l'avantage, chassèrent leurs armées de la Sicile; et ASDRUBALE, l'un de leurs chefs les plus vaillant, ayant été contraint d'abandonner ce pays, fut envoyé au supplice dès son retour à Carthage, par le sénat de cette république, qui ne pardonnait jamais à ses généraux d'avoir été malheureux

Cependant les Carthaginois, pressés de toutes parts, furent contraints d'envoyer à Rome des ambassadeurs pour demander la paix au sénat; et ceux-ci emmenèrent avec eux ce même Régulus qui était leur prisonnier, afin qu'il leur fût favorable auprès des sénateurs, après lui avoir fait promettre toutefois qu'il viendrait reprendre ses chaînes à Carthage, si Rome refusait de leur accorder la paix.

Les Carthaginois pensaient par ce moyen obliger Régulus à la demander avec tant d'instance, qu'il finirait par l'obtenir de ses parents qui étaient nombrenx dans le sénat; ils furent donc bien surpris lorsque ce généreux citoyen, au lieu de solliciter la paix, insista au contraire pour que l'on fît une guerre à mort aux Carthaginois, ou du moins que l'on n'écoutât aucune proposition de leur part, avant que leur ville fût tombée au pouvoir des Romains. Le sénat, adoptant cet avis dicté par une noble abnégation de soi-même, rejeta, sans plus attendre, les propositions des ambassadeurs; mais en même temps chacun engagea Régulus à demeurer à Rome, en lui représentant que les

Carthaginois irrités ne manqueraient pas de le faire périr, pour le punir d'avoir ainsi parlé contre leurs intérêts.

Mais ce grand homme avait juré de revenir à Carthage; et comme rien n'est plus honteux que de manquer à sa parole, il résista aux prières de sa femme et de ses enfants, et aima mieux retourner chez ses ennemis que de commettre un parjure. Ce que vous aurez pourtat peine à croire, c'est que ceux-ci eurent la barbarie de le faire expirer dans d'épouvantables supplices: une si grande vertu méritait une autre récompense, et Rome entière le pleura, lorsqu'on apprit sa mort.

Cependant la paix ne tarda point à se conclure entre les deux partis, parce que les Carthaginois épuisés voyaient avec effroi leurs trésors s'écouler dans cette lutte opiniâtre, où Rome eut enfin la satisfaction d'avoir humilié sa rivale.

Cette première guerre avec Carthage dura vingt-trois ans, et pourtant elle ne fut que le prélude de deux autres plus désastreuses encore pour les Africains, auxquelles on donne ordinairement le nom de GUERRES PUNIQUE OU CARTHAGINOISES.

ANNIBAL EN ITALIE.

Depuis l'an 218 jusqu'à l'an 211 avant J.-C.

Le Carthaginois Annibal, mes petits amis, était fils da cet Amilcar Barca dont je vous ai déjà parlé, et qui fut vaincu sur mer par le consul Duilius. Amilcar n'avait jamais pu pardonner aux Romains sa défaite, et il fit jurer au pied des autels à son fils encore enfant, que toute sa vie il serait leur ennemi irréconciliable.

Le jeune Annibal n'oublia jamais ce serment solennelet; quoique dans l'un des premiers combats auxquels il prit part, une blessure grave lui eût fait perdre un œil, il devint un des plus habiles généraux qui eussent existé, et mit la république romaine à deux doigts de sa perte.

Carthage venait à peine d'obtenir la paix, comme nous l'avons vu tout à l'heure, lorsque cette grande ville se trouva tout à coup menacée du plus grand danger, par le retour de ces bandes de mercenaires, qui, n'ayant plus d'ennemis à combattre, revinrent en Afrique pour se faire payer des sommes qu'on leur avait promises.

Les marchands carthaginois envoyèrent d'abord au milieu d'eux un de leurs principaux chefs, nommé Hannon pour les engager à attendre patiemment que la république eût recueilli

assez d'argent pour les satisfaire ; mais ces hommes de toutes nations ne comprirent point ce que disait Hannon, qui ne parlait point leur langue, et bientôt une révolte terrible éclata dans les rangs de cette foule tumultueuse.

Ils étaient là, sur ce rivage brûlant d'Afrique, poussant des cris de rage, et proférant des menaces effroyables contre Carthage, qu'ils accusaient de les avoir trompés. Hannon, épouvanté, prit la fuite, et il fit bien, car d'autres envoyés du sénat, qui furent députés vers ces barbares, revinrent bientôt à Carthage, les mains et les oreilles horriblement mutilées par les mercenaires.

Dans cette extrémité Amilcar, devait être le sauveur de Carthage. Il parvint, à force d'argent, à réunir une nouvelle armée pour défendre cette ville, puis tombant tout à coup sur les révoltés, il en fit un affreux carnage. Ceux qui échappèrent à ce massacre périrent bientôt par la famine, après avoir été réduits à l'exécrable nécessité de se dévorer les uns les autres.

Cependant les Carthaginois, échappés à ce péril, voulurent éviter d'y retomber. Pour éloigner à la fois de leur ville Amilcar, dont ils redoutaient déjà la puissance et l'habileté, et l'armée qui venait de détruire les mercenaires ils résolurent d'entreprendre un nouvelle guerre dans un pays lointain, et ce fut encore Barca qu'ils chargèrent de la commander ; mais ce-

lui-ci étant venu à mourir sur ces entrefaites, son fils Annibal fut appelé à lui succéder à la tête de cette armée.

Il y avait un pays riche et peuplé, qui était bien éloigné de l'Italie, mais où les Romains comptaient déjà des amis. Ce pays se nommait l'Espagne, et à cette époque, la plus fidèle alliée de Rome, dans cette contrée, était une ville grande et populeuse que l'on appelait Sagonte.

Un jour que les Sagontins ne pensaient à rien moins qu'à faire la guerre, Annibal se présenta tout à coup devant leurs murs avec une armée de cent cinquante mille hommes, en leur déclarant qu'ils eussent à lui livrer, sans délai, leurs personnes et leurs propriétés.

Vous pouvez penser quel fut le désespoir de ces malheureux citoyens lorsqu-ils entendirent ce langage ; cependant ils ne purent se décider à abandonner ainsi à Annibal toutes leurs richesses, et prirent la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, espérant que Rome, instruite de leur malheur , enverrait à leur secours. Mais les Carthaginois étaient les plus forts ; et après avoir épuisé tous les moyens de résistance qui se trouvaient à leur disposition, les défensueurs de Sagonte, s'apercevant bientôt qu'ils étaient perdus sans ressource, allumèrent un immense bûcher sur la place publique , où la plupart d'entre eux se précipitèrent avec leurs trésors, préferant cette mort affreuse à l'esclavage qui les attendait.

Dès que cette triste nouvelle fut connue à Rome, chacun s'indigna de la perfidie des Carthaginois, qui en pleine paix, avaient osé assaillir une des villes alliées de la république; et le sénat résolut aussitôt d'envoyer à Carthage des ambassadeurs, dont le chef QUINTUS FABIUS était un des descendants de cette illustre famille des Fabius qui s'était dévouée autrefois pour combattre les Samnites.

Celui-ci se présenta avec fierté devant le sénat de Cathage; et relevant un pan de sa robe: « Je vous apporte ici, dit-il, la paix ou la guerre: choisissez.» Les Carthaginois étonnés lui crièrent aussitôt: « Choisissez vous-même. — Eh bien! leur répliqua Fabius, en laissant retomber sa robe, je vous donne la guerre. » En achevant ces mots, il sortit de Carthage, et s'embarqua aussitôt pour retourner vers ceux qui l'avaient envoyé.

A la première nouvelle de ce message du sénat de Rome, Annibal, laissant la garde de l'Espagne à son frère ASDRUBAL, dont il connaissait la valeur quitta cette contrée pour marcher sur l'Italie, avec les meilleures troupes de son armée, renforcées d'un grand nombre d'Espagnols, et de plusieurs centaines de ces terribles éléphants, dont les Romains avaient eu jadis une si grande frayeur. Il fallait, pour accomplir ce dessein, qu'il parcourût un immense trajet, à travers des pays qui lui étaient totalement inconnus; mais ce grand capitaine ne se laissa

rebuter par aucun obstacle parce qu'il se sentait capable de les dominer tous par son génie.

Il traversa des fleuves rapides, que jamais avant lui aucune armée n'avait pu franchir, et parvint jusqu'au sommet de hautes montagnes que l'on nomme les Alpes, où il n'y avait alors aucune route tracée, et qui sont couvertes de neige dans toutes les saisons de l'année.

Pour ouvrir un passage à ses éléphants et à ses chevaux, il lui fallut parfois tailler un chemin dans le roc par le fer et par le feu ; les anciens rapportent même qu'il employa du vinaigre bouillant pour faire fendre les rochers; mais c'est une erreur à laquelle il ne faut point croire, parce que le vinaigre bouillant n'a jamais eu sur les rocs l'efficacité qu'ils lui supposaient.

Si vous aviez vu, mes petits amis, ces intrépides Carthaginois, se traînant dans la neige avec leurs larmes, et quelquefois roulant dans précipices sans fond, où ils trouvaient une mort affreuse et inevitable, vous auriez eu peine à croire que de pareils obstacles eussent pu être surmontés ; mais Annibal sortit vainqueur de cette périlleuse entreprise ; et lorsqu'il fut parvenu sur la cime des Alpes, d'où son regard put découvrir les riches campagnes de l'Italie, il montra du doigt à ses soldats de quel côté se trouvait Rome.

Il n'y a pas encore bien longtemps qu'un autre général, non moins fameux qu'Annibal,

a franchi à la tête d'une armée française ces mêmes montagnes qui coûtèrent tant de travaux à ce grand capitaine ; celui-là était NAPOLÉON, dont vous apprendrez la merveilleuse histoire, lorsqu'on vous racontera celle de notre pays.

L'effroi fut au comble dans toute l'Italie, au premier bruit de l'arrivée d'Annibal; mais ce fut bien pis encore lorsqu'il eut battu coup sur coup plusieurs grandes armées romaines qui se dispersèrent devant lui. Tandis que les Romains en rassemblaient de nouvelles, Quintus Fabius investi de la dictature dans ce péril extrême, réussit cependant, par une manœuvre habile, à ralentir la marche du vainqueur. Persuadé comme il l'était que les soldats africains ne pourraient pas supporter tant de fatigues et de travaux, s'ils se prolongeaient, Fabius ne cherchait qu'à gagner du temps en évitant de combattre, et à cause de cela en lui donna le surnom de TEMPORISEUR.

Ce dictateur eut même la glorie, par son habilité, de faire tomber son ennemi dans le plus grand danger qu'il eût encore couru, en l'attirant dans un défilé où peu s'en fallut que les Carthaginois ne trouvassent aussi des Fourches Caudines. Mais Annibal, plus heureux que Posthumius, se tira de ce mauvais pas par un singulier stratagème.

Parmi les bagages considérables qu'Annibal traînait à la suite de son armée, se trouvait un grand nombre de bœufs à longues cornes, dont

l'espèce est fort commune en Italie, et qu'il destinait à la nourriture de ses soldats; il eut l'heureuse idée de leur attacher sur la tête de légers fagots auxquels il mit le feu, pendant une nuit obscure. Ces animaux, épouvantés de la flamme qu'ils portaient ainsi avec eux, et qui leur causait des douleurs intolérables, se précipitèrent de tous côtés, et surprirent tellement les Romains par leur impetuosité, que ceux-ci laissèrent les Carthaginois s'évader comme ils le voulurent.

Cependant le temps de la dictature de Fabius étant expiré, Annibal reprit tous ses avantages, et ayant appris que deux consuls, dont l'un se nommait Paul Émile et l'autre Varron, marchaient à sa rencontre avec tout ce qu'ils avaient pu réunir de soldats romains, il s'avança au devant d'eux jusqu'auprès d'un village d'Italie nommé Cannes, où il les battit si complètement, qu'à peine quelques Romains s'échapperent pour porter à Rome la nouvelle de ce désastre. Paul Émile y périt en combattant, et l'autre consul Varron ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Une foule de sénateurs et de chevaliers restèrent sur le champ de bataille, et Annibal envoya, dit-on à Carthage, trois boisseaux d'anneaux d'or qu'on leur avait arrachés.

Après cette défaite, Rome était perdue sans ressource, si Annibal eût marché dès le premier moment sur cette capitale; mais vous allez voir ce qui arriva.

Quand la nouvelle de ce désastre fut parvenue dans cette grande ville, on n'entendit de toutes parts que des cris et des gémissements; on ne voyait dans les rues que des femmes qui pleuraient en s'arrachant les cheveux, et en embrassant leurs petits enfants qui pleuraient comme elles. Les hommes, tristes et silencieux, couraient sur la place publique, et se demandaient les uns aux autres quel allait être le sort de la république.

Le même Fabius, qui avait combattu Annibal avec tant d'avantage, conserva seul tout son courage au milieu de cette désolation universelle. Il fit défendre aux femmes de sortir de leurs maisons, parce que la vue de leur désespoir augmentait le trouble de ceux qui en étaient témoins; et une loi leur interdit de porter des parures d'or et d'argent qui auraient paru insulter au deuil et à la misère publique.

Ces sages dispositions ne furent pas les seules que l'on dut à Fabius; il convoqua les sénateurs, que la terreur avait dispersés, et fit si bien, qu'à son exemple, tout le monde reprit du courage et de la fermeté; chaque citoyen voulut être soldat, et ne songea plus qu'à combattre. On enrôla jusqu'aux esclaves, ce qui ne s'était pas encore vu; et lorsque le consul Varron revint à Rome avec les débris échappés à Cannes, le sénat tout entier se rendit au devant de lui, pour le remercier de n'avoir point désésperé du salut de la république.

C'est que les Romains de ce temps-là avaient tous la même grandeur d'âme que Fabius pour supporter l'infortune.

Annibal, étonné d'apprendre ce qui se passait à Rome, crut qu'il avait assez fait que d'avoir jeté un si grand trouble dans la république, et il conduisit son armée pour passer l'hiver qui approchait, dans une ville nommée Capoue, alors célèbre par la douceur de son climat et la mollesse des mœurs de ses habitants.

SCIPION L'AFRICAIN.

Depuis l'an 211 jusqu'à l'an 187 avant J.-C.

Vous n'avez point oublié, sans doute, mes petits amis, Hiéron, ce roi de Syracuse qui avait appelé les Romains à son secours contre les Carthaginois, et qui devint ainsi l'occasion de la première guerre punique: eh bien ! ce roi étant mort, il y eut des Syracusains qui tuèrent son petit-fils Hiéronyme, auquel devait appartenir la couronne, et qui se déclarèrent les ennemis de Rome. Comme Annibal et ses soldats ne pensaient plus qu'à goûter à Capoue le repos que tant de fatigues leur avait rendu nécessaire, la terreur qu'avait inspirée aux Romains la défaite de Cannes s'était entièrement dissipée ; et un général, nommé Marcellus reçut l'ordre de passer en Sicile pour

assiéger Syracuse, dont il se serait promptement emparé, s'il n'avait eu dans cette ville un habile mécanicien, nommé ARCHIMÈDE.

Archimède, un des hommes les plus savants qui aient jamais existé, avait inventé de terribles machines qui s'abassant sur la mer, comme un grand bras, enlevaient une galère, et la faisaient chavirer comme une coquille de noix. Il avait en outre fabriqué des miroirs ardents, avec lesquels il incendiait les vaisseaux romains, à peu près comme lorsqu'en vous amusant au soleil avec un miroir, vous faites voltiger la lueur qui se réfléchit dans cette glace sur les objets placés à quelque distance de vous.

Il avait également préparé des machines qui lançaient de grosses pierres et des poutres énormes sur les soldats qui osaient approcher des murailles. Enfin, l'une de ses plus étonnantes découvertes était celle d'une espèce de feu qui brûlait dans l'eau, et que rien ne pouvait éteindre.

Cependant les efforts d'Archimède n'empêchèrent pas que la ville fût prise après un siége long et opiniâtre, et que les Syracusains fussent traités avec la plus grande rigueur. Cet habile géomètre, qui, dans la moment même où la place était emportée, était profondément occupé d'un nouveau travail, dont le bruit des armes n'avait pu le distraire, fut tué par un soldat qui ne le connaissait pas; et Marcellus

fut tres-affligé lorsqu'il apprit sa mort, parce qu'il n'aurait point voulu qu'on fît le moindre mal à cet homme précieux, auquel il fit faire de magnifiques funérailles.

De son côté, mes petits amis, Annibal ne tarda point à se repentir de n'avoir pas marché sur Rome aussitôt après la bataille de Cannes ; et lorsqu'il jugea nécessaire de se remettre en campagne et de menacer de nouveau cette capitale, il s'aperçut, mais trop tard, que ses soldats, efféminés par l'exemple pernicieux des citoyens de Capoue et par une trop longue oisiveté, avaient perdu l'habitude des travaux et des privations qui les rendaient auparavant si redoutables : tous les avantages qu'il n'avait obtenus que par la discipline et la constance inébranlable de son armée, se trouvèrent ainsi perdus ; et il reconnut, à ses dépens, lorsqu'il n'était plus possible d'y remédier, que ce n'est que par un travail continuel et assidu, que les hommes peuvent conserver leur force et leur courage.

Pendant ce temps, d'autres combats avaient lieu en Espagne, entre les Romains, commandés par deux consuls, du nom de Scipion, et les Carthaginois qu'Annibal avait laissés dans cette contrée sous la conduite de son frère Asdrubal. D'abord, le sort des armes fut contraire aux Romains, et leurs deux généraux perirent dans une seule bataille. Mais un jeune homme, nommé Cornelius Scipion, qui avait suc-

cédé à son père, l'un des deux consuls qui venaient de succomber battit à son tour Asdrubal, et le força d'abandonner l'Espagne pour se diriger sur l'Italie où l'appelait Annibal. C'en était peut-être fait de Rome pour cette fois, si Asdrubal eût rejoint son frère ; mais cet imprudent jeune homme tomba dans une embuscade, où il trouva la mort ; et sa tête, jetée dans le camp d'Annibal, apprit à la fois à ce grand guerrier son approche et sa défaite.

Depuis ce moment, la fortune parut avoir abandonné les Carthaginois. Sans cesse vaincu et harcelé par les armées de Rome, Annibal, rassemblant les débris de ces vieilles bandes qui avaient franchi les Alpes, fut rappelé en Afrique, où les Romains, sous les ordres du jeune Scipion, menaçaient à leur tour les murailles de Carthage. Ce nom de Scipion devait un jour devenir bien funeste à cette grande ville ; et Annibal avait enfin trouvé un adversaire digne de lui.

Il y avait dans ce temps-là, en Afrique, à peu de distance de Carthage une ville appelé Cirtha, qui porte aujord'hui le nom de Constantine, et sur laquelle régnait alors un prince barbare nommé Massinissa, qui s'était fait l'allié des Romains. Un jour que ce monarque était absent de son rayaume, Syphax, son proche parent et pourtant son ennemi, secrètement aidé par les Carthaginois, s'empara de sa capitale et prétendit régner à sa place; mais Massinissa

appela aussitôt les Romains à son aide, et secondé par eux, il vainquit Syphax et le fit mettre à mort.

Ce malheureux Syphax avait pour épouse une princesse carthaginoise nommée SOPHONISBE, dont la beauté était si remarquable, que dès que Massinissa l'eut aperçue, il résolut de l'épouser, pour qu'elle ne fût pas emmenée en esclavage par les Romains. Mais Scipion lui ayant reproché cette imprudence, qui eût été un crime aux yeux du sénat, le cruel Massinissa obligea lui-même cette princesse à prendre du poison, qui la fit expirer peu d'instants après dans d'horribles souffrances.

Annibal, à son arrivée en Afrique, trouva les Carthaginois plongés dans l'effroi, et Scipion qui, secondé par le farouche Massinissa à la tête de ses NUMIDES, avait déjà brûlé dans leur camp deux armées africaines.

Ces Numides, montés sur des chevaux aussi légers que le vent, qu'ils conduisaient sans selles ni brides, étaient les ancêtres des Arabes ou Bédouins que nos soldats d'Alger combattent encore journellement sur ces mêmes rivages d'Afrique, et qui ne vivent le plus souvent que de brigandage et de rapines.

A l'approche de son ennemi, Annibal, impatient de se mesurer avec le seul capitaine qui eût pu jusqu'alors balancer sa fortune, avait déjà promis la victoire aux siens, en leur rappelant qu'ils avaient pour eux Annibal et l'armée d'I-

talie; mais cette fois le sort des armes trompa son espérance: il fut complètement vaincu auprès d'une ville nommée ZAMA, et ne trouva de retraite que sous les murs de Carthage.

Les habitants de cette opulente cité, réduits au désespoir, se décidèrent enfin à demander la paix au sénat de Rome, qui voulut bien la leur accorder, mais si dure et si humiliante, qu'ils firent pitié au monde entier: telle fut la fin de la seconde guerre punique, qui n'avait pas duré moins de dix-sept ans.

Le jeune Publius Scipion, qui venait de vaincre Annibal, reçut les honneurs du triomphe, et on ne l'appela plus que SCIPION L'AFRICAIN.

CATON LE CENSEUR.

Depuis l'an 187 jusqu'à l'an 182 avant J.-C.

Quand je vous ai raconté les histoires de Coriolan et de Camille, mes petits amis, je vous ai fait remarquer combien les Romains avaient été ingrats envers ces deux grands hommes, dont les exploits, au lieu de leur mériter des récompenses, n'avaient fait qu'exciter la défiance et la jalousie de leurs concitoyens.

La défaite d'Annibal et l'humiliation de Carthage n'étaient pas cependant les seuls services que Scipion eût rendus aux Romains. Il avait conquis pour eux une grande partie de l'Es-

pagne, plutôt encore par sa vertu et par sa grandeur d'âme, que par la force de ses armes, et s'était montré si juste et si magnanime envers les peuples de ce pays, que ses ennemis mêmes n'avaient pu s'empêcher de l'aimer : cela n'empêcha pas pourtant qu'il trouvât à Rome des envieux et des calomniateurs.

Il y avait alors dans cette grande ville un homme d'un caractère opiniâtre, et d'une humeur chagrine, mais qui avait montré à la guerre un grand courage; son nom de famille était Porcius, ce qui veut dire le Porcher, ou celui qui garde les porcs, et dans son enfance on l'avait surnommé Caton, ce qui voulait dire en latin *le rusé,* parce qu'il était plus avisé que tous les enfants de son âge; du reste, il était aisé à reconnaître à ses cheveux roux, à ses yeux bleus, et surtout à son air toujours farouche.

Or, il arriva que Porcius Caton étant Questeur, (on nommait ainsi un magistrat chargé de veiller à la conservation des deniers de la république), ne craignit pas d'accuser Scipion l'Africain de s'être approprié une partie des trésor qu'il avait enlevés aux ennemis. Mais celui-ci, dédaignant de répondre à cette accusation, posa sur sa tête la couronne qu'il portait le jour de son triomphe, et se rendant au Forum, suivi d'un nombre considérable de ses amis! « Romains, dit-il à haute voix à la foule que la nouveauté de ce spectacle avait attirée, c'est

à pareil jour que, l'an dernier, nous avons vaincu à Zama Annibal et les Carthaginois; hâtons-nous d'aller en remercier les dieux.» Le peuple ne lui répondit que par des cris de joie, et ses juges eux-mêmes, escortés de leurs greffiers, l'accompagnèrent au Capitole, où il offrit un sacrifice. Je ne sais même pas si Caton ne se vit pas contraint de le suivre comme les autres assistants.

Cependant après cette odieuse accusation, Scipion ne voulut plus habiter une ville où il avait reçu un pareil outrage; il se retira avec quelques amis dans une maison de campagne, où il passa le plus heureux temps de sa vie, et mourut quelques années après, sans avoir pu se consoler de l'ingratitude de ses concitoyens.

Annibal fut plus malheureux encore que celui qui l'avait vaincu à Zama. Ce grand homme, que la haine de Rome ne se lassait point de poursuivre, ne put demeurer long-temps à Carthage, où depuis sa défaite, sa vie n'était plus en sûreté. Il alla demander un asile à un roi de Syrie, nommé Antiochus, l'un des Séleucides dont parle *l'Histoire ancienne,* et qui, en haine des Romains, l'accueillit avec empressement; mais ce prince ayant été défait par une autre Scipion, frère de l'Africain, craignit d'irriter les vainqueurs, en le gardant plus long-temps dans ses États, et le congédia.

Alors ce vaillant capitaine alla solliciter une

retraite chez un roi de Bithynie, nommé PRUSIAS, qui eut la bassesse de faire proposer secrètement aux Romains de leur livrer un homme qu'il avait promis de protéger. Mais Annibal ayant été avverti de cette trahison, avala du poison contenu dans une bague qu'il portait toujours à son doigt, et expira avant l'arrivée des soldats envoyés pour s'emparer de sa personne. L'infâme Prusias ne reçut pas pourtant la récompense qu'il attendait de sa perfidie; car ayant été soupçonné, peu de temps après, de je ne sais quel crime envers la république, il fut contraint de se rendre à Rome la tête rasée, avec l'habit et le bonnet d'un esclave, et de se prosterner devant le sénat, qui lui accorda la vie comme une grâce.

Cependant le questeur Caton, après avoir d'ailleurs rempli sa chage avec honneur, était devenu Consul, et ensuite Censeur. Comme vous ne savez pas encore ce qu'était un CENSEUR romain, je vais tâcher de vous faire comprendre quelles étaient les fonctions attachées à cette magistrature.

Tous les cinq ans, c'était l'usage à Rome, depuis le temps du roi Servius Tullius, d'assembler tout le peuple au Champ de Mars; là, chacun devait, devant deux magistrats; faire la déclaration de ce qu'il possédait, et on l'inscrivait sur un registre ; cela se nommait faire le CENS, et les magistrats qui étaient chargés de cette opération portaient le titre de CENSEURS.

Je dois vous dire à ce sujet que l'on ne choisissait ordinairement que les plus honnêtes gens de Rome pour remplir cette magistrature, parce que, outre ces fonctions, ils étaient encore chargés de maintenir le bon ordre dans la ville et dans le sénat.

Caton, devenu censeur, se distingua par sa justice et son austérité de tous ceux qui jusqu'alors avaient occupé cette charge ; et en effet, il avait droit d'être sévère pour les autres, parce que sa sévérité envers lui-même le mettait à l'abri de tout reproche. Toujours vêtu des étoffes les plus grossières, sa nourriture ne différait en rien de celle des plus pauvres Romains ; et lorsqu'en voyage ou à la guerre il éprouvait une soif ardente, il lui suffisait pour se désaltérer d'un peu d'eau mêlée de vinaigre, ou de mauvais vin. A la campagne, il partageait les plus rudes travaux de ses esclaves, et c'était lui qui leur donnait l'exemple du courage et de la sobriété.

Un pareil homme, élevé à la censure, ne pouvait manquer d'occasion d'exercer sa sévérité. Tantôt il dégradait un sénateur qui tenait une conduite indigne de son rang ; tantôt il punissait sévèrement un chevalier qui était devenu trop gras, tandis qu'il laissit maigrir à faire pitié le cheval que la république lui avait confié. Dans une autre occasion, Caton proposait de défendre, par une loi, aux dames romaines de porter des parures d'or, de se vê-

tir de robes des différentes couleurs, et d'aller en voiture dans la ville. Cette fois pourtant, Caton ne réussit pas au gré de ses désirs ; car toutes les dames de Rome s'étant rendues au Forum, firent tant, par leurs prières et leurs larmes, qu'on leur permit de continuer à se parer comme elles voudraient.

L'inflexible Caton fut indigné de cette condescendance de l'assemblée, et dès ce moment il prédit que la république ne tarderait pas à périr, puisque les Romains persistaient à négliger la simplicité de leurs ancêtres.

LA RUINE DE CARTHAGE.

Depuis l'an 182 jusqu'à l'an 146 avant J.-C.

Dans ce temp-là, mes petits amis, le prince qui régnait sur la Macédoine et sur une partie de la Grèce, où déjà les Romains avaient combattu la ligue achéenne, se nommait Persée ; il était petit-fils d'Antigone Doson, et par conséquent l'un des descendants du fameux Démétrius Poliorcète, que vous avez appris à connaître dans une autre histoire.

Persée fut assez imprudent pour s'attirer la colère du sénat romain, qui envoya contre lui plusieurs consuls avec de grandes armées; et, en dernier lieu, un habile général que l'on nommait Paul Émile, et qui était, je crois, fils

de celui qui avait péri à la bataille de Cannes, en combattant avec un courage digne d'un meilleur succès. Ce fut auprès de PYDNA, l'une des principales villes de Macédoine, que les légions de Rome se trouvèrent en présence de la fameuse phalange, dont je vous ai dit ailleurs que Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, fut autrefois l'inventeur.

Pendant la nuit qui précéda la bataille qui décida du sort de la Macédonie, la lune se trouva tout à coup entièrement cachée, comme cela arrive quelquefois, lorsque par suite des mouvements auxquels la Providence a soumis les corps célestes, la terre venant à se placer entre le soleil et la lune, qui ne jouit par elle-même d'aucune lumière propre, intercepte les rayons lumineux qu'elle reçoit habituellement de cet astre. Ce phénomène, que l'on nomme une ÉCLIPSE de lune, causa une vive frayeur aux soldats romains, la plupart ignorants et grossiers, qui s'imaginèrent que cette circonstance ne pouvait être qu'un mauvais présage pour la bataille qui se préparait; mais un de leurs tribuns, homme instruit et raisonnable, qui ne partageait point cette crainte ridicule, leur ayant fait comprendre qu'une éclipse n'est nullement une chose surnaturelle, ils furent tout honteux de la terreur qu'ils avaient éprouvée, et combattirent avec tant d'intrépidité, qu'ils taillèrent en pièces l'armée de Persée, qui tomba lui-même avec toute sa famille au pouvoir du vainqueur.

La chute de ce prince, mes petits amis, fut le signal de l'asservissement de la Macédoine tout entière : soixante-dix villes de ce royaume furent totalement détruites, et leurs habitants, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, furent vendus comme esclaves sur les marchés publics de la Grèce et de l' Italie.

Le malheureux Persée, lui-même, fut conduit à Rome, chargé de chaînes d'or, et on le fit marcher en habits de deuil devant le char de Paul-Émile, lorsque celui-ci obtint les honneurs du triomphe avec le titre de MACÉDONIQUE. Ce triomphe dura trois jours entiers, pendant lesquels on vit successivement passer des charriots chargés de statues et de tableaux précieux ; des milliers d'hommes portant des vases d'or et d'argent, et enfin quatre cents couronnes d'or offertes par les villes grecques au peuple romain. Mais ce qui eût touché le cœur le plus dur, c'était la vue de trois jeunes fils de Persée, qui tendaient leurs petits bras à la foule pour implorer sa pitié. Après cette cérémonie, le malheureux monarque fut jeté dans une étroite prison, où il languit encore deux ans avant de mourir. Un de ses enfants, qui lui survécut, obtint par grâce de devenir un simple artisan de Rome ; et ce fils du dernier roi de Macédoine exerça long-temps, dans cette ville, la profession de tourneur.

Au milieu des succès de Paul-Émile, ce général se trouva bien durement puni de sa cruau-

té envers les malheureux Macédoniens, car il perdit en cinq jours de temps ses deux fils, qu'il aimait tendrement, et ne rentra dans sa maison, après son triomphe, que seul et désolé.

L'orgueil et la dureté envers les autres hommes sont d'horribles défauts qui atteignent ordinairement ceux qui acquièrent de grandes richesses. Tant de victoires et de succès enivrèrent les Romains, auxquels le vieux Caton, qui vivait encore, ne cessait de répéter chaque jour dans le sénat qu'il fallait détruire Carthage, comme ils avaient détruit le royaume de Macédoine ; à force de le lui entendre dire, ils se décidèrent à suivre ses conseils, et ne laissèrent pas échapper, pour y parvenir, une occasion qui ne tarda pas à se présenter.

Le féroce Massinissa, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, était encore l'ennemi le plus acharné des Carthaginois, qu'il ne cessait de harceler avec ses Numides: ce vieillard infatigable, qui, jour et nuit à cheval, enlevait à ses voisins, tantôt une province, tantôt une autre, obligea enfin Carthage à envoyer une armée contre lui, quoiqu'il fût l'ami des Romains; mais ceux-ci s'écrièrent qu'elle avait osé s'attaquer à un allié de Rome, et ordonnèrent à un consul, nommée Censorinus, de passer en Afrique.

Censorinus, à son arrivée, commanda aux Carthaginois de livrer entre ses mains trois

cents des personnages les plus considerables du pays ; ce que ceux-ci accordèrent pour conserver la paix. Il exigea ensuite qu'ils lui remissent toutes les armes, toutes les épées, tous les boucliers et toutes les galères qui se trouvaient dans Carthage ; les Carthaginois y consentirent encore.

Enfin Censorinus leur ordonna de sortir de leur ville, en emportant avec eux tout ce qu'ils pourraient, et d'aller s'établir à trois lieues de la mer, parce qu'il allait brûler Carthage et la détruire de fond en comble. Pour cette fois, les Carthaginois refusèrent d'obéir, et résolurent de se défendre jusqu'à la mort, plutôt que de se laisser traiter avec tant de barbarie. Ce fut un général, nommé **Asdrubal**, qu'ils choisirent pour les commander, quoique tous les chefs de ce nom eussent été funestes à leur république.

Alors, comme il n'y avait plus d'armes dans Carthage, chacun se mit à l'ouvrage pour en fabriquer de nouvelles avec tout le fer, l'argent et l'or même que l'on put ramasser. Les plus jeunes enfants travaillèrent à aider leurs parents, et les femmes se coupèrent les cheveux pour faire des cordages aux galères que l'on construisait.

Le courage et le désespoir des malheureux Carthaginois leur donnèrent des forces incroyables ; après avoir repoussé avec opiniâtreté les assauts de leurs ennemis, ils incendièrent

leurs vaisseaux, et élevèrent d'autres murailles derrière celles que les machines de guerre des Romains avaient renversées; pendant ce temps la peste, maladie commune sur les rivages d'Afrique, se mit dans le camp des assiégeants, et peu s'en fallut que l'armée romaine tout entière ne périt devant ces remparts si vaillamment défendus.

Enfin un nouveau consul, nommé Scipion Émilien qui était fils de Paul Émile le Macédonique, et petit-fils de Scipion l'Africain, fut chargé de mettre fin à cette guerre; le premier soin de ce général fut de punir sévèrement les soldats, qui découragés par tant de combats étaient devenus lâches jusqu'à craindre les flèches des femmes de Carthage. Peu de jours après son arrivée, il fit commencer autour de cette ville une forte muraille, qui devait l'environner de toutes parts, et profitant d'une nuit obscure, il conduisit ses troupes en silence contre les murs, qu'elles escaladèrent avec des échelles. Après une résistance inutile mais sanglante, la ville entière tomba au pouvoir des Romains, qui, abusant de leur victoire, renversèrent complètement Carthage, avec défense absolue de jamais la rebâtir.

Les Carhaginois qui n'avaient pas péri dans le combat, furent emmenés en esclavage, et vendus comme des bêtes de somme. Asdrubal s'était d'abord réfugié avec sa famille et un certain nombre de soldats, dans un temple où il

se flattait d'échapper à la première furie des vainqueurs. Bientôt après, dans l'espoir d'attendrir Scipion, il se rendit secrètement auprès de lui, et le supplia d'épargner au moins sa femme et ses enfants; mais cette dame ayant appris cette démarche, fut indignée contre son mari, qu'elle accusa de lâcheté, et revêtant ses plus belles parures, après avoir mis le feu au temple qui lui servait d'asile, elle égorgea de sa propre mains ses deux petits garçons, se précipita avec eux dans les flammes, et y périt ainsi que tout ce qui restait encore de Carthaginois.

Telle fut, mes petits amis, la fin déplorable de l'opulente Carthage, autrefois fondée par les Phéniciens sur la côte d'Afrique; et Scipion Émilien, qui avait ruiné cette ville superbe dont Rome était si envieuse, reçut, comme son grand-père, le surnom d'Africain.

Lorsqu'on parlera devant vous des guerres Puniques, il faudra vous rappeler que la première fut terminée après la mort de Régulus, par la lassitude des deux partis et l'affaiblissement de Carthage; que la seconde, où Annibal mit Rome à deux doigts de sa perte, finit par la défaite de ce grand capitaine à Zama; et que la troisième enfin n'eut d'autre terme que la ruine totale de Carthage par le jeune Scipion Émilien.

La destruction de cette puissante cité eut lieu la même année que celle de Corinthe, par le

consul **Mummius**, que je vous ai racontée dans *l'Histoire ancienne;* elle fut suivie de près de la ruine de **Numance**, l'une des plus considérables villes d'Espagne, qui avait embrassé le parti des Carthaginois, et ce fut encore Scipion Émilien qui accomplit cette nouvelle iniqnité des Romains.

LES GRACQUES

Depuis l'an 146 jusqu'à l'an 121 avant J.-C.

Toutes les histoires que je viens de vous raconter, mes petits amis, nous apprennent que les Romains, enorgueillis du succès de leurs armes, étaient devenus insatiables de richesses, et auraient voulu s'approprier celles du monde entier. La plus noire injustice ne leur coûtait plus rien, mais s'ils devenaient plus riches par suite de leurs victoires, ils n'en étaient pas pour cela meilleurs ni plus heureux.

Au lieu d'honorer leurs dieux, et de se livrer à l'agriculture, ainsi que Numa Pompilius le leur avait enseigné, ou d'imiter le noble désintéressement de Publicola et de Cincinnatus, ils ne songeaient plus qu'à se partager les trésors que leurs armées avaient enlevés depuis quelques années à Carthage, à Numance, à Corinthe et dans un grand nombre de villes grecques, que la ruine totale de la ligue Achéenne venait d'abandonner à leurs rapines.

En même temps, comme il arrive le plus souvent aux peuples qui oublient les mœurs simples de leurs ancêtres, l'habitude de compter pour rien les souffrances des autres nations les avaient rendus si durs et si impitoyables, que jusque dans leurs jeux leur plus grand plaisir était de voir couler le sang des hommes et des animaux.

Au milieu de Rome même, était tracée une vaste enceinte sablée à laquelle on donnait le nom de CIRQUE et qui fut décorée plus tard de deux magnifiques obélisques, apportés tout exprès d'Égypte, à force de travaux et de dépenses. Plusieurs milliers de spectateurs prenaient place sur des gradins élevés autour de cette enceinte, pour y voir des hommes presque entièrement nus, se tuer les uns les autres avec des épées, ou combattre jusqu'à la mort des lions, des panthères, et d'autres bêtes féroces que l'on apportait à grands frais d'Afrique et d'Asie, dans des cages de fer, pour l'amusement du peuple romain. Les malheureux voués ainsi à une mort certaine, dans les jeux du cirque, étaient ordinairement des criminels condamnés au dernier supplice, des esclaves où même des prisonniers de guerre. On choisissait pour acteurs de ces spectacles sanguinaires les hommes les plus robustes et les mieux faits, et on leur donnait le nom de GLADIATEURS, d'un mot latin qui veut dire *épée,* parce qu'ils étaient pourvus d'une arme de ce genre.

Les Gladiateurs étaient entretenus aux frais de la république dans des maisons particulières, où recevant chaque jour une nourriture propre à les rendre vigoureux et dispos, ils étaient continuellement exercés aux combats qu'ils devaient exécuter devant la multitude : on leur enseignait à se servir adroitement de leurs armes, et surtout à tomber et à mourir avec grâce sur l'arène, parce que c'était en effet le sort qui les attendait tôt ou tard dans le cirque. Lorsqu'un de ces malheureux, terrassé par la douleur ou épuisé par la perte de son sang, tombait sur le sable en demandant grâce, la populace, ivre de joie, ordonnait quelquefois qu'on lui laissât la vie; mais si, au contraire, elle en décidait autrement, les spectateurs élevaient le pouce de la main droite, et le misérable recevait aussitôt le coup mortel.

Aux funérailles des riches Romains, c'était l'usage de faire exécuter des combats de gladiateurs, où il était bien rare que quelques-uns ne périssent pas; quelquefois aussi, dans les repas de cérémonie, on faisait venir quelques-uns de ces infortunés pour simuler des combats autour de la table des convives, mais alors il leur était ordonné de se servir d'épées de bois.

Les habitants de Rome se montraient passionnés pour ces hideux spectacles, et le peuple s'y portait en foule avec un empressement qui semblait une folie sanguinaire.

Je dois vous dire maintenant, mes enfants, que dans cette grande ville de Rome, il n'y avait plus guère de véritables Romains ; tant de guerres lointaines avaient fait périr un si grand nombre de citoyens, que les campagnes et la ville même eussent été entièrement désertes, si l'on n'y eût amené de temps en temps des milliers de prisonniers de guerre, qui, d'abord esclaves, ensuite affranchis cultivaient la terre exerçaient toutes les professions nécessaires, et finissaient par devenir ainsi égaux à leurs maîtres, en se confondant avec eux. De cette manière il n'y eut presque plus dans Rome d'autres citoyens que des Africains, des Espagnols, des Grecs, et enfin des hommes de toutes les nations, que la guerre y avait transportés pour remplacer les Romains qui périssaient de tous côtés.

Or, ce n'était pas une médiocre qualité que celle d'un Citoyen romain : lui seul nommait les consuls et les autres magistrats ; personne n'avait le droit de le mettre à mort, ni même de le frapper de verges, sans un PLÉBICITE c'est-à-dire sans un décret rendu par le peuple assemblé ; et dans les pays les plus éloignés on respectait ce titre de Citoyen de Rome.

Cependant cette ville, dont la domination s'étendait déjà sur une partie du monde, renfermait un grand nombre de citoyens si pauvres et si misérables qu'ils n'avaient point de maisons pour se loger, et que très-souvent même

ils manquaient de pain, tandis que toutes les campagnes de l'Italie étaient devenues la propriété des patriciens et des riches, pour lesquels une multitude d'esclaves cultivaient les champs et gardaient les troupeaux. Comme au temps de Ménénius Agrippa, la plupart des Romains se voyaient au moment de mourir de faim, et le plus souvent, ce peuple qui venait de conquérir Carthage, Corinthe et Numance, ne vivait que du blé distribué chaque jour par ordre des consuls, ou de l'argent que les triomphateurs faisaient jeter à la multitude.

Il y avait alors à Rome, mes petits amis, deux frères connus sous le nom de Gracques, parce que l'aîné se nommait Tibérius, Gracchus, et le plus jeune Caïus Gracchus.

Cornélie, leur mère, était fille du premier Scipion l'Africain, et lorsqu'ils étaient petits, ses deux enfants lui étaient si chers à cause de leur sagesse et de leur obéissance, qu'un jour elle répondit à une dame de Capoue, qui étalait devant elle avec complaisance toutes sortes de bijoux d'or enrichis de pierres précieuses, qu'elle ne voulait pas avoir d'autres bijoux que ses fils : mais vous allez voir combien de chagrin ces deux enfants causèrent à leur pauvre mère.

Lorsque les Gracques furent devenus grands, ils se montrèrent tous deux très-habiles et très-courageux; et Tibérius, plus âgé de neuf ans que son frère, ayant été fait tribun du peuple,

proposa aux comices une loi qui obligeât les riches à partager avec les pauvres les terres qu'ils possédaient au delà de cinq cents arpents, et le sénat à leur abandonner celles que l'on venait de conquérir récemment sur les ennemis de la république. Cette loi, proposée par Tibérius, fut nommée la Loi Agrarie, parce qu'elle avait les champs pour objet, et il ne faudra point oublier ce mot dont il est souvent question dans les grandes histoires.

Mais le sénat et les riches ne purent contenir leur indignation contre Tibérius Gracchus et lui imposèrent même silence dans une occasion où il demandait qu'on distribuât sur-le-champ aux plus indigents une partie des trésors considérables qu'un roi de Pergame, en Asie, nommé Attale, venait de laisser en héritage au peuple romain.

Alors Tibérius Gracchus, irrité d'une si criante injustice, assembla la foule autour de lui sur les degrés du Capitole, pour se plaindre de la dureté des sénateurs, et engager les citoyens pauvres à leur arracher par la force ce que de sages représentations n'avaient pu obtenir; mais comme les deux partis étaient prêts d'en venir aux mains, un de ses propres parents nommé Scipion Nasica, qui était souverain pontife, monta précipitamment au temple, suivi d'une troupe de Patriciens armés d'épées et de bâtons, et ayant aperçu Gracchus à la tête d'une foule de peuple, le tua sur la place, ainsi que plusieurs

de ceux qui l'accompagnaient. Cette violence dispersa l'attroupement, et le corps de Tibérius, d'abord traîné à travers les rues, fut jeté dans le Tibre, comme celui d'un homme méchant et dangereux.

Cependant les Plébéiens, qui s'étaient flattés que Tibérius leur aurait fait rendre une entière justice, ne pouvaient pardonner sa mort à ceux qui l'avaient tué; Scipion Nasica, meurtier d'un tribun, devint tellement odieux au peuple depuis ce moment qu'il fut contraint de se retirer en Asie. où il mourut peu de temps après; et Scipion l'Africain lui-même, le vainquer de Carthage et de Numance, qui avait rendu de si grands services à la république, se fit détester pour n'avoir pas craint de dire ouvertement que Tibérius Gracchus avait mérité son sort. A quelques jours de là il fut trouvé mort dans son lit, sans que l'on pût soupçonner quel était l'auter de ce crime.

Caïus Gracchus dans les premiers moments, ressentit un vif chagrin de la mort de son frère, qu'il aimait tendrement; mais bientôt sa douleur fit place à une soif insatiable de vengeance, et, résolu de suivre son exemple, il sut se rendre si agréable à la multitude, qu'on le fit tribun du peuple comme Tibérius l'avait été.

Chaque jour il s'efforçait de susciter de nouvelles querelles au sénat: tantôt il lui demandait compte des trésors qu'avaient produits tant de conquêtes; tantôt il s'écriait qu'il fallait que

le peuple s'en allât rétablir Carthage, puisqu'on le laissait mourir de faim à Rome.

Tant que Caïus Gracchus conserva le tribunat, aucun Patricien n'osa imiter l'audace de Scipion Nasica, en portant la main sur un magistrat populaire, dont la personne était inviolable et sacrée; mais dès qu'il fut rentré dans la classe des simples citoyens, le sénat mit son existence à prix, en faisant publier que celui qui apporterait sa tête, recevrait, pour récompense, autant de livres d'or, que cette tête pèserait de livres dans une balance.

A cette nouvelle, Caïus, cédant aux istances de ses amis, consentit, non sans peine, à se soustraire, par la fuite, au sort qui le menaçait; suivi d'un seul esclave, nommé Philocrate, il traversa précipitamment le pont de bois, autrefois défendu avec tant de valeur par Horatius Coclès; et tandis que deux Romains nommés Pomponius et Licinius, qui lui étaient entièrement dévoués, combattaient jusqu'à la mort sur ce pont pour retarder la marche de ceux qui le poursuivaient, il cherchait un refuge dans un petit bois voisin, consacré aux Furies, ces terribles divinités des enfers, dont il est question dans la Mythologie; mais à peine y était-il parvenu, que, voyant approcher les soldats envoyés à sa poursuite, il ordonna à Philocrate, qui n'avait pas voulu l'abandonner, de le percer à l'instant même de son épée. Ce fidèle serviteur lui obéit, mais avec tant de douleur, que,

pour ne pas survivre à son maître, il se jeta lui-même sur l'épée qui lui avait servi à commettre ce meurtre involontaire. Le même jour, trois mille de ses partisans furent égorgés par ordre des consuls.

Un homme, appelé Septimuléius, ayant découvert le corps de Caïus Gracchus, lui coupa la tête, et après en avoir tiré la cervelle, y coula du plomb fondu, afin qu'elle pesât davantage; puis il s'en fut la porter au bout d'une pique aux sénateurs, qui lui payèrent aussitôt la récompense promise, sans s'apercevoir de la supercherie.

Ce fut ainsi, mes petits amis, que périrent en peu d'années, les deux Gracques, abhorrés par le sénat comme des esprits factieux et turbulents, mais regrettés par le peuple comme de grands et généreux citoyens. Après leur mort, plusieurs Romains consacrèrent à leur mémoire des monuments, où un grand nombre de citoyens venaient chaque jour offrir des sacrifices; et l'on éleva publiquement, dans le Forum, à leur illustre mère, qui leur avait survécu, une statue, au bas de laquelle était tracée cette inscription remarquable: Cornélie, mère des Gracques.

LES CIMBRES ET LES TEUTONS.

Depuis l'an 121 jusqu'à l'an 102 avant J.-C.

Vous n'avez peut-être pas encore oublié, mes bons amis, l'histoire de Massinissa, roi des Numides d'Afrique, dont l'inimitié contre Carthage avait été l'une des causes de la ruine de cette ville célèbre. Je vais vous dire à présent ce qui arriva à l'un des petits-fils de ce prince farouche, qui avait nom JUGURTHA.

Ce Jugurtha était, comme son aïeul, le meilleur cavalier de l'Afrique et le plus intrépide chasseur de lions et de bêtes féroces que l'on pût trouver dans ce pays; mais en même temps il n'était pas moins cruel que Massinissa. Or, Jugurtha voulut posséder seul le royaume de ce prince, qu'il aurait dû partager avec ses cousins HIEMPSAL et ADHERBAL, petits-fils, comme lui, du roi numide. Pour y parvenir il tua le premier, et assiégeant le second dans sa capitale, le réduisit bientôt à implorer la protection du sénat romain contre son parent.

Mais Jngurtha, ayant eu connaissance de ce message, fit lui-même partir aussitôt pour Rome des ambassadeurs qui arrivèrent avant ceux d'Adherbal, et offrirent aux sénateurs de riches présents que ceux-ci ne rougirent pas d'accepter. Le malheureux Adherbal, dès lors abandonné des Romains, ne tarda pas à tomber au

pouvoir de son ennemi, qui le fit périr dans des tourments effroyables.

Je dois vous faire remarquer ici, mes enfants, combien ces sénateurs qui acceptèrent ainsi les cadeaux de Jugurtha, étaient différents, de ceux qui refusèrent avec tant de noblesse les trésors que Pyrrus leur offrait pour qu'ils lui fussent favorables; c'est que les Romains, comme je vous l'ai indiqué déjà plusieurs fois, avaient perdu successivemet cette noble et patriotique simplicité, qui avait fait si longtemps la force et la gloire de leur république.

Cependant le sénat, indigné que Jugurtha, après avoir fait périr Adherbal, se fût emparé du royaume de ce prince infortuné, ordonna au meurtier de venir se justifier à Rome, si cela lui était possible. Un autre que ce Numide aurait craint de s'exposer à un grand péril en obéissant; mais celui-ci, qui était aussi rusé que scélérat, feignit un profond repentir des crimes qu'il avait commis, et se présenta dans le Forum, vêtu d'un habit de deuil, comme pour demander grâce.

Son air contristé disposa d'abord tous les esprits en sa faveur; et tandis qu'il donnait ainsi au peuple le spectacle de ses prétendus remords, il faisait, en secret, de nouveaux cadeaux aux sénateurs et aux tribuns, afin qu'ils le laissassent retourner dansson royaume, quoique pendant son séjour à Rome il eût encore fait assassiner secrètement un autre parent de

Massinissa, qui aspirait comme lui au trône de Numidie.

On dit qu'en partant de Rome, où il venait de répandre tant d'or et de pierreries pour corrompre les sénateurs, ce roi perfide ne put s'empêcher de s'écrier: « Ville vénale, tu te vendrais, s'il se trouvait quelqu'un assez riche pour t'acheter! » Vous verrez dans la suite de cette histoire que ce barbare ne se trompait pas.

Mais à peine Jugurtha fut-il retourné en Afrique, que déclarant la guerre aux Romains, il battit plusieurs fois les généraux envoyés contre lui; et ce fut seulement après plusieurs années d'une lutte meurtrière qu'un consul, nommé MÉTELLUS, l'obligea de demander la paix, que le sénat voulut bien lui accorder, mais qui ne fut pas de longue durée, parce que Jugurtha était de trop mauvaise foi pour jamais tenir ses promesses.

Dans ce temps-là Metellus avait auprès de sa personne un officier appelé MARIUS, homme d'une physionomie dure et repoussante, mais dont les dehors grossiers cachaient une âme énergique et une ambition insatiable. Ce Marius, qui prétendait devenir général à son tour, réussit, par ses intrigues auprès du sénat, à obtenir la place de Métellus, en s'engageant à mettre fin à cette guerre, et à livrer Jugurtha à la vengeance du peuple romain.

Depuis ce moment en effet, poursuivi avec

une activité sans relâche, par l'armée romaine, à travers les sables brûlants de l'Afrique, Jugurtha se vit bientôt contraint de se mettre lui-même entre les mains de Marius, qui le fit aussitôt conduire à Rome avec ses deux fils. Là, après que, chargé de chaînes, on l'eut fait marcher devant le char du triomphateur, il fut plongé entièrement nu dans un cachot humide, où il périt de faim après six jours d'angoisses, sans que personne en prît assez pitié pour lui jeter un morceau de pain.

Marius rendit encore, peu de temps après, un service non moins signalé à la république; il arriva tout à coup que des peuples inconnus, auxquels on donnait le nom de CIMBRES et de TEUTONS, vinrent de l'extrémité de l'Europe fondre sur l'Italie, en si grand nombre, que les pays qu'ils traversaient ne pouvaient les nourrir. Les Teutons, traînant après eux sur de grands chariots les vieillards, les femmes et les enfants de leur nation, se répandirent dans les Gaules que l'on nomme aujourd'hui LA FRANCE, et qui est le beau pays que nous habitons. Là, ils assaillirent deux camps romains qu'ils brûlèrent dans un même jour, égorgèrent tout ce qu'ils y trouvèrent, hommes et chevaux, jetèrent dans le RHÔNE, un des principaux fleuves de cette contrée, tout l'or et tout l'argent qui tomba entre leurs mains, et se disposaient à poursuivre leurs ravages, lorsque Marius, presque aussi farouche, mais plus habile que ces barbares, les

défit complètement, et détruisit leur armée.

Mais Marius venait à peine de remporter cette éclatante victoire, lorsqu'il apprit que, pendant ce temps, les Cimbres ayant passé les Alpes, avaient envahi l'Italie. Sans donnér un instant de repos à ses soldats victorieux, il courut sur les traces de ces barbares, et réussit encore à les vaincre, malgré l'aspect effrayant et le courage féroce de leurs cavaliers, qui, à demi-nus, portaient sur leurs têtes des casques énormes, surmontés d'ailes d'oiseaux, et chargés de mufles de bêtes sauvages. Un seul jour suffit à Marius pour exterminer ces innombrables Cimbres; mais, lorsqu'après le combat, l'armée victorieuse tenta de pénétrer dans leur camp, elle le trouva défendu par les femmes barbares, tout aussi redoutables que leurs maris. Ces femmes portaient de longues tresses de cheveux semblables à des serpents avec lesquelles elles étranglèrent leurs enfants, pour qu'ils ne tombassent point au pouvoir des vainqueurs; puis, voyant approcher les soldats romains, qui croyaient les prendre vivantes, elles se pendirent elles-mêmes aux timons de leurs charriots, afin de ne point survivre à la défaite de leur nation. Les chiens mêmes qui se trouvaient dans le camp défendirent leurs corps avec tant de rage, que, pour éviter les morsures de ces animaux, on fut obligé de les tuer à coups de flèches.

Alors Marius fut surnommé le troisième fon-

dateur de Rome après Romulus et il y eut des Romains qui lui offrirent des sacrifices comme ils en offraient à leurs dieux: peu s'en fallut que lui même, tout hideux qu'il était, ne se crût une divinité.

LE DICTATEUR SYLLA.

Depuis l'an 102 jusqu'à l'an 79 avant J.-C.

Rome était à peine délivrée de la terreur que l'approche des barbares y avait jetée, lorsque d'autres calamités vinrent à la fois fondre sur la république.

Vous n'avez point sans doute oublié, mes petits amis, ce que je vous ai dit, dans l'histoire des Gracques, des avantages attachés à la qualité de Citoyen romain, qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux habitants de cette capitale même, ou de ses environs; eh bien, il arriva dans ce temps-là que tous les peuples de l'Italie, qui jusqu'alors s'étaient contentés du titre d'alliés de la république, prétendirent aussi devenir Citoyens de Rome; et comme le sénat leur refusait ce privilége, ils prirent les armes, et suscitèrent une guerre sanglante, que l'on nomma LA GUERRE SOCIALE OU DES ALLIÉS.

Après plusieurs combats, dans lesquels la fortune ne fut pas toujours favorable aux ar-

mes romaines, et qui coûtèrent la vie à deux consuls, le sénat effrayé se vit contraint d'accorder aux Italiens ce qu'ils demandaient, et de les admettre au nombre des Citoyens de Rome ; de sorte que, depuis ce temps, lorsqu'on assemblait les comices, la multitude du peuple accourue de toutes les parties de l'Italie se trouvait si considérable, que, ne pouvant être contenue, ni dans le Champ de Mars ni dans le Forum, un grand nombre de ces nouveaux Romains montaient sur les toits des temples et des maisons, pour voir au moins de loin ce qui se passait.

Cependant, au milieu de ces événements, un homme s'élevait qui devait, en peu d'années, devenir plus funeste à la république que tous les ennemis ensemble auquels elle avait échappé : c'était Lucius Cornélius Sylla, jeune patricien d'un caractère opiniâtre et entreprenant, qui devenu consul, commença par mettre à prix la tête de Marius, qu'il haïssait mortellement, sous prétexte qu'il avait jadis favorisé les Italiens contre le sénat ; cette accusation n'était point fondée, puisque ce général lui-même avait conduit les armées romaines contre les alliés pendant la guerre sociale, mais un grand nombre de Romains feignirent d'embrasser cette opinion, pensant, avec raison peut-être, que deux hommes tels que Marius et Sylla ne sauraient pas vivre ensemble dans la république sans la troubler.

Le premier, qui était déjà vieux, se vit donc contraint, peu de temps après, de chercher son salut dans la fuite ; mais il n'eut pas le temps de s'éloigner assez promptement de Rome, et comme il était poursuivi de très-près par les cavaliers de Sylla, qui avaient ordre de le ramener mort ou vif, il prit le parti de se cacher dans les joncs d'un marais, où il resta plusieurs jours enfoncé dans la vase. Au bout de ce temps, pourtant, ne pouvant demeurer davantage dans une pareille position, il sortit de sa retraite, et parvint à gagner une ville nommée MINTURNE, voisine de la mer Méditerranée, mais il fut aussitôt reconnu et jeté dans une étroite prison.

Là, un soldat étranger fut envoyé pour le tuer ; c'était, dit-on, un de ces Cimbres que Marius lui-même avait autrefois vaincus ; mais le prisonnier le regardant avec fierté, lui demanda d'un ton si impérieux s'il aurait bien le courage d'égorger Marius, que le barbare effrayé prit la fuite en jetant son épée, et laissant ouverte la porte de la prison.

A quelque temps de là, un licteur romain, qui, sur le rivage d'Afrique, était chargé de garder les débris de la malheureuse Carthage, aperçut un vieillard dont l'œil était farouche et les cheveux hérissés, et lui demanda ce qu'il faisait dans ce lieu : « Licteur, répondit le vieillard, va dire à tes maîtres que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. » En

effet, c'était Marius lui-même, qui, ayant cherché en Afrique un asile où il espérait que ses ennemis ne pourraient pas le découvrir, comparait ainsi sa mauvaise fortune au désastre de cette grande cité.

Pendant ce temps un événement inattendu avait obligé Sylla à porter la guerre dans l'Asie mineure, contre un roi nommé MITHRIDATE, qui haïssait les Romains presque autant qu'Annibal lui-même les avait détestés, et avait juré de ne jamais vivre en paix avec la république. En un seul jour, ce prince cruel, dont le royaume, appelé le PONT, s'était formé des débris de l'empire des Séleucides, fit égorger quatre-vingt mille sujets de Rome, qui se trouvaient répandus dans ses États. Au premier bruit de cet effroyable massacre, Sylla s'était hâté de passer en Asie avec une armée pour le punir de sa cruauté, et Marius, apprenant avec joie que son ennemi lui abandonnait l'Italie, était rentré précipitamment à Rome, à la tête d'une bande d'esclaves et de bergers auxquels il avait fait prendre les armes. Alors s'unissant avec un consul nommé CINNA, dont la méchanceté égalait la sienne, ces deux hommes cruels firent périr sans pitié tous ceux des amis de Sylla qui tombèrent en leur pouvoir. Le sang coula ainsi dans Rome jusqu'au retour de celui-ci, qui ramenait en Italie une armée formidable, lorsque le farouche Marius, alors âgé de soixante-dix ans, mourut de ma-

ladie précisément au moment où il allait se trouver en butte à la vengeance de son adversaire. Son complice Cinna ne lui survécut que peu de temps et périt de la main de ses propres soldats qui s'étaient révoltés contre lui.

Sylla, en ramenant en Italie ses légions victorieuses du roi de Pont, feignit d'abord de ne pas vouloir tirer vengeance des maux que ses amis avaient soufferts pendant son absence ; mais à peine fut-il maître de Rome, qu'il jeta le masque, et se montra plus atroce encore que Marius lui-même ne l'avait été ; car il fit mourir indistinctement tous ceux qui s'étaient déclarés pour ce dernier. Les nouveaux citoyens romains eux-mêmes ne furent pas épargnés, et il n'y eut bientôt plus personne à Rome ni dans toute l'Italie qui pût dormir tranquille, tant que la colère de Sylla ne fut pas apaisée. Pour se défaire plus promptement de tous ceux qu'il destinait à mort, ce tigre fit afficher une longue liste des citoyens qu'il avait condamnés à mort, et il était ordonné à chacun de les tuer partout où on les rencontrerait. On appela cette liste fatale une table de proscription et ceux qui avaient le malheur d'y être portés reçurent le nom de proscrits.

Cependant Sylla qui prétendait disposer à son gré de la vie et des biens de tous les Romains, voulut être Dictateur perpétuel, ce qui ne s'était encore vu à aucune autre époque de la république : et l'un de ses premiers soins

fut de récompenser les soldats qui l'avaient servi, en leur distribuant les terres des proscrits, où ils s'établirent, sous le nom de Vétérans, ce qui voulait dire « anciens soldats. » De ce moment pourtant, il faut le dire, Sylla, satisfait sans doute d'être devenu le magistrat suprême de la république, cessa de se montrer inaccessible à tout sentiment humain ; il remplit les vides que ses proscriptions avaient laissés dans le sénat, en appelant dans cette assemblée trois cents chevaliers dont il avait éprouvé le dévouement à sa personne, et ne parut plus songer qu'à rétablir l'ordre que tant de malheurs publics avaient troublé. Puis, après avoir pendant deux ans exercé sans obstacle cette souveraineté absolue dont aucun magistrat, depuis les rois, n'avait été investi dans Rome, fatigué de cette puissance exorbitante, et peut-être aussi accablé de remords, il annonça tout à coup qu'il abdiquait volontairement la Dictature, et se montra sur la place publique sans gardes et même sans armes, comme s'il eût été persuadé qu'aucun Romain n'oserait venger sur lui les maux qu'il avait faits à sa patrie.

En effet, mes petits amis, telle était la terreur qu'inspirait encore le grand nom de Sylla, qu'au milieu de cette ville qu'il avait remplie de meurtres, et où il n'y avait guère de famille qu'il n'eût forcée à prendre le deuil, un jeune homme dont il avait fait mourir le

père, l'apercevant dans la rue, fut le seul qui le poursuivit de ses injures et de ses malédictions ; Sylla ne parut pas s'en émouvoir, et se contenta de dire à ceux qui l'entouraient: « Ce jeune homme sera cause qu'après moi, personne ne déposera l'empire. »

A quelque temps de là Sylla se retira dans une ville nommée Cumes, où il mourut bientôt après d'une maladie non moins cruelle que dégoûtante ; il fut rongé de vers étant encore tout vivant. Peu de jours après sa mort, son corps, déjà tombant en pourriture, fut porté à travers l'Italie jusqu'à Rome, escorté de ses vétérans, qui accouraient de toutes parts pour rendre les derniers honneurs à leur ancien général ; les dames romaines brûlèrent, dit-on, sur le passage de ce cortége funèbre plus de dix corbeilles d'encens et de parfums précieux; le sénat et le peuple en foule vinrent grossir cette pompe lugubre, qui ressemblait à un véritable triomphe, car on eût dit, à voir l'empressement de cette multitude, que, tout mort qu'il était, chacun redoutait encore le Dictateur. Un magnifique tombeau lui fut élevé dans le Champ de Mars, où personne, depuis les rois, n'avait reçu la sépulture, et l'on écrivit sur le marbre qui le décorait, cette inscription qu'il avait dictée lui-même à ses derniers moments ; Personne n'a fait autant de bien à ses amis, ni autant de mal à ses ennemis. »

LA BICHE DE SERTORIUS.

Depuis l'an 79 jusqu'à l'an 73 avant J.-C.

Rome et l'Italie, mes petits amis, n'avaient pas seules été ensanglantées par les querelles de Marius et de Sylla ; les proscriptions, en forçant un grand nombre de Romains à s'exiler de leur patrie, avaient allumé chez la plupart d'entre eux un désir passionné de vengeance, et une haine insatiable contre leurs oppresseurs. Plusieurs provinces éloignées avaient été successivement troublées par eux ; et l'Espagne, cette riche contrée qui fut l'un des premiers théâtres de la lutte de Rome contre Carthage, s'était rangée presque tout entière sous la loi d'un proscrit, qui avait su persuader à ces peuples braves, mais faciles à tromper, qu'il n'avait pris les armes que pour assurer leur indépendance contre la domination romaine.

Sertorius, c'était le nom de ce proscrit qui avait autrefois combattu vaillamment avec Marius lorsqu'il extermina les Cimbres et les Teutons, avait perdu un œil dans une bataille ; mais cette infirmité ne diminuait en rien son audace et son habileté ; et l'on rapporte même qu'il en tirait vanité, parce qu'elle lui donnait une sorte de ressemblance avec deux des hommes les plus célèbres dont je vous ai ra-

conté l'histoire, Philippe de Macédoine et Annibal le Carthaginois, qui tous deux étaient aussi devenus borgnes, par suite de blessures reçues à la guerre.

Un petit nombre de fugitifs seulement, jetés par leur mauvaise fortune sur cette terre étrangère dont Sertorius avait fait sa nouvelle patrie, étaient venus partager ses travaux et ses périls; mais tel était alors le respect qu'inspirait le nom romain au monde entier, que les principaux chefs espagnols s'étaient rangés sans difficulté sous les drapeaux de ce banni qu'ils regardaient comme un libérateur, et lui avaient même confié leurs enfants, afin qu'il les fît élever à la manière des Romains, dans une ville forte nommée Osca, où ces jeunes garçons étaient ainsi autant de gages certains de la bonne foi de leurs parents.

Cependant, mes bons amis, Sertorius était trop expérimenté pour négliger aucun moyen de s'assurer la fidélité de ces barbares; et connaissant leur disposition naturelle à accueillir facilement les prodiges, il avait imaginé de leur faire accroire qu'il recevait du ciel des avis secrets, toutes les fois qu'il avait quelque entreprise à faire ou quelque danger à surmonter. Une jolie biche entièrement blanche, que des chasseurs lui avaient offerte en présent, était devenue entre ses mains l'instrument de cette prévision mystérieuse, qu'il prétendait tenir de Diane elle-même, cette célèbre divi-

nitè à qui les anciens supposaient, comme à son frère Apollon la faculté de prédire l'avenir.

Cette petite biche, dressée par lui à obéir à son moindre signe, était sans cesse à ses côtés, couronnée de fleurs et de verdure; elle ne mangeait que de sa main, et traversait quelquefois, pour le joindre, les fleuves, les forêts et les rangs même les plus serrés des soldats, dont aucun n'eût osé lui faire le moindre mal, tant ils étaient persuadés que cet élégant animal avait été placé auprès de leur général pour le préserver de tout péril. Aussi les Espagnols, confiants dans cette prétendue protection divine, étaient-ils dévoués jusqu' à la mort à Sertorius dont l'experience et l'intrépidité, croyez le bien, étaient les seuls prestiges; et, chaque fois que le sénat de Rome, inquiet de l' autorité que ce banni avait acquise en Espagne, envoya contre lui des armées et des consuls, ce fut par d'éclatantes victoires que l'habile général justifia la confiance de ses partisans.

Cependant, au milieu de ces succès extraordinaires, dont tout autre que Sertorius se fût laissé éblouir, ce grand capitaine regrettait amèrement sa chère patrie, et ne cessait de répéter qu'il préfèrerait vivre en obscur citoyen dans Rome, que de posséder des honneurs souverains sur une terre d'exil. Mais ce qui attristait le plus cet homme remarquable, c'était d'être éloigné de sa mère qu'il aimait tendrement, et surtout d' avoir perdu l'espoir de

jamais la revoir, à cause de son grand âge. On raconte même que lorsqu'il apprit que cette dame, parvenue à une vieillesse très-avancée, avait cessé de vivre, il en éprouva une si vive douleur que, pendant sept jours entiers, il demeura couché à terre, sans prendre aucune nourriture, et sans vouloir même accepter les consolations que ses amis s'efforçaient de lui offrir. Cette piété filiale de Sertorius, mes enfants, ne relève-t-elle pas à vos yeux tout l'éclat de ses hautes qualités et celui de ses talents militaires ?

Il y avait alors en Italie un jeune général nommé Pompée, qui, après avoir glorieusement combattu sous Sylla contre Mithridate, avait mérité par ses exploits en Asie les honneurs du triomphe, à un âge où la plupart des plus illustres citoyens parvenaient à peine aux dernières charges de la république. Ce fut ce capitaine, déjà célèbre par plusieurs victoires, que le sénat chargea d'aller combattre Sertorius, et de lui enlever cette puissance qu'il semblait destiné à perpétuer en Espagne. Cependant Sertorius, autant par la valeur de ses soldats que par la connaissance du pays montagneux et couvert, où son adversaire n'eût pu s'aventurer sans témérité parvint à repousser Pompée, et à lui faire acheter chèrement sa moindre conquête.

Or, il faut que je vous dise, mes bons amis, que parmi les anciens partisans de Marius,

que les proscriptions ou d'autres motifs avaient ralliés autour de Sertorius, se trouvaient plusieurs officiers qui ne se pliaient qu'avec impatience à l'exacte discipline qu'il faisait régner dans son armée, en punissant avec rigueur la faute la plus légère. Mais le plus dangereux de ces mécontents était un tribun nommé Perpenna, qui, en tuant Sertorius, s'était persuadé qu'il pourrait aisément se mettre à sa place. Ce méchant homme fit entrer quelques misérables comme lui dans un complot contre la vie de son général; et un jour que Sertorius, dans un festin, se trouvait éloigné de ses plus sûrs amis, les conjurés, à un signal convenu que l'un d'eux donna en renversant sur la table une coupe pleine de vin, tirèrent tous à la fois leurs épées, et se jetant sur ce capitaine, le percèrent de coups, sans qu'il tentât même de se défendre. Cependant les meurtriers ne tirèrent aucun profit de leur crime, car à peine les Espagnols eurent-ils appris la mort de Sertorius, qu'ils se dispersèrent de tous côtés, et Pompée les poursuivit avec tant de vigueur, que Perpenna lui-même tomba vivant entre les mains du vainqueur, qui le fit charger de chaînes, jusqu'au jour où il subit le dernier supplice.

Pompée usa noblement de sa victoire; il fit donner à Sertorius une sépulture honorable; et Perpenna, dans l'espoir de racheter sa vie, ayant eu la lâcheté de lui livrer tous les pa-

piers de ce général, en l'assurant qu'ils contenaient des secrets importants pour la sûreté de la république, Pompée les fit tous brûler en sa présence, sans vouloir même y jeter les yeux, afin, dit-il, de ne point apprendre que d'autres Romains eussent formé de mauvais desseins contre leur patrie.

Je dois vous faire remarquer à cette occasion, mes bons amis, que l'Espagne, dont Sertorius avait fait pendant plusieurs années le siége de cette puissance qui s'éteignit avec lui, a été, depuis cette époque, ainsi que vous le verrez dans d'autres histoires, le théâtre de plusieurs luttes semblables, où les peuples de cette contrée, favorisés par de hautes montagnes, des fleuves profonds et d'étroites vallées, ont disputé pied à pied l'indépendance de leur patrie contre des ennemis supérieurs en nombre, sur lesquels la tenacité et la persévérance espagnoles ont toujours fini par obtenir l'avantage.

SPARTACUS.

Depuis l'an 73 jusqu'à l'an 71 avant J.-C.

Quand je vous ai raconté, il n'y a pas longtemps, mes petits amis, l'histoire de l'invasion d'Annibal en Italie, je vous ai dit que ce grand général, au lieu de marcher aussitôt après la bataille de Cannes sur Rome, où cette sanglante

journée avait jeté la consternation, conduisit son armée à Capoue pour s'y reposer de ses fatigues, et attendre dans cette ville le retour de la belle saison.

Or cette ville de Capoue, déjà fameuse à cette époque dans toute l'Italie par son ciel toujours serein, par l'affabilité de ses habitants, par les jeux et les fêtes de toute espèce dont ils étaient insatiables, n'avait pas cessé depuis ce temps de mériter la réputation d'un séjour de délices, où la paresse et l'oisiveté recevaient les mêmes éloges et les mêmes encouragements qui ne sont accordés, dans les autres pays, qu'au travail utile et à l'application.

Les Campaniens, c'était ainsi que l'on nommait les citoyens de Capoue, parce que leur ville était la capitale d'une province appelée la Campanie, n'avaient pas été les derniers à se passioner pour les combats de gladiateurs, si favorablement accueillis à Rome depuis les guerres puniques. C'était à Capoue qu'étaient exercés avec le plus d'art les esclaves destinés à ces jeux féroces; c'était là qu'on leur apprenait à saluer avec grâce les spectateurs, et à tomber sur l'arène, arrosée de leur sang, aux applaudissement effrénés de la multitude.

Il y avait alors dans cette ville, parmi les infortunés réservés à cette affreuse destinée, un Thrace (vous savez que les Thraces étaient un peuple voisin de la Macédoine, dont je vous ai parlé dans *l'Histoire ancienne*), un Thrace,

dis-je, nommé SPARTACUS, qui, par sa haute stature, son courage indomptable, son adresse dans les combats, n'était jamais descendu dans le Cirque sans obtenir la victoire. Mais Spartacus avait trop de grandeur d'âme pour s'enorgueillir des transports de joie que faisait éclater la populace, lorsqu'il paraissait dans l'arène; et sous les haillons d'un misérable esclave, il cachait une âme forte, généreuse et impatiente de liberté.

Soixante-dix gladiateurs, la plupart Thraces ou Gaulois, robustes et intrépides comme lui partageaient l'étroite captivité dont la mort sanglante de l'amphithéâtre devait être pour eux le seul terme. Souvent, lorsque couchés sous les portiques qui leur servaient d'abri contre la chaleur accablante du soleil de Campanie, ils dévoraient un pain grossier, presque toujours trempé de leurs larmes, Spartacus leur parlait de la patrie qu'ils ne devaient plus revoir, et ne cessait de leur répéter que puisqu'il fallait mourir les armes à la main, c'était plutôt en combattant pour leurs délivrance, comme des hommes de cœur, que pour l'amusement d'un peuple stupide que leur sang devait couler.

Enfin, un jour excités par les discours de leur fier compagnon, que d'une commune voix ils prennent pour chef ces hommes déterminés enfoncent les portes de leur prison, s'arment, dans la boutique d'un rôtisseur qu'ils

trouvent sur leur passage, de broches et de couperets, et trouvent aussitôt un refuge sur une montagne voisine, d'où ils repoussent avec intrépidité les soldats envoyés à leur poursuite. Bientôt le bruit de la révolte des gladiateurs de Capoue se répand dans toute l'Italie, et de toutes parts leurs compagnons d'infortune, rompant leurs chaînes à leur exemple, viennent se ranger sous l'étendard de Spartacus; son armée, grossie d'une multitude d'esclaves que la rigueur de leurs maîtres a poussés au désespoir, s'élève en peu de mois à plus de cent vingt mille combattans, avec lesquels il met en fuite tous les généraux et les consuls que le sénat fait marcher contre lui.

Jamais, depuis l'apparition des Gaulois et les victoires d'Annibal, un si grand péril n'avait menacé la république, aux portes mêmes de sa capitale. Spartacus, vainqueur dans vingt combats, marquait en tous lieux son passage par le pillage des villes et la dévastation des campagnes, tous les captifs romains qui tombaient en son pouvoir étaient impitoyablement égorgés, et aux funérailles de l'un de ses plus chers compagnons, nommé Crixus, il força trois cents patriciens de Rome, que le sort des armes avait mis entre ses mains, à combattre en gladiateurs, aux acclamations de cette armée d'esclaves, qui se vengeaient ainsi de leurs injures passées.

Cependant, mes petits amis, le sénat, épou-

vanté de cette guerre intestine, qui menaçait la république des plus grands désastres si elle n'était promptement étouffée, avait rappelé en Italie un habile général nommé Crassus, à la tête de plusieurs légions, et Pompée lui-même, qui venait de terminer si heureusement les troubles de l'Espagne. A leur approche, Spartacus, qui avait armé ses soldats d'épées forgées avec les chaînes de fer qu'il avait brisées, prévoyant le sort qui l'attendait, s'il était forcé de combattre les troupes réunies de Crassus et de Pompée, proposa à ses compagnons d'abandonner l'Italie, et de se retirer les uns en Asie, les autres dans les Gaules, où ils pourraient aisément se joindre à d'autres ennemis de Rome ; mais ses avis furent méprisés par cette multitude indisciplinée, plus avide de pillage que de combats ; et de ce moment un sinistre pressentiment l'avertit que sa défaite était inévitable.

A la vue de son armée étonnée, il tua son cheval de sa propre main : « Si je remporte la victoire, dit-il, j'aurai assez d'autres chevaux ; si je suis vaincu, je n'en aurai plus besoin. » Comme il achevait ces paroles, il se précipita dans les rangs ennemis, en cherchant à joindre Crassus, et se fraya un passage à travers une grêle de flèches : mais enfin criblé de blessures, n'ayant plus d'autre arme qu'une épée brisée, il tomba un genou en terre, et vendit encore chèrement sa vie ; son corps même ne

fut point retrouvé parmi les morts. Tous ses compagnons, jusqu'au dernier, combattirent à son exemple avec l'intrépidité du désespoir, et cette sanglante journée coûta au vainqueur les plus vaillants soldats de ses légions.

Crassus venait à peine de consommer la défaite de Spartacus, lorsque Pompée lui-même parut à la tête de son armée, et acheva d'exterminer les débris de ces bandes formidables; mais, quoiqu'il n'eût pris qu'une faible part à cette victoire, le sénat s'empressa d'accorder un second triomphe à ce général, qui fit son entrée dans Rome aux acclamations du peuple et des soldats, tandis que Crassus, qui avait supporté seul tout le poids de cette guerre périlleuse, n'obtint que les honneurs d'une simple ovation. C'est que tout souriait alors à l'heureux Pompée, à qui la fortune préparait plus tard de si cruelles vicissitudes.

Ce fut ainsi, mes enfants, que se termina cette guerre des esclaves qui, d'abord méprisée du sénat, mit bientôt après la république à deux doigts de sa perte; et il ne manqua peut-être à Spartacus, pour changer entièrement l'histoire du monde, que d'être mieux secondé par le sort des armes.

LA CONJURATION DE CATILINA.

Depuis l'an 71 jusqu'à l'an 61 avant J.-C.

Mithridate, ce roi de Pont que Sylla avait autrefois défait en Asie avant de retourner en Italie pour asservir la république, nourrissait contre les Romains une haine ardente et implacable, que n'avaient pu désarmer ni ses revers passés, ni l'inutilité de ses efforts pour les chasser de l'Asie. Il fallut enfin que Rome, respirant à peine des dangers qu'avaient amassés autour d'elle, d'abord l'invasion des Cimbres et des Teutons, et ensuite la révolte des Gladiateurs, se décidât à envoyer contre cet adversaire infatigable, le vainqueur de Sertorius, Pompée, également fameux alors par son double triomphe, et par des qualités brillantes qui lui avaient concilié à la fois la faveur du peuple et la confiance du sénat.

Or, il faut que je vous dise, mes petits amis, comment Pompée vint à bout de remporter une éclatante victoire sur Mithridate, qu'il était parvenu à joindre sur les bords de l'Euphrate, ce grand fleuve d'Asie dont je vous ai déjà parlé dans d'autres histoires.

Vous avez peut-être remarqué, lorsque vous vous promenez au clair de la lune, que si vous tournez le dos à cet astre, votre ombre s'allonge démesurément sur la terre, et semble plu-

tôt être celle d'un géant que celle d'une personne ordinaire. Eh bien ! ce fut cet effet singulier, dont vous n'avez peut-être jamais cherché à vous rendre compte, qui causa la défaite du puissant Mithridate ; car Pompée ayant attaqué l'armée de ce prince pendant une nuit où régnait un magnifique clair de lune, les soldats barbares, trompés par la grandeur de l'ombre colossale des Romains, jugèrent mal la distance qui les séparait des bataillons ennemis, et lancerent leurs traits contre ces ombres, qui leur paraissaient des masses d'hommes armés. Les Romains profitèrent habilement de cette erreur pour jeter le désordre parmi les Asiatiques, dont ils firent un grand carnage ; et Mithridate, après avoir fait d'incroyables efforts pour rallier les débris de son armée, se vit forcé de chercher son salut dans une fuite précipitée.

Cependant, tout vaincu qu'il était, un homme tel que Mithridate n'était point encore un ennemi méprisable ; déjà même il s'apprêtait à soulever en Asie de nouvelles nations barbares contre les Romains, lorsqu'un de ses fils, nommé Pharnace, se révolta contre lui, et le dépouilla de sa couronne : le malheureux vieillard, frappé de ce revers inattendu, résolut de prendre du poison : mais, comme depuis sa jeunesse il avait tellement redouté ce genre de mort, qu'il avait constamment fait usage de contrepoison, il serait peut-être tombé vivant en-

core au pouvoir de Pompée, si un esclave gaulois, qui lui était resté fidèle, ne lui eût présenté son épée, avec laquelle il mit fin à ses jours. Le parricide Pharnace ne tira aucun fruit de ce crime abominable, car Dieu le maudit, et il périt bientôt après misérablement.

Pendant que Pompée était retenu en Asie par cette guerre importante, Rome fut le théâtre d'un événement qui faillit causer la perte de tout ce que cette ville renfermait encore de bons citoyens.

Il y avait alors dans cette capitale une foule d'hommes débauchés, ou qui n'avaient jamais eu le goût du travail; c'étaient d'anciens soldats de Sylla, qui, depuis sa mort, avaient abandonné les terres qu'ils tenaient de ses largesses; des Italiens attirés à Rome par leur nouveau titre de citoyens, et enfin un grand nombre de ces jeunes gens désœuvrés et tapageurs qui ne manquent jamais d'affluer dans une grande ville. Ces mauvais sujets, qui, pour la plupart, n'avaient rien à perdre, n'attendaient qu'une occasion favorable pour exciter du trouble et bouleverser la république.

Le plus dangereux de ces hommes turbulents, mes petits amis, était certainement un sénateur nommé Sergius Catilina, qui, après avoir servi avec fureur le parti de Sylla contre celui de Marius avait vainement, à plusieurs reprises, sollicité le consulat, dont ses mœurs infâmes et sa mauvaise réputation l'avaient tou-

jours écarté. Ce fut sur ce chef, dont la scélératesse était bien connue, que les mécontents jetèrent les yeux pour l'accomplissement de l'un des plus épouvantables desseins que l'on puisse imaginer, car il ne s'agissait de rien moins que d'égorger les consuls et la plupart des sénateurs, de livrer le trésor public au pillage, et de mettre en même temps le feu aux quatre coins de la ville. Mais un des consuls, nommé Cicéron, homme vertueux et éloquent, ayant découvert l'odieux complot qu'ils avaient formé, s'empressa d'en donner connaissance au sénat, et demanda avec instance que l'on mît à mort Catilina et ses complices, avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en mesure d'agir.

Les discours remarquables que Cicéron, surnommé à juste titre le prince des orateurs romains, prononça dans cette occasion, sont connus sous le nom de Catilinaires. Mais un sénateur, dont l'éloquence ne le cédait guère à celle de Cicéron, fit tous ses efforts pour s'opposer au meurtre d'un si grand nombre de citoyens, dont plusieurs appartenaient aux plus nobles familles de la république, et demanda instamment qu'on se contentât de les exiler de Rome et même de l'Italie. Ce senateur était Jules César, que vous connaîtrez bientôt davantage et qui comptait de nombreux amis parmi les complices de Catilina: cependant l'avis de Cicéron prévalut; la plupart des conjurés

plongés tout à coup dans les sombres cachots creusés autrefois sous le Capitole par le roi Ancus Martius, y furent étranglés pendant la nuit; et Catilina lui-même, qui, étant sorti de Rome, avait assemblé autour de lui quelques milliers de révoltés, périt peu de jours après sous les murs d'une petite ville nommée Pistia, dans une bataille où il combattit avec un courage digne d'une meilleure cause.

Cicéron qui, par son éloquence et son habileté, venait ainsi de sauver la république d'une ruine imminente, reçut le glorieux surnom de Père de la patrie, qu'il avait bien mérité en bravant, pour le salut commun, la haine et le ressentiment de tout ce que Rome renfermait alors d'hommes dangereux et de mauvais citoyens.

JULES CÉSAR.

Depuis l'an 61 jusqu'à l'an 45 avant J.-C.

Ce Jules César, dont je viens de vous parler tout à l'heure, mes petits amis, était le mari de la fille de Pompée, et le neveu de la veuve de Marius. C'était un homme au regard vif et pénétrant, au visage pâle, mais imposant, à la taille élevée et élégante; on eût dit en le voyant qu'il était né pour commander aux autres hommes. Passionné pour la gloire, et n'appréciant les richesses que pour les prodiguer, il

souffrait avec impatience que qui que ce fût se crût son égal ou son maître, et on lui avait souvent entendu dire dès sa jeunesse, qu'il aimerait mieux être le premier dans un bourg, que le second dans Rome. En un mot, c'etait ce que l'on appelle dans le monde, un ambitieux, mais il ne faut pas croire qu'il soit donné à beaucoup d'hommes d'être ambitieux à la manière de César.

Doué d'un corps infatigable, d'un courage intrépide, d'une éloquence si naturelle et si persuasive, qu'il dominait à son gré, par la puissance de sa parole, les assemblées les plus tumulteuses, César surpassait encore tous les personages de son temps par sa sobriété, par sa patience, et par sa modération. Parvenu au consulat il fut chargé de conduire des armées dans les Gaules, et ensuite en Espagne, où il remporta d'éclatantes victoires; le premier de tous les Romains, il pénétra dans la GERMANIE, cette contrée sauvage d'où les Cimbres et les Teutons avaient envahi l'Italie, et passa même dans l'île de BRETAGNE, que nous nommons aujourd'hui l'ANGLETERRE. On assure que pendant ces diverses guerres auxquelles il n'employa pas moins de neuf années il prit plus de huit cent villes, vainquit trois cents peuples ou tribus différentes, et combattit contre trois millions de guerriers, dont il réduisit le plus grand nombre en esclavage.

Pendant ce temps Pompée se reposait a Ro-

me de ses triomphes passés il faisait construire un magnifique théâtre en pierre, où quatre-vingt mille personnes assises pouvaient prendre place, et donnait à la populace de cette capitale le spectacle d'un combat de cinq cents lions; il prenait plaisir à se faire raconter les belles actions de César, auquel il portait un vif intérêt comme beau-père et comme ami.

César avait encore pour ami Crassus, le vainqueur de Spartacus, devenu célèbre depuis cette époque par ses richesses, et surtout par son incroyable avidité pour en acquérir. Celui-ci n'avait pas autant de popularité que Pompée, ni surtout autant de talents que César; mais ces trois personnages unis par un intérêt commun, devinrent bientôt si puissants qu'ils disposèrent à leur gré des trésors et des armées de la république, et se placèrent ainsi au-dessus du sénat: leur société s'appela un TRIUMVIRAT, parce qu'elle se composait de trois hommes. Je vais vous dire à présent quel fut le sort de chacun des triumvirs.

Il y avait alors en Asie un nouveau royaume, formé, comme celui de Pont, des débris de l'empire des Séleucides: il appartenait aux PARTHES, peuple formidable et guerrier, dont le nom signifiait « les fugitifs, » parce qu'ils descendaient, dit-on, de quelques Scythes, qui ayant été chassés de leur pays, avaient fondé, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, un nouvel État, dont la capitale était HÉCATOMPYLE, ou

la ville aux cent portes. Le triumvir Crassus, ayant conduit plusieurs légions contre cette nation belliqueuse, eut l'imprudence de suivre les ennemis au milieu des plaines de la Mésopotamie, où il se trouva tout à coup environné par leur innombrable cavalerie armée d'arcs et de flèches. Les Romains, malgré leur valeur, furent entièrement défaits, et Crassus lui-même, son fils, et la plus grande partie de son armée périrent dans le combat. Le corps du triumvir ayant été reconnu parmi les morts, le roi des Parthes, qui connaissait l'avidité de Crassus pour les richesses, lui fit couper la tête après sa mort, et ordonna qu'on fît couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant, par une cruelle dérision, qu'il fallait bien maintenant le rassasier de ce métal, dont il avait été insatiable pendant sa vie.

Cependant le bruit de la mort de Crassus s'étant promptement répandu dans l'empire, César et Pompée ne tardèrent pas à se brouiller, parce que chacun d'eux voulut commander sans partage au peuple. César, qui se trouvait dans les Gaules au moment de cette rupture, se mit aussitôt en route avec son armée pour marcher sur Rome, où Pompée était resté. Impatient de décider par les armes à qui des deux appartiendrait l'empire, il passa précipitamment les Alpes, et parvint bientôt au bord d'un petit ruisseau nommé le **Rubicon**, qui séparait cette partie de l'Italie appelée la

Gaule Cisalpine, des provinces voisines de Rome. On dit qu'en ce moment, où il allait renverser sans retour cette antique république qui avait porté si haut la gloire du nom romain, ce grand capitaine crut voir devant ses yeux l'image de sa patrie éplorée, qui le suppliait de s'arrêter : un instant il hésita si, cédant l'empire à Pompée, il ne retournerait point sur ses pas ; mais cette pensée ralluma en lui toute son animosité contre son rival, et le Rubicon fut passé.

Mais Pompée, à l'approche de son redoutable adversaire, ne se sentit pas assez de résolution pour l'attendre et lui livrer bataille ; il quitta Rome précipitamment, suivi de la plupart des sénateurs, qui connaissant les talents de César, appréhendaient son ressentiment et son ambition. L'éloquent Cicéron, qui avait sauvé la république des mains de Catilina, fut de ce nombre, ainsi qu'un autre illustre Romain, ennemi déclaré de César, et que l'on nommait Caton, comme le fameux censeur dont je vous ai déjà parlé. Celui-ci est ordinairement appelé Caton d'Utique, pour le distinguer de son aïeul ; et Utique est le nom d'une ville d'Afrique où je vous dirai plus tard qu'il termina ses jours.

La rivalité de César et de Pompée divisa donc entièrement la rébublique, et fit éclater une guerre sanglante dont aucun des deux partis ne pouvait alors prévoir les résultats.

Les armées ennemies se rencontrèrent dans une plaine de Macédoine, nomée PHARSALE où s'engagea une bataille sanglante à la suite de laquelle Pompée, vaincu par l'heureux César, n'eut que le temps de monter sur un vaisseau pour se sauver en Égypte, où il espérait trouver un refuge.

Dans ce temp-là, c'était un jeune roi, nommé PTOLÉMÉE et une jeune reine, appelée CLÉOPATRE, qui régnaient ensemble sur l'Égypte, parce qu'ils étaient frère et sœur, et les derniers descendants des LAGIDES, dont vous avez vu l'origine dans *l'Histoire ancienne*. Lorsque ces princes, après la défaite de Pharsale, virent approcher la barque qui portait l'illustre fugitif, au lieu d'avoir pitié d'une si grande infortune et de lui sauver au moins la vie, ils ordonnèrent qu'on le mît à mort avant même qu'il touchât le rivage d'Égypte, et envoyèrent sa tête au vainqueur, pensant que cet affreux présent lui serait agréable. Mais César, à ce triste spectacle, se prit à pleurer; car il ne pouvait oublier que Pompée avait été autrefois son beau-père et son ami.

Le méchant roi Ptolémée se repentit bientôt de la mauvaise action qu'il avait commise; César, au lieu de le récompenser, comme il s'en était flatté, ordonna que sa sœur Cléopâtre occuperait seule désormais le trône d'Égypte: et quelque temps après, Ptolémée, au moment où il cherchait à se soustraire au joug des Ro-

mains, se noya en traversant une rivière pour échapper aux soldats de César qui le poursuivaient.

Cependant le vainqueur, après s'être arrêté peu de temps en Egypte, se hâta de retourner à Rome, où, dédaignant de tirer vengeance de ceux qui avaient embrassé le parti de son rival, il accueillit Cicéron et tous les amis de Pompée comme s'ils eussent toujours été les siens; Caton d'Utique, qui, en apprenant la défaite de Pharsale, s'était volontairement donné la mort, pour ne pas survivre, disait-il, à la république, fut le seul qui ne profita point de ce généreux pardon du vainqueur.

César, devenu maître de l'empire, fit distribuer du blé aux citoyens pauvres, et de l'argent ou des terres aux vétérans de son armée; il conféra la dignité de sénateur à la plupart de leurs capitaines, quoiqu'ils fussent presque tous Espagnols, ou Gaulois, et se fit d'abord nommer Dictateur pour dix ans, comme l'avait fait Sylla; mais, au lieu de se montrer aussi impitoyable que ce dernier, il ne persécuta personne, et se fit adorer du peuple par sa douceur, et surtout par les magnifiques spectacles de tout genre dont il ne cessait de le charmer. Tantôt c'étaient des combats de gladiateurs et d'animaux dans le Cirque; tantôt un combat naval dans le Champ de Mars, transformé en un lac immense. Chaque jour, de nouvelles fêtes et de nouveaux jeux faisaient oublier aux Romains qu'ils avaient un maître.

Cependant beaucoup de citoyens de toutes les classes ne pouvaient encore lui pardonner de s'être ainsi placé au-dessus des lois ; ils l'accusaient d'un orgueil démesuré, et racontaient avec indignation que le dictateur ne s'était pas même levé de son siége, lorsque le sénat en corps était venu le complimenter sur sa nouvelle dignité, mais ses plus dangereux ennemis étaient deux sénateurs, nommés Cassius et Brutus qui avaient autrefois suivi le parti de Pompée, et auxquels il avait accordé la vie après la bataille de Pharsale.

Brutus était de la même famille que celui qui avait chassé les Tarquins, et dont vous connaissez l'histoire ; de plus il avait épousé Porcia, fille de Caton d'Utique, et c'était, comme son aïeul et son beau-père, un citoyen généreux, intrépide et passioné de sa patrie. Celui-ci résolut, avec Cassius, de poignarder César lorsqu'il viendrait au sénat, persuadé qu'ils feraient une action louable, en délivrant la république du tyran qui l'opprimait, quelque douce que parût d'ailleurs au plus grand nombre la domination du dictateur.

On dit que quelques jours avant la mort de César, il parut au ciel une comète, c'est-à-dire une étoile suivie d'une longue trainée de lumière, que l'on nomme communément sa queue. Les peuples regardaient alors l'apparition de ces astres comme le signe précurseur d'un grand événement ; et lorsque le dictateur eut

péri assassiné, personne ne douta que la comète n'eût été le pronostic de cette catastrophe.

Je dois vous dire, à ce propos, mes petits amis, que la présence de cet astre sur l'horizon n'avait cependant rien de prodigieux, et ne méritait pas qu'on en tirât un semblable présage. Je suis même certain que vous serez de mon avis, lorsque vous saurez que les comètes sont des astres mobiles trop éloignés de la terre pour que nous puissions les distinguer habituellement, comme les étoiles fixes et les planètes qui nous avoisinent ; mais elles existent également dans l'espace céleste, et ne deviennent visibles pour nous, que lorsqu'en décrivant leur cours ordinaire, elles se rapprochent assez de notre globe pour que nous puissions les apercevoir, soit avec notre simple vue, soit au moyen des istruments d'optique.

César n'ignorait pas qu'un grand nombre d'anciens amis de Pompée nourrissaient contre lui un profond ressentiment de la défaite de leur parti; mais comme il n'avait cherché à se venger d'aucun d'eux, il s'était flatté que sa modération et sa clémence finiraient par désarmer les plus acharnés, et leur inspireraient de meilleurs sentiments. Aussi, quoiqu'il eût reçu de divers côtés l'avis secret, mais certain, qu'un complot avait été formé contre sa vie, il n'hésita point à se rendre au sénat, comme il en

avait la coutume ; mais à peine fut-il entré dans cette assemblée, que plusieurs sénateurs, tirant des poignards, se jetèrent sur lui et le percèrent de coups. Ce grand homme essaya d'abord de se défendre; mais lorsqu'il vit Brutus, qu'il aimait, s'avancer aussi pour le frapper, il lui dit doucement « Et toi aussi, Brutus!... » En achevant ces paroles, il se couvrit la tête avec sa robe et tomba mort aux pieds de la statue de Pompée. Il n'était alors âgé que de cinquantesix ans.

LE SECOND TRIUMVIRAT.

Depuis l'an 43 jusqu'à l'an 42 avant J.-C.

Les meurtriers de Jules César, mes bons amis, s'étaient flattés que tous les Romains applaudiraient au crime qu'ils venaient de commettre, mais ils reconnurent bientôt combien ils s'étaient trompés, en entendant le peuple consterné demander pour quel motif le dictateur avait été mis à mort.

Marc-Antoine et Lépide avaient été les principaux amis de César: le premier était un des plus braves soldats de son armée, mais un soldat grossier et sans instruction; cet homme, profondément touché de la mort de son ancien général, fit porter son corps sur la place publique, où il fut placé sur un lit d'ivoire, afin

que chacun pût l'apercevoir encore une fois. Beaucoup de Romains fondirent en larmes à ce triste spectacle; mai lorsque Antoine leur eut montré, encore toute sanglante, la robe que César portait lorsqu'il fut assassiné, ils entrèrent en fureur, et crièrent que la mort da ce grand homme, qui avait été un père pour eux, ne pouvait être vengée que par le sang de ses meurtriers.

En disant cela, les plus emportés saisissant des tisons ardents au bûcher même où brûlait le corps de César, coururent mettre le feu aux maisons de Cassius, de Brutus et de leurs amis; et ceux ci, au milieu de ce tumulte, n'eurent que le temps de fuir précipitamment de Rome; mais ils ne furent pas sauves pour cela.

César avait un neveu, nommé Octave, qui n'était alors âgé que de dix-sept ans : c'était un jeune homme faible et délicat, boiteux d'une jambe et d'une extrême timidité; mais sous cette apparence chétive il cachait autant de ruse que d'habileté. Octave était absent de Rome lorsqu son oncle fut assassiné ; et au premier bruit de cet événement, il s'était hâté de passer en Italie, où les amis de César lui avaient fait savoir que le dictateur l'avait institué son héritier.

Antoine et Lépide l'accueillirent d'abord avec joie, ne doutant pas qu'un si jeune homme ne se conduisit uniquement par leurs conseils; mais ils s'aperçurent bientôt que cet enfant qu'ils dé-

daignaient était né pour devenir leur maître. Tous trois formèrent alors une société comme celle que César avait faite dans le temps avec Pompée et Cassius, pour commander au peuple et au sénat; cela s'appela le SECOND TRIUMVIRAT.

Ces trois personnages disaient hautement qu'ils n'en voulaient absolument à personne qu'aux meurtriers de César, et qu'ils poursuivraient Cassius et Brutus jusqu'aux extrémités de la terre; mais ils commencèrent par faire aux Romains plus de mal encore que ne leur en avait fait Sylla, dont vous pouvez vous rappeler la cruauté ; ils dressèrent comme lui des tables de proscription, et vouèrent ainsi à une mort inévitable un grand nombre de citoyens, dont le seul crime était de déplaire aux triumvirs, ou même de posséder des richesses qui tentait leur cupidité.

Ce fut ainsi, mes enfants, que Marc-Antoine, qui certes n'était pas le moins féroce des trois tyrans, et qui nourrissait depuis longtemps, je ne sais pour quelle raison, une haine profonde contre Cicéron, profita de la nouvelle proscription pour le faire périr. Le grand orateur n'était pas très-courageux, et lorsqu'il apprit que son nom était inscrit sur la liste fatale, il voulut d'abord s'embarquer sur un vaisseau qui allait partir pour un pays éloigné. Mais ceux qui ne sont pas accoutumés à voyager sur mer y sont ordinairement malades ; et

Cicéron, craignant de ne pouvoir supporter cette souffrance momentanée, aima mieux retourner dans sa maison de campagne pour y attendre le sort qui lui était réservé, que de s'exposer aux incommodités d'une longue navigation; malheureusement il n'arriva pas jusqu'au lieu qu'il avait choisi pour retraite, et il était encore dans sa litière, espèce de voiture que des esclaves portaient sur leurs épaules, lorsque les soldats d'Antoine l'ayant atteint, lui coupèrent la tête, que celui-ci, dit-on, fit quelques jours après attacher à la tribune aux harangues, qui avait si souvent rétenti de ses belles paroles.

La femme de ce triumvir, nommée Fulvie, aussi barbare que son mari, au lieu de détourner les yeux en voyant cette pauvre tête encore toute sanglante, la prit sur ses genoux et lui perça la langue avec une aiguille d'or, pour punir cette langue, dit-elle, des discours qu'elle avait prononcés pendant sa vie; mais cette femme cruelle ne tarda pas à être punie de cette mauvaise action, car bientôt après elle mourut de douleur de ce que son mari l'avait abandonnée; et celui-ci épousa Octavie, sœur d'Octave, qui était une bonne et vertueuse princesse.

Cependant tous les proscrits que les triumvirs avaient voués à une mort presque certaine ne montrèrent pas autant d'irrésolution que Cicéron, et beaucoup d'entre eux trouvèrent le moyen de se soustraire au sort qui les mena-

çait; quelques-uns même s'illustrèrent par de nobles actions de courage et de dévouement; et l'on cite entre autres celle d'un jeune romain, appelé Oppius, qui, pour sauver son vieux père infirme, le porta sur ses épaules jusqu'à ce qu'il trouvât un vaisseau où il pût s'embarquer avec lui. Tout le monde admira le courage et la vertu d'Oppius, et lorsqu'après le danger il revint à Rome, chacun l'embrassait en le félicitant de sa piété filiale.

Tandis que tant d'innocents périssaient ainsi en Italie, Brutus et Cassius avaient rassemblé en Grèce une armée considérable, et se préparaient à combattre Octave et Antoine, qui s'avançaient à leur rencontre avec des troupes nombreuses.

Une nuit que Brutus était couché dans sa tente, il lui sembla tout à coup voir devant lui un homme d'une taille et d'une figure extraordinaires; Brutus n'était certes pas peureux, et il savait, comme nous, qu'un homme ne doit pas craindre l'obscurité; mais ayant demandé à ce personnage ce qu'il lui voulait, celui-ci lui répondit : « Je suis ton mauvais génie, et tu me reverras à Philippes. » En disant ces mots il disparut. Brutus fut fort étonné de cette apparition; il appela ses gardes, qui n'avaient rien vu, et demeura persuadé que c'était un fâcheux présage pour son entreprise.

Or Philippes était une ville de Grèce, autrefois fondée par le père d'Alexandre-le-Grand, et

auprès de laquelle Brutus et Cassius rencontrèrent, peu de temps après, l'armée d'Antoine et d'Octave. Pendant la nuit qui précéda la bataille, Brutus revit encore ce même personnage qui disparut comme la première fois, mais sans lui adresser la parole; il ne douta plus alors qu'il ne fût menacé de quelque grand malheur, car dans ce temps-là les hommes, même les plus intrépides, se laissaient intimider par un mauvais rêve; et en effet, cette prétendue apparition n'était autre chose qu'un véritable cauchemar.

Le lendemain une bataille terrible s'engagea dans cet endroit, où les deux triumvirs remportèrent une victoire complète; Cassius périt dans la mêlée, et Brutus aima mieux se percer lui-même de son épée que de tomber vivant au pouvoir de ses ennemis.

Tous deux auraient évité de si grands malheurs s'ils n'avaient pas été ingrats envers César, dont ils n'avaient jamais reçu que des bienfaits.

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

Depuis l'an 42 jusqu'à l'an 28 avant J.-C.

Après la défaite des meurtriers de César, Octave revint à Rome, où il savait que Lépide manquait des talents nécessaires pour gouver-

ner la république, tandis qu'Antoine s'en allait en Égypte pour se reposer ; car cet homme, tout vieux soldat qu'il était, n'aimait point la guerre, et préférait l'osiveté et la bonne chère au travail et à la sobriété. D'ailleurs, il était fort irrité contre la reine Cléopâtre, qui avait donné des soldats à Cassius pour combattre les triumvirs.

Lorsque Cléopâtre apprit que l'un des vainqueurs se dirigeait sur l'Égypte, et ne cachait pas sa colère contre elle, vous croiriez peut-être, mes petits amis, qu'elle eut l'idée de prendre la fuite ; mais vous allez voir ce qu'elle fit pour n'avoir rien à craindre d'Antoine, dont la réputation d'homme faible et efféminé était parvenue jusqu'à elle.

Elle s'avança à sa rencontre sur une galère couverte d'or et de pierreries, et dont les voiles étaient de soie couleur de pourpre. Au lieu de rames de bois dont on se sert ordinairement, celles du vaisseau qui la portait étaient en argent, et une troupe de musiciens, placés dans l'intérieur du navire, faisaient entendre une harmonie douce et langoureuse. Sur le tillac, Cléopâtre, nonchalamment couchée sous une espèce de tente de drap d'or, se montrait entourée de beaux enfants déguisés en amours, qui agitaient autour d'elle des éventails pour rafraîchir l'air, tandis que des femmes magnifiquement parées, brûlant sur des cassolettes des parfums exquis, répandaient au loin une odeur délicieuse.

Dès qu'Antoine eut aperçu Cléopâtre au milieu de ce cortége élégant, il fut tellement ébloui de sa prodigieuse beauté, qu'il oublia sa colère et les motifs graves de son voyage en Égypte, et ne se souvint même plus qu'Octavie, sa femme, l'attendait à Rome avec ses enfants, pour le féliciter de sa victoire.

Pendant ce temps, Octave achevait de détruire ceux de leurs ennemis communs qui n'avaient pas péri à la journée de Philippes ; il poursuivait avec acharnement les restes du parti de Brutus, ralliés autour de Sextus Pompée, dernier fils du grand capitaine dont Cléopâtre avait autrefois ordonné la mort ; et, après avoir ôté le pouvoir suprême à Lépide, qui était un homme lâche et paresseux, il pressait Antoine de revenir à Rome, pour ne pas supporter seul tout le poids de la république. Mais celui-ci n'avait garde de lui répondre, et tandis que son collègue soutenait de si grandes guerres, il ne pensait qu'à faire de bons repas avec Cléopâtre, à voir danser de belles esclaves, ou à écouter leurs concerts.

Enfin, Octave, irrité de l'engourdissement où était tombé cet homme méprisable, lui ordonna d'aller combattre les Parthes, que la défaite de Crassus avait enhardis. Antoine ne fut guère plus heureux que celui-ci dans cette guerre, où les barbares obtinrent de nouveaux avantages; mais il se consola promptement de sa défaite, en courant se délasser au milieu des délices

de la cour de Cléopâtre, dont il ne pouvait plus vivre séparé. Ce fut là que la triste Octavie vint le chercher avec ses enfants, pour le ramener à Rome ; mais il la renvoya si durement, que cette fois Octave s'abandonnant à toute sa colère, marcha contre lui avec une armée que portait un grand nombre de galères.

Au premier bruit de l'approche d'Octave, le lâche Antoine ne fut pas maître de sa frayeur; mais pour cacher sous une apparente résolution sa honteuse faiblesse, il s'avança au-devant de son ennemi, à la tête d'une flotte immense, voulant bien tenter encore une fois le sort des armes, pourvu que Cléopâtre consentît à l'accompagner. Malheureusement pour lui, une furieuse tempête s'étant élevée tout à coup, la belle reine, qui n'était point accoutumée au bruit du combat et au mouvement de la mer, prit la fuite du plus loin qu'elle aperçut les premières galères d'Octave ; et Antoine désespéré, la suivit bientôt, abandonnant ainsi à son ennemi la victoire, et presque tous ses navires.

Ce combat, qui décida des destins du monde entier, eut lieu sur mer, près du promontoire d'Actium en Grèce, qui lui a donné son nom.

Les deux fugitifs se retirèrent à Alexandrie en Égypte, ou Octave ne tarda pas à les atteindre. Alors Cléopâtre, suivie de deux de ses femmes qui lui étaient dévouées, se réfugia dans un superbe tombeau de marbre, aussi vaste qu'une maison, où elle avait fait transporter ses trésors et ses pierreries.

Antoine eut d'abord quelque envie de la suivre dans cette retraite, car il était bien honteux maintenant de tout ce qu'il avait fait, et n'osait plus se montrer aux yeux des autres Romains. Mais lorsqn'il apprit qu'Octave approchait, l'idée de paraître en présence de son vainqueur irrité lui causa une telle frayeur, qu'il se précipita sur son épée et se perça de part en part. Quoique sentant déjà qu'il n'avait plus que peu d'instants à vivre, il voulut être porté dans le tombeau de Cléopâtre, où l'on fut obligé de le monter par une fenêtre, parce qu'il n'y avait point de porte à ces sortes de monuments, et il y expira bientôt après.

Dans le premier moment, Cléopâtre feignit une grande douleur de sa perte, ensuite elle se flatta que si Octave la voyait, il serait touché de son malheur et de sa beauté, et ne la ferait pas mourir. Ma celui-ci refusa de la voir, et lui fit dire seulement qu'il ne lui arriverait aucun mal, et qu'elle serait toujours traitée en reine. Il aurait désiré qu'elle vécût assez longtemps pour être conduite à Rome, et y paraître à son triomphe chargée de chaînes d'or, comme je vous ai dit que cela était arrivé à Jugurtha.

Cependant Cléopâtre apprenant le sort qui lui était réservé, se livra à un violent désespoir, et ordonna à ses femmes de mettre secrètement dans un panier de fruits qu'on lui apportait chaque matin, un aspic, c'est-à-dire

un petit serpent très-venimeux dont la morsure est toujours mortelle. Alors s'étant fait piquer par ce reptile. elle se coucha sur un lit magnifique, où le lendemain on la trouva sans vie, encore enveloppée de son manteau royal, et ayant une couronne d'or sur la tête. Dans cet état elle était encore si belle, que tous ceux qui la virent, crurent qu'elle n'était qu'endormie.

Octave, que cet événement privait du principal ornement de son triomphe, déplora le courage de la reine d'Égypte, et ordonna que son corps fût placé dans le même monument qui servait déjà de sépulture aux restes d'Antoine.

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE.

Depuis l'an 28 avant J.-C. jusqu'à l'an 15 de l'ère chrétienne.

Aussitôt qu'Octave se trouva seul maître de la république, il devint doux et affable, de sévère et cruel qu'il avait été jusqu'alors. Le titre de dictateur étant devenu odieux aux Romains depuis la mort de César, il prit celui d'EMPEREUR, qui voulait dire général vainqueur, et dont les soldats saluaient ordinairement leur chef après une victoire.

Ensuite, réunissant en lui seul tous les pou-

voirs de l'État, il se fit Souverain pontife, pour présider aux cérémonies de la religion; Censeur, pour exercer sa surveillance sur les mœurs des sénateurs et des citoyens, et enfin Tribun du peuple, afin que sa personne fût inviolable et sacrée, comme l'était autrefois celle des magistrats populaires.

Le consulat fut la seule magistrature dont il conserva soigneusement les apparences, en désignant chaque année deux consuls, qui éxerçaient sous sa surveillance cette magistrature, dont il ne dédaigna pas de se revêtir lui-même pendant onze ans consecutifs.

Ainsi l'empereur de Rome était à la fois le souverain pontife, le censeur, le tribun et le consul de la république, et on ne le nomma plus autrement que César-Auguste.

Dès ce moment il ne voulut avoir auprès de lui que les hommes les plus vertueux et les plus estimés de son temps, et ses plus chers amis furent Agrippa et Mécéne, que tout le monde aimait à cause de leur politesse et de leur bonté.

Connaissant l' ardeur insatiable que les Romains éprouvaient pour les spectacles, il ordonna qu'on leur en donnât fréquemment de nouveaux; mais il défendit que l'on célébrât trop souvent ces combats de gladiateurs et de bêtes féroces auxquels le grand cirque était réservé, parce qu'il avait remarqué que la vue continuelle du sang des hommes et des ani-

maux rendait les Romains impitoyables et féroce jusque dans leurs fêtes.

Lorsque vous apprendrez le latin, mes petits amis, on vous fera étudier les beaux vers d'un poète, nommé Virgile, qu'Auguste prenait quelquefois plaisir à se faire lire, par ce grand homme lui-même ; ainsi que ceux d'un autre poète, appelé Horace, qu'il combla de bienfaits, à cause de ses talents et de l'amitié que lui portait Mécène.

Après tant d'années de troubles et de combats, Rome jouissait enfin d'un haut degré de prospérité ; et Auguste, ayant triomphé de tous ses ennemis, ferma le temple du dieu Janus, autrefois bâti par Numa Pompilius, et qui, comme vous savez, ne devait être fermè qu'en temps de paix.

Ce prince, parvenu au comble de la puissance, ne fut pourtant pas toujours heureux ; et en effet, il est bien rare que les hommes, quels qu'ils soient, puissent jouir d'un bonheur parfait sur la terre : il vit mourir l'un après l'autre sa sœur Octavie, qu'il aimait tendrement, son neveu Marcellus, fils de cette princesse, jeune homme qui donnait les plus belles espérances ; et enfin il eut la douleur de survivre à ses deux excellents amis, Agrippa et Mécène, avec lesquels il passait les plus agréables moments de sa vie.

Cependant, mes enfants, les maleurs privés de l'empereur ne pouvaient altérer son humeur,

affable et sa popularité. Lorsqu'il exerçait la charge de consul, on le voyait sans cesse dans les rues ou sur le Forum, prêt à écouter les plaintes du moindre citoyen ; et toutes les fois qu' il faisait célébrer des fêtes publiques, il se plaisait à se mêler à la foule afin de partager la joie du peuple, qui lui en témoignait sa reconnaissance par de bruyantes acclamations.

Quoique Auguste eût défendu qu'on fît mourir aucun de ses ennemis, et qu'au contraire il s'efforçât par ses bons procédés de les ramener à de meilleurs sentiments, un jeune romain, appelé Cinna, qui était petit-fils du grand Pompée, résolut cependant de l'assassiner, pour venger sur lui la mort de son aïeul et de son père, dont la famille de César avait causé la perte. L'ingratitude de ce jeune homme causa une vive douleur à l'empereur, qui depuis la mort de ses parents l'avait traité comme son propre fils: mais avant que Cinna eût connaissance que son complot était découvert, Auguste le fit appeler dans son appartement et lui rappela avec tant de douceur les bienfaits dont il l'avait comblé, que le coupable se flattait déjà qu'aucun avis n'était parvenu jusqu'à l'empereur, lorsque ce prince ajouta: « Je t'ai fait beaucoup de bien, Cinna, et pourtant je sais que tu veux m'assassiner! »

En entendant ces paroles, Cinna devint pâle et tremblant et s'efforça d'abord d'affirmer par les serments les plus solennels qu'il était vi-

ctime d'une odieuse calomnie, espérant sans doute encore que ce mensonge, qui, au contraire, aggravait sa faute, suffirait pour dissiper les soupçons dont il était l'objet; mais Auguste l'interrompant, lui donna des details si exacts sur le crime qu'il avait projeté, que Cinna confondu, se jeta à ses pieds en demandant grâce; déjà même il lui semblait voir les licteurs s'avancer avec leurs haches pour le traîner au supplice, lorsque l'empereur, persuadé que son repentir était sincère, le releva avec bonté, lui accorda un généreux pardon, et, pour témoigner qu'il ne lui conservait aucune rancune, le créa Consul pour l'année suivante. Cinna fut si touché de tant de clémence, que jamais, depuis ce temps, Auguste n'eut d'ami plus fidèle, et de serviteur plus zélé.

Cependant ce prince, voyant par cet exemple et par plusieurs autres, qu'un grand nombre de Romains supportaient encore avec impatience l'autorité absolue qu'il exerçait sur leur patrie, éprouva plus d'une fois la tentation de renoncer à l'empire pour se retirer à la campagne, comme Sylla l'avait fait avant lui. Il consulta même ses amis à ce sujet; mais quoiqu'il fût déjà avancé en âge, tous, à l'exception d'Agrippa, qui vivait encore à cette époque le détournèrent de ce dessein, convaincus que personne mieux que lui ne convenait pour maître aux Romains. Il consentit donc à rester sur le trône, et ne songea plus, jusqu'à son dernier soupir, qu'à faire prospérer la république.

Ce fut quinze ans avant la mort d'Auguste, et sous la règne de ce prince, mes bons amis, que NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST naquit à Bethléem, en Judée, ainsi que vous avez pu le lire dans l'histoire du Nouveau-Testament, et c'est de cette époque que date l'Ère chrétienne, qui commença l'an quatre mille neuf cent soixante-trois de la création du monde.

PROMENADE DANS L'ANCIENNE ROME.

Maintenant que je vous ai raconté l'histoire de la république de Rome, et celle des principaux personnages qui l'ont tant illustrée, il faut que nous parcourions ensemble cette cité célèbre, mes petits amis, afin que vous ayez une idée bien complète du théâtre de tant de grands événements.

Je dois vous dire, avant de nous mettre en marche, qu'il n'existe pas aujourd'hui sur toute la terre une seule ville qui renferme un aussi grand nombre de monuments de palais, de statues, de colonnes, d'arcs de triomphe, de temples magnifiques, de places publiques, que cette ancienne capitale du monde : les routes que l'on suivait pour s'y rendre des différentes provinces, étaient construites avec une si grande solidité qu'aujourd'hui même on les retrouve dans la plupart des pays de l'Europe, où elles sont désignées encore, par le nom de VOIES ROMAINES. Les eaux qui abreuvaient cette grande ville, y étaient amenées d'une distance considérable par des aqueducs, c'est-à-dire par d'immenses conduits, tantôt souterrains, tantôt supportés en l'air par d'élégantes arcades; et ses égouts même sont encore l'objet d'une véritable admiration; tout ce qui sortait des mains de ce grand peuple portait le caractère de la durée et de la magnificence.

Entrons à présent dans Rome, en suivant la VOIE APPIENNE, la plus ancienne de ces fameuses voies romaines dont je vous parlais tout à l'heure : elle reçut ce nom d'un certaine Appius, autre que le Décemvir, quoiqu'il fût de la même famille, qui passait pour l'avoir fait construire ; c'est par cette route que l'on arrivait d'Albe et de la plupart des villes du Latium. Nous remarquerons en passant le tombeau de la famille des Scipions, placé en dehors des murs de la ville, suivant une loi qui défendait qu'aucune sépulture pût avoir lieu dans l'enceinte des murs, si ce n'est pourtant celle des Vestales et des citoyens qui avaient rendu de grands services a la patrie ; les tombeaux des Romains étaient ordinairement placés sur les chemins publics.

Voici la vieille muraille que fit élever autrefois le roi Servius Tullius, et la porte par où nous entrons se nomme la PORTE CAPÈNE, parce qu'elle conduisait à Capoue. Avant d'y arriver, nous passerons sous les arcades d'un aqueduc qui distribue dans les principaux quartiers de la ville une eau excellente, que l'on appelle L'EAU APPIENNE, à cause de l'illustre Appius, auteur de la fameuse voie du même nom, à qui l'on attribue également la construction de ce précieux monument.

Cette vaste rue parfaitement droite que nous voyons devant nous, c'est la VOIE NEUVE ; elle conduit directement au grand Cirque, où nous pénétrerons tout à l'heure.

A droite, voci le mont Coelius, sur lequel est située la maison du roi Tullus Hostilius, et celle du dictateur César. A notre gauche, c'est le mont Aventin, où le peuple mécontent se retira, lorsque le sage Ménénius Agrippa, par son ingénieux apologue, détermina les mutins à rentrer dans la ville.

Mais entrons dans le grand Cirque, cette vaste arène où se célébraient les combats d'animaux et des gladiateurs ; il y a eu autrefois bien du sang versé sur ce sable pour l'amusement du peuple de Rome. Ce Cirque contient quatre cent quatre-vingt cinq mille pieds d'étendue ; le plus élévé des deux obélisque égyptiens qui le décorent n'a pas moins de cent trente-deux pieds de hauteur et il est formé d'une seule pierre.

Ici, nous ne sommes pas éloignés du mont Palatin, où Romulus jeta les premières fondations de sa ville.

Voilà le temple du Jupiter Stator, que ce roi fit élever en mémoire de son combat contre les Sabins, si heureusement terminé par le dévoument des Sabines. Plus loin, c'est le temple de Vesta, où les Vestales entretenaient le feu sacré ; celui de la Lune, et plusieurs autres qu'il serait trop long de vous nommer ici : là, s'élèvent encore les maisons des rois Ancus Martius et Sérvius Tullius, celle du vertueux Publicola, et enfin la demeure de Cicéron, qui sauva Rome des fureurs de Catilina.

Enfin, nous arrivons au Forum, situé au pied du mont Palatin, où se sont réunis les comices, jusqu'à ce que le peuple romain étant devenu trop nombreux, ce fut au Champ de Mars que se tinrent ces grandes assemblées.

Ce tribunal que vous apercevez sur cette place, ce sont les Rostres ; il est ainsi nommé parce qu'il s'élève auprès de la colonne Rostrale, construite avec les éperons des galères prises aux Charthaginois par le consul Duilius. C'est de ce lieu que les magistrats parlaient au peuple, et on l'appelle le plus souvent LA TRIBUNE AUX HARANGUES : c'est là que Marc-Antoine eut la lâcheté de faire attacher la tête de Cicéron, après avoir eu la barbarie de le proscrire pendant le second triumvirat.

Non loin du Forum, on aperçoit la maison de Tarquin-le-Superbe, dont l'orgueil perdit la royauté dans Rome, et celle de Scipion-l'Africain, ce grand homme qui mourut inconsolable de l'ingratitude de ses concitoyens. Elles sont peu distantes du lieu où s'élevait autrefois la demeure de Manlius-Capitolinus, qui, après avoir sauvé sa patrie, conçut le dessein de l'asservir.

Sur le Forum même et sous le Capitole, sont les prisons que fit creuser autrefois le roi Ancus Martius, et où furent mis à mort les complices de Catilina.

Enfin, voilà le Capitole, consacré au dieu Jupiter, et commencé, comme vous vous en sou-

venez sans doute, par le dernier des Tarquins. Ce temple est magnifiquement orné de statues d'or et de marbre. Dans cette partie séparée, sont les oies sacrées qui sauvèrent Rome au temps des Gaulois, et près de ce lieu sont déposés dans un coffre de pierre les livres sibyllins.

Derrière le Capitole s'élève la Roche Tarpéienne, d'où l'on précipitait les grands criminels; vous n'avez point oublié, jespère, d'où lui est venu ce nom.

A ses pieds, on voit s'élever une colonne dorée, appelée Colonne Milliaire d'où partaient, comme d'un centre commun, toutes les grandes voies romaines, qui conduisaient dans les diverses provinces de l'Italie et de l'empire.

Hâtons-nous maintenant de descendre les cent marches de ce temple célèbre, sur lesquelles Tibérius Gracchus fut frappé à mort par Scipion Nasica, et traversons la voie Sacrée pour nos rendre au mont Esquilin et au Viminal. C'est dans ces quartiers retirés que nous verrons la maison de Virgile, les jardins de Mécène, et le camp des légions chargées de la garde de la ville.

La voie Sacrée est ainsi nommée, parce que c'est dans ce lieu que Romulus et Tatius jurèrent d'être amis et de régner ensemble. C'est là que se tient le principal marché de Rome, et que l'on apporte de tous côtés les choses nécessaires à la subsistance de l'immense po-

pulation qu'elle renferme. Pompée et Antoine avaient leurs maisons situées sur la voie Sacré, et Jules César l'habita quelquefois.

A peu de distance du Viminal encore peu habité au temps d'Auguste, nous voyons le temple élevé à Quirinus, qui a fait donner le nom de Mont Quirinal à la colline sur laquelle il est bâti ; en sortant de l'enceinte de Servius Tullius par la porte Scelerata, que le dévouement des Fabius a rendue si célèbre, nous passerons auprès des jardins d'Agrippa, pour nous rendre au Mausolée d'Auguste, et de là au Champ de Mars, où s'élève le tombeau du sanguinaire Sylla.

Voilà donc cette vaste plaine où la jeunesse de Rome s'exerçait à vaincre le monde, et le Tibre que les combattants couverts de sueur traversaient à la nage.

Descendons maintenant la Voie Triomphale, c'est-à-dire celle que les triomphateurs suivaient habituellement au milieu des acclamations du peuple. Nous allons traverser le fleuve au Pont Janicule, voir sur la montagne de ce nom le tombeau de Numa Pompilius, et regagner enfin le quartier du mont Aventin, que nous connaissons déjà, en passant sur le Pont Sublicius, ou de bois, que le vaillant Horatius Coclès défendit seul contre l'armée de Porsenna.

L'empereur Auguste avait divisé la ville de Rome en quatorze regions ou quartiers di-

stincts, que ses successeurs embellirent d'une multitude de monuments de toute espèce ; mais dans la promenade rapide que nous venons de faire, je n'ai dû vous faire remarquer que les édifices qui existaient du temps de ce prince, dont vous connaissez l'histoire.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE DES CHAPITRES

PRESIDENZA DEL CONSIGLIO GENERALE

DI PUBBLICA ISTRUZIONE

Napoli 9 ottobre 1856

Vista la domanda del Tipografo Francesco Saverio Tornese, con la quale ha chiesto di ristampare l'opera intitolata *L'Histoire Romaine racontée aux enfants et à la jeunesse par Lamé Fleury.*

Visto il parere del Regio Revisore sig. D. Gaetano Crisanti.

Si permette che la suindicata Opera si ristampi, però non si pubblichi senza un secondo permesso che non si darà se prima lo stesso Regio Revisore non avrà attestato di aver riconosciuto nel confronto esser l'impressione uniforme all'originale approvato.

Il Consultore di Stato Presidente provvisorio
CAPOMAZZA

Il Segretario Generale
GIUSEPPE PETROCOLA